

Jean-Paul Borel

INCOUS

Tome III Garance



Testament

Jean-Paul Borel, *ŒUVRES*, volume 47 : *NOUS*, tome 3, "Garance". Edition anticipée, hors commerce, tirée à douze exemplaires, numérotés de I à XII. Automne 2007.

Tous droits réservés: Editions Deneb , deneb.edit@bluewin.ch

J. Maria Borel, 14, place du Temple, CH-2016 Cortaillod

Jean-Paul Borel

NOUS , III

Garance

Testament

A propos de ce Tome III.

La possibilité annoncée à la fin du volume précédent s'est réalisée; dans celui-ci, tu trouveras davantage de textes narratifs. Le premier te posera quelques problèmes: il appartient, à sa façon (ou à la mienne...) au genre du récit mythique. C'est une sorte de description symbolique de ce que les cosmogonies appellent la création du monde. Celle qui t'attend est malheureusement plutôt abstraite, ce qui lui ôte le lyrisme de la plupart des textes de la même famille, mais rend son sens plus proche de l'optique dans laquelle nous nous situons dès le début. Le récit lui-même apparaîtra en *italique*; il sera coupé par un commentaire théorique, en caractères normaux. Comme cadeau de fidélité, je t'offre pour commencer un merveilleux exemple de ce que j'aurais voulu pouvoir écrire. Il s'agit d'un fragment – traduit par moi-même – de *Las tres mitades de Ino Moxo*, de César Calvo, Proceso Editores, Iquitos (Perú), 1981.

"Ce que Narowé a vu en premier, lorsqu'il s'est dégagé du néant, c'est Kaametza, c'était tout, c'était le soleil, qui le regardait. Mais cela s'est passé à l'intérieur de son esprit, au-delà de sa première sensation, au-delà de sa première connaissance, au-dessous de son cœur. Parce que au dehors, autour de la plage de cendre où ils se trouvaient tous les deux, au-dessus des forêts et du ciel de cendre, le monde entier était obscurité. Déjà Pachakamáite, le Páwa, le Dieu Père des Indiens Campa, avait créé la lune et les étoiles, mais il ne leur avait pas encore accordé la fonction d'éclairer. Tout était couleur de nuit morte, peau de nuit totale. Et le temps, torrent sans rives ni direction, était absolu et éternel.

Narowé, cependant, a vu Kaametza, il a pu la distinguer, très claire, très nette; et sans plus attendre il s'est levé, il a marché vers elle, et elle l'a reçu, en sachant tout ce qui allait arriver. Elle l'a laissé entrer, en s'ouvrant à lui. De même que le fleuve Inuya pénètre dans le fleuve Urubamba, c'est ainsi que Narowé est entré en elle, sonnant très haut, toutes les tempêtes de son corps confondues en un courant plein de ferveur, qui allait, reculait, mentait, revenait et insistait. Tout comme le fleuve Inuya, si l'Inuya avait la dureté d'une pirogue. Et Kaametza a été ciel, elle s'est faite ciel pour que le soleil, né de son corps, montant et brûlant par son corps entre deux midis, puisse retourner et retomber vers le crépuscule en mêlant sa lumière blanche au sang du ciel. Embrassés l'un à l'autre, plutôt qu'ordonnant et obéissant, Kaametza et Narowé ont fabriqué la vie, ils ont fixé l'existence avec une colle fulgurante et sanglante, et tout a été propre, tout sans frontières, la plénitude de leurs corps comme des langues qui se parcourent l'une l'autre dans un seul et même miel, profond et amer. Sur le sang de l'otorongo noir, roulant dans un même vertige lent, ils ont connu l'amour. Sur ce sang encore chaud, c'est là qu'ils se sont aimés. Ils ont découvert leurs corps, et le feu, et la tristesse des corps, et le vide – non pas la cendre première, mais cette autre cendre qui est comme une offense après les incendies – et le silence, et l'idée de l'inévitable, de la mort qui habite dans tout ce qui vit, tout cela, ils l'ont découvert.

C'est ainsi, du moins, que me l'a raconté Inganíteri. Et il a dit que Kaametza et Narowé sont arrivés ensemble, les deux ensemble, au plaisir. Et que lorsqu'ils sont arrivés au plaisir, à l'instant précis où ils sont arrivés tous les deux au plaisir, c'est alors que le monde s'est inventé la lumière. Du premier plaisir, du premier amour, la lumière est née; la lumière s'est faite sur toute la Terre."

C'est beau, n'est-ce pas? Et cela dit tout, cela remet la femme et l'homme au cœur du monde. Ce qui t'attend n'a de commun avec Narowé et Kaametza que la dimension mythique, la volonté de parler de ce que j'appellerais les "principes de la vie" à travers des événements imaginaires, racontés le mieux possible. Prends courage et commence une lecture généreuse...

Le mythe initial.

Il y a et il n'y a pas. Les deux vérités ne s'annulent pas. Il y a le monde, il y a la pensée et il y a Quelque chose ON. Mais comme chacun des trois se croit seul, il n'y a rien, il n'y a pas. Pour qu'il y ait, il faut qu'il y ait l'autre, et que cela se sache, réciproquement. Le monde et la pensée, cela semble connu, compréhensible; ce qu'il est difficile d'imaginer, c'est leur statut: être et ne pas être. Le monde et la pensée laissent assez bien entendre de quoi il s'agirait s'il y avait monde et s'il y avait pensée; tous deux sont en état latent

et leur passage à l'être dépend de leur rencontre. Par contre, Quelque chose ON, ne dit rien, à qui que ce soit, n'évoque rien, laisse notre imagination vide; moi-même, qui parle pourtant d'eux, je n'en sais à peu près rien; presque rien. Si j'avais choisi l'espagnol pour m'exprimer, cela donnerait "casi nada". Cette langue, la seule que je connaisse assez bien en plus de ma langue maternelle, oppose souvent aux formules qui utilisent "casi" (presque): "pero falta el casi". Dans la langue de Voltaire, cela ne signifie pas grand-chose; "Il manque le presque" n'appartient pas au français courant. Par cette formule, l'espagnol met le doigt sur la face négative de "casi", alors que le français insiste plutôt sur le peu qui manque. "J'ai presque gagné le gros lot" laisse entendre qu'il s'en est fallu de peu, c'est comme si... Pas tout à fait, cependant, rétorque le castillan: "falta el casi"; "presque" signifie tout d'abord que non, "je n'ai pas gagné le gros lot". Pourquoi cette digression pseudo linguistique? Tout d'abord, pour montrer que je ne change pas fondamentalement de ton, par rapport aux deux premiers volumes de Nous. Je tiens à ne pas pontifier; à causer plus qu'à pérorer. Mais attention! Causer ne signifie pas dire n'importe quoi; je continue de ne rien exprimer si je ne le pense pas vraiment, si je n'en suis pas moi-même persuadé. Ensuite, pour rappeler qu'il faut parfois partir de très peu de chose, de "presque rien", pour démarrer un raisonnement. Dans notre cas, il s'agit de reconnaître que je ne sais presque rien de Quelque chose ON, mais que précisément ce n'est pas rien et que c'est sur cette base que je dois fonder ma réflexion. Je sais seulement, puisque les trois "il y a" apparaissent séparément dans le mythe, que Quelque chose ON n'est ni le monde ni la pensée. Dans l'univers mythique où je me suis situé –

par mon sous-titre "Mythe initial" – il semble évident que Quelque chose ON est ou peut être l'autre du couple que forment le monde et la pensée, de cet autre qui le ferait être, lui, et par là même ferait naître l'autre dont il serait, lui Quelque chose ON, l'autre. En effet, à l'instant même où j'ai conscience de l'autre qui me fait être et me connaître, je deviens l'autre de celui qui m'a fait accéder à l'existence pour exister lui-même. Nous sommes quittes. "Tu as dit 'je'... Est-ce qu'il y a 'je'?" Bonne question! Il y a "je", bien sûr. Je ne l'avais pas oublié; je le sentais comme inclus dans la pensée. "Et dans le monde aussi, non? " Euh... Oui, dans le monde aussi; du moins en un certain sens. Je crois que j'ai avantage à admettre provisoirement qu'il y a "je"; s'il doit être récupéré plus tard par la pensée et/ou par le monde, cela ne changera pas grand-chose à la signification du mythe. L'avantage, c'est qu'ainsi nous sortons du tripolaire, qui tend à devenir trinité, dans notre culture. "Mais cela va t'obliger à poser des tas de questions de détail." Si je faisais un traité de métaphysique, oui; je devrais me demander si chacun des quatre pôles est l'autre de chacun des autres, de deux seulement ou des trois. Heureusement, je ne fais que réciter un mythe, raconter une histoire mythique. "Un mythe qui existe, dans ta culture, et que tu ne fais que répéter?" Qui existe, mais oui; en un certain sens... "Encore!" C'est ta faute: tu me poses des questions qui perdraient bientôt leur nécessité si tu me faisais confiance. C'est un mythe que je lis dans les structure de notre façon de vivre et de penser. "Dans notre ou dans ta façon de vivre et de penser?" Dans ma façon, qui dépend des lois de "la" façon de vivre et de penser. Ma formule dit clairement qu'il s'agit d'une seule "façon", valable pour vivre, alors que dans notre mode de vie courant, il est difficile de lier les deux

éléments; nous tendons à penser d'une façon et d'agir d'une autre. Il y a donc une sorte de "loi" incluse dans la préposition "et", qui exige que "cela" englobe la pensée et la vie concrète. Cela aussi, je le gardais pour plus tard; mais je comprends et je respecte ta mise en doute systématique. Elle me rappelle la consigne, que je me donne à moi-même, d'avancer à tout petits pas, dans le domaine de la réflexion. Alors, si tu veux bien, je reprends le récit du mythe de ce qu'il y a. Le monde, la pensée, Quelque chose ON et "je", qui pourra apparaître par la suite sans guillemets, comme je ou moi.

Chacun de nous quatre se caractérise au départ, comme je le disais, par son impossibilité d'être tout seul, ce qui semble évident. C'est pourtant une caractéristique de nous, précisément parce que nous sommes, malgré tout, quatre. Notre mythe part de cela: il y a et il n'y a pas. Il y a le monde, il y a la pensée, il y a Quelque chose ON et il y a je, moi. Mais comme chacun des quatre se croit seul, il n'y a rien, il n'y a pas. Il y a donc le monde; je crois que c'est de lui qu'il convient de partir. Il y a le monde, qui est ce qu'il est. C'est tout ce que je peux en dire pour le moment. Je sais qu'il n'est pas pensé, puisque la pensée reste dans sa solitude, il n'est pas vu, parce que je ne le vois pas, dans ce cosmos mythique. Il est ce qu'il est. Il est ce qu'il est... Est-ce que j'ai le droit – moi, en tant que narrateur du mythe – est-ce que j'ai le droit de m'exprimer ainsi? Oui, à condition de poser face à face le monde et Quelque chose ON. Il est ce qu'il est grâce à cet autre; cela, en deux temps. Tout d'abord, il est grâce à cet autre en face de lui – et qui acquiert l'existence par là même. Il est ce qu'il est parce que cet autre représente ce que j'appellerais le principe d'identité. Il émet des lois, ou il les découvre et les dévoile

ensuite; je pressens que la question perdra toute son importance par la suite. Quelque chose ON n'est pas arrivé ici par hasard. Le mot "hasard" est lâché, pour la première fois dans ce troisième tome. Je certifie qu'il sera repris et soumis à un examen des plus sévères avant la page 900, mais je le remplace ici par une formule plus claire: Quelque chose ON n'est pas arrivé ici par un simple caprice, de moi en tant que narrateur. Il existait dans les deux premiers tomes et avait une fonction relativement précise et qui sera décrite peu à peu dans le cadre du mythe. Dans cette première et ancienne rencontre il était le garant de l'affirmation selon laquelle le monde est ce qu'il est, garantie que je baptise "principe d'identité", sans m'inquiéter de savoir si le terme est breveté, et probablement dans un sens différent. C'est grâce à cette fonction que j'ai attribuée à Quelque chose ON que j'ai peut-être le droit de dire, dans les premières lignes de ce paragraphe, que "il y a" cela, sans la restriction "il n'y a pas", nécessaire précédemment.

Je ne sais pas ce qu'est le monde, ni comment il est, puisque je reste pour le moment en latence, en réserve, sans un autre en face de moi qui me ferait être. Mais je sais, moi narrateur, je sais qu'il est ce qu'il est parce que je ne peux pas penser autrement (dans ma pensée qui est la pensée, et qui attendait cela pour devenir; mais elle devra patienter encore quelque temps). Sans ce principe d'identité, plus rien n'a de sens. Et ne me demande pas s'il y a un sens. Il y a quelque chose, je suis en train d'écrire, et être en train d'écrire, c'est être en train d'écrire, grâce au principe d'identité, attribut absolu de Quelque chose ON, dont le nom apparaît pour la dernière fois J'ai fait un bond en avant, pour ne pas abuser de ta

patience. Alors, voici: comme toutes les fois qu'il surgissait dans les tomes antérieurs, ce qui portait le nom dont j'ai promis qu'il n'apparaîtrait plus avait comme fonction de garantir. Garantir quoi, nous le verrons peu à peu. Pour le moment, il garantit que le monde est ce qu'il est. Il le garantit à un niveau encore mal défini, et qui se précisera, je l'espère, dans la suite du mythe; ici, en tout cas, selon la logique – la simple logique, qui est aussi la logique des logiciens les plus rigoureux: [a=a]. Alors, puisqu'il semble spécialisé dans cette fonction de garantie, je vais lui donner un nom. Un beau nom, qui m'est devenu précieux il y plus d'un demi-siècle, lors de ma première vision du film de Marcel Carné Les Enfants du Paradis, en 1945; j'avais dix-sept ans... Un nom qui a en plus l'avantage de n'avoir pas de masculin, et qui renvoie à une fleur avant de désigner une personne. Je te le livre si tu es trop jeune pour savoir que l'héroïne de ce film, incarnée par Arletty, s'appelle Garance. A partir de maintenant, et pour un temps assez long, pour toujours peut-être, ce quatrième élément de notre mythe initial s'appellera et sera Garance. Garance nous tranquillise: "Vous avez raison, tout ce qui est, est ce qu'il est." Elle est trop sensible à la poésie pour dire simplement [a=a], mais elle ne nie pas cette affirmation; simplement, ce n'est pas son langage authentique, et de plus elle se dit qu'il n'est pas certain que [a] soit. Sa formule à elle est plus convaincante: "tout ce qui est, est ce qu'il est".

Garance et le monde, s'ignorant l'un l'autre, ne sont pas. Ils s'appellent, se cherchent, se croisent sans se percevoir, sans temps ni espace, sans dimension, sans réalité. La pensée... La pensée n'a rien à quoi penser, elle ne peut ni ne veut créer un monde qui ne

pourrait être qu'elle-même, elle ne peut tirer l'autre de rien. Alors ? Il ne reste que je, que moi, pour qu'il y ait; pour qu'enfin il y ait quelque chose. J'ai, moi, l'autre en face de moi. Je ne connais pas son statut, je ne sais pas ce qu'il est. Je sais qu'il y a quelque chose en dehors de moi; quelque chose qui me fait être et à quoi, du même coup, je confère l'existence. Qu'est-ce que je sais de lui ? Pas grand-chose, certes, mais d'abord ceci: je le perçois à travers les messages que me transmettent mes organes sensitifs, de l'odorat, du goût, du toucher, de l'ouïe et de la vue. Je suis peut-être trop pressé; je précise: je reçois un message de l'autre que moi. Ce message, en tant que perception, il m'est donné immédiatement. Je peux le provoquer en regardant, en écoutant, en palpant; mais je sens bien que je ne suis pas seul à le réaliser, au gré de ma volonté. Il me parvient quand je ne m'y attends pas, quand je me contente d'être ici et maintenant. Il vient même me chercher dans mon sommeil: un bruit qui me fait sursauter, la lumière trop forte qui me tire peu à peu de l'insensibilité, de l'inconscience. A chaque fois, je le décode. Je m'y risque très prudemment, maintenant, quand je le raconte ou que je l'examine, et il me dit que je perçois "cela", que mon rapport avec "cela" est tout entier dans la façon dont je le perçois; il me dit que "cela" m'apparaît sous cette forme, dans cette tonalité, à cette distance de moi. Et il me murmure: il n'y a qu'une chose que tu saches vraiment: ce que tu sens toi, en toi, ce que tu perçois, l'aspect que "cela" prend pour se montrer à toi. Dans la vie courante, les choses se passent tout autrement: je décode le même message, mais au premier degré, spontanément, naïvement: il y a un arbre en face de moi, un arbre fruitier probablement, sans feuilles parce que c'est encore l'hiver et, si j'ai le temps, je remarque

quelques détails, j'estime la distance qui me sépare de lui. Je ne mets pas en doute sa réalité.

Le récit mythique, qui m'a fait intervenir personnellement dans cette fiction de la naissance du monde, me scinde en plusieurs dimensions. D'une part, je donne réalité au monde en le percevant et lui me rend la pareille. Nous sommes, lui à moi et moi à lui, l'autre qui fait vivre l'un. D'autre part, je lui confère une forme particulière et relativement définie de réalité, je lui dis qu'il est le monde, qu'il est bien comme je le vois, en lui-même; que nous sommes faits l'un pour l'autre. Je le prouverai dans quelques jours en allant tailler mon pommier, pour qu'il donne davantage de fruits, puis l'été prochain en allant cueillir ses pommes et les manger pour me nourrir. Nous sommes l'un pour l'autre, dans une réciprocité – positive dans ce cas particulier – qui justifie notre rencontre: je le soigne et il me nourrit. Ce n'est pas vraiment la même relation que tout à l'heure, parce que je me sens sujet de lui objet, sans réciprocité. Je me connais comme sujet, je le connais en tant qu'objet de mes perceptions. Par ailleurs, je suis celui qui réfléchit à tout cela, et qui se rend compte du statut particulier de sa relation au monde: il ne connaît du monde que la perception qu'il a de lui. Je sais, monde, comment tu m'apparais; rien de plus, et rien de moins. C'est beaucoup et c'est très peu. Je suis celui qui pense le monde et, entre autres, qui le pense en tant qu'objet problématique, d'où naîtra le désir de mieux connaître, l'exigence de plus de clarté. Et puis, je suis celui qui te trouve beau, qui t'aime, mais qui te craint aussi, celui qui te respecte mais t'offense souvent, celui qui te raconte, qui te nomme, qui t'évalue selon sa notion du bien et du mal, celui qui te

situe dans le temps et dans l'espace, son temps à lui, mon temps à moi, linéaire et irréversible, mon espace à trois dimensions.

Et Garance, là-dedans? Elle garantit. Je ne dis pas qu'elle se résume à cela, je lui entrevois d'autres attributions; mais elle remplit en tout cas cette fonction essentielle: elle garantit. Qu'est-ce qui a besoin d'être garanti? Presque tout ce que je viens d'énumérer. J'en rappelle les points principaux. Est apparue tout d'abord une union un peu floue entre elle-même et le monde. Ce dernier, déclaré appartenir à "il y a", a besoin de s'appuyer sur une espèce de certitude. Il est... C'est vraiment peu de chose. Garance le tranquillise: "tu es ce que tu es, parce que tout ce qui est, est ce qu'il est." Puis je suis apparu, dans ma réalité immédiate, mon vécu quotidien, mon moi ici et maintenant. Plus exactement, puisque je rappelle un itinéraire déjà parcouru, à ce moment-là et à cet endroit-là. L'endroit n'a pas changé; je me trouve de nouveau à mon bureau, les mains sur le clavier, le regard vers l'écran. Le moment, par contre, n'est pas le même; c'était hier et maintenant est aujourd'hui. Je suis alors intervenu d'autorité dans le débat et j'ai proclamé l'existence du monde, à partir de mon vécu. Je sais que le monde est, je vis en lui, je le perçois. Si je le quitte pour me reposer, je le retrouve le lendemain tel que je l'avais laissé, à quelques détails près. Garance m'a demandé: "Es-tu bien sûr?" Absolument! Je perçois immédiatement – j'ai utilisé à dessein ma chère formule, pour qu'elle comprenne que je m'assume – que je suis et que le monde est là, autour de moi, pour moi. "Essaie de penser que tu te trompes, que tout cela est illusion." J'ai fait une petite pause, pour que Garance puisse croire que je faisais l'effort demandé; mais ce

n'était pas nécessaire, parce que j'ai tenté l'épreuve bien souvent, et avec toujours le même résultat. Non, je n'y parviens pas. C'est plus fort que moi. Je sais que j'existe, que je vis, et que le monde existe. Il y a quelque chose qui m'empêche de croire que tout cela est illusion. Et Garance: "Bien. Tu as raison. Ce quelque chose, c'est moi, Garance. Je ne t'autorise pas à croire vraiment, à penser sincèrement que tout cela est illusion." Alors, je ne suis pas libre? Je croyais pourtant... Je savais... "Tu es libre, mais pas sans limites. J'ai mis des barrières à la liberté de l'homme, sans quoi il ne serait pas homme. Il serait..." Il serait Dieu? "Ne dis pas de bêtises!" D'accord. Mais alors, si je réfléchis, si je constate que tous mes contacts avec le monde se font par mes organes de la sensation; si j'en déduis que je ne perçois pas le monde, mais seulement la façon dont le monde m'apparaît, tu dois bien reconnaître... "Ne me parle pas sur ce ton; c'est moi qui sais et qui garantis. Et je te garantis que, là encore, tu as raison. Le monde, dans la mesure où il est, est ce qu'il est. Mais ton monde à toi, celui de ta vie, c'est sa façon de t'apparaître; pour toi, il est son mode d'apparaître, à toi et aux hommes. Il n'est qu'apparence, mais pas n'importe laquelle; je te garantis que son apparence n'est pas arbitraire. Tu le sais bien d'ailleurs, parce que tu observes ce phénomène depuis longtemps. La fluidité de l'eau est encore aujourd'hui ce qu'elle était quand, enfant, tu te baignais dans le lac. D'après ce que te disent ou te laissent deviner les gens autour de toi, elle est semblable pour eux. L'eau ne pourrait pas t'apparaître autrement – à moins que sa température descende au-dessus de ce que les hommes ont appelé "zéro degrés centigrades", ou qu'elle s'élève au-dessus de cent de ces mêmes degrés; mais c'est une

anecdote technique sans importance." Alors, dis-moi, les scientifiques qui croient découvrir ce que le monde est... "Je ne leur garantis rien. Si cela leur plaît, je les laisse croire. Mais la plupart se rendent compte et me consultent. Dans ce cas, je dois bien leur confirmer la même chose qu'à toi: vous n'atteignez que des apparences, mais pas n'importe lesquelles. C'est la seule façon dont le monde peut apparaître à l'homme. Vous ne saurez jamais ce qu'il est!" C'est toi qui décides? Garance ne me répond pas; c'est son droit; je sais bien qu'elle finira par me donner la solution, ou me permettre de la trouver.

Pourquoi est-ce que Garance ne me répond pas? Elle doit avoir senti une sorte d'agressivité dans ma question; ou d'ironie. C'est bien de discuter avec elle, mais je ne devrais pas la personnifier à ce point. Dans le mythe, Garance se porte garante de la vérité, sous ses multiples aspects. "Tout ce qui est, est ce qu'il est." J'imagine que Garance se trouve un peu dans la même situation que moi: elle sait des choses, et elle ne peut pas ne pas les savoir; elle ne décide pas. Oh...! Et si Garance était en moi? Non, bien sûr, au sens propre, cela est impossible: Garance n'est pas un objet du monde, elle n'a pas de dimensions, de volume, de consistance ni de poids. Elle pourrait par contre faire partie de ma pensée. Mais dans ce cas, elle ne pourrait plus rien garantir. Le garant doit être extérieur au sujet qui s'interroge, qui doute et qui espère. Elle n'est pas "à l'extérieur de moi" et de ma pensée, puisqu'elle n'est pas concernée par les trois dimensions de mon espace; elle est "extérieure à moi" et cette petite nuance est essentielle. Si je cherche en moi, à l'intérieur de moi, je n'y

découvrirai jamais Garance. Elle n'est ni le monde ni dans le monde; cela, je l'ai découvert dès le début. Elle n'est ni moi ni en moi, c'est une évidence immédiate. Qu'est-elle, alors? Pour le moment, je dois me contenter de connaître sa fonction dans ma vie: être le garant de certaines perceptions immédiates; peut-être même de toutes. C'est sa façon de m'apparaître; elle a donc aussi, comme le monde, un être à plusieurs dimensions – un être polifacético, selon le langage castillan de mon maître Ortega y Gasset – dont l'une consiste à m'apparaître, ainsi qu'aux autres humains sans doute, sous cet aspect actif de garantie, de garantir nos perceptions immédiates. Cette dernière proposition n'est qu'une hypothèse; je la retrouverai certainement plus loin. Je dois m'en tenir à ce que je sais d'elle et ne pas lui imposer des attributs imaginaires, comme par exemple une sorte de personnalité, ce que son prénom laisserait croire. Par contre, je peux réfléchir sereinement et reprendre l'hypothèse que je viens d'émettre: je n'ai aucune raison de croire qu'elle ne joue son rôle de garante qu'à mon égard, et j'ai de bonnes raisons de supposer que c'est sa fonction pour tout être pensant. Le propre de la pensée est de se mettre en question et de chercher des garanties extérieures à elle. Voilà que j'affirme de nouveau! D'où est-ce que je tire cette idée que c'est là le propre de la pensée? Probablement de ce que je sais déjà d'elle, et que j'ai explicité dans le tome précédent. Je la vois comme un effort vers plus de précision, une sorte de travail pour mettre de la clarté dans ce qui est, dans le monde, dans la vie, dans notre vision du monde. Parallèlement, c'est la réponse à un appel, de la part d'un objet – objet par rapport à un sujet – qui se présente flou, indistinct, amputé d'une partie de soi-même. Ma pensée est à moi, de moi; elle

observe, mais aussi elle construit, elle structure, elle établit des schémas, des relations qu'elle veut évidentes. Elle est donc bien ce que son nom suggère: elle pense plus qu'elle ne sait et elle a besoin d'une garantie extérieure à elle. Cela vaut en tout cas pour chaque pensée individuelle; mais la pensée de chaque homme n'est pas encore "la" pensée. De "la" pensée, je ne sais pas si je sais vraiment quelque chose; si elle est, elle est ce qu'elle est. J'ai repris très rapidement une hypothèse, tout à l'heure, alors que j'aurais pu la confirmer sans attendre. Maintenant, face à l'existence de "la" pensée, et de sa relation avec Garance et donc à partir d'un besoin de référence extérieur à elle, je dois me contenter de poser le problème. Peut-être parce que c'est bientôt l'heure d'aller déjeuner... Je ne suis qu'un humain et j'ai bien le droit d'avoir faim de temps en temps, non ?

Note (en bas de page...) qui interrompt provisoirement le récit mythique pour apporter quelques précisions méthodologiques.

Deux heures plus tard. Je relis les phrases précédentes et je me sens tenu d'essayer de penser encore, donc d'y voir plus clair. J'ai bien fait de ne pas identifier toutes les pensées de tous les hommes, et "la" pensée. L'addition d'un élément aussi impalpable n'a guère de sens. Par contre, la liaison entre l'homme et la pensée (sa pensée) pose problème. Quand j'ai adhéré à la possible définition de l'homme par sa pensée, je l'ai fait avec précaution. Rien ne permet d'affirmer que les autres animaux n'ont pas quelque chose qui ressemble à cette spécificité dont nous nous enorgueillons; la différence peut n'être que quantitative, la pensée serait inhérente à la vie et Pascal ne jouerait pas sur les

mots et parlant de son roseau pensant. Je maintiens cependant ma première impression et je pense qu'il s'agit bien là d'une caractéristique dont l'homme a le monopole: cette façon de rechercher toujours plus de netteté et de cohérence nous est propre. A partir de là, il faut essayer de partir de la pensée, pour mieux comprendre sa relation à l'humain: la pensée existe, mais existe-t-elle indépendamment de l'homme, comme une sorte de pensée en soi? Je répondrai par l'affirmative, sans pour autant prétendre résoudre l'ensemble de la question. La pensée naît du double mouvement que je viens de rappeler: d'une part cet appel de la part de l'objet – le monde et ses mille aspects – et d'autre part l'effort du sujet, de l'homme. Ce double mouvement est le même que celui de la perception, de notre point de vue, et de l'apparition, de la part du monde (à travers l'étymologie grecque de "phénomène"). En d'autres termes, nous partons de la globalité que forment l'homme et le monde – et que nous avons rencontrée il y a quelque temps en tant que "nous, le monde et moi" – qui exige le travail vers plus de clarté appelé pensée. Notre présence au monde, qui est la présence du monde à nous, sous la modalité de l'apparaître, de l'apparition, est par elle-même problématique et requiert son dépassement. Même si je sais que je n'atteindrai jamais du monde quoi que ce soit de plus que sa façon de se présenter à moi, je peux tendre toute ma vie à améliorer la qualité et la précision de cette connaissance. Le fait qu'elle ne soit pas connaissance de l'objet en soi ne lui ôte pas sa qualité de connaissance. Je peux et je dois chercher à savoir le plus exactement possible comment je perçois le monde et, ce qui revient au même, comment le monde m'apparaît. Or, je ne crée pas un outil à cet effet. J'ai reconnu m'être

trompé en définissant, dans une étape intermédiaire, la pensée comme un instrument. Elle est un processus qui se réalise et s'actualise en moi. Elle n'a pas de sens en dehors de moi – de moi l'homme pensant – mais elle m'est donnée; je ne la crée pas *ex nihilo*. Elle est en moi comme une faculté, un organe de perception intellectuel, constitutif de l'homme mais obéissant à ses propres lois. Mes yeux ne perçoivent que certaines longueurs d'ondes (c'est leur limitation naturelle, que je ne peux dépasser que grâce à des appareils sophistiqués) et les transforment en cet extraordinaire paysage intérieur, ma sensation en moi de l'arc-en-ciel éparpillé à travers tout l'univers de mon vécu. De façon semblable, ma pensée recueille, elle emmagasine, elle traduit dans un langage à elle – qui d'ailleurs se rapproche du langage tout court mais sans s'identifier totalement à lui – une série de données offertes par les sens et elle construit l'édifice prodigieux du savoir. Mon petit savoir individuel est déjà prodigieux, quoi qu'en dise la sagesse populaire qui prétend que nous ne savons presque rien. C'est vrai que nous ignorons beaucoup, mais ce beaucoup représente en grande partie ce qui n'est pas connaissable; par exemple, le monde en soi! Par contre, de ce qui est connaissable, l'homme a accumulé au cours des millénaires un savoir immense et dont nous pouvons être fiers et reconnaissants envers nos prédécesseurs. "Ils ont tout exploré, à part le plus intime, Secondé les plus bas desseins de création: Il fait plus terne ne nous qu'il ne l'a jamais fait.." C'est Patrice de La Tour du Pin (1911-1975), un poète bien oublié aujourd'hui, qui exprime ainsi ses doutes face aux choix de la science humaine, dans "Andicelée et les tortues de mer"¹. C'est vrai que notre savoir

¹ In *Poésie 45*, Pierre Seghers, 1945, p. 40.

demeure modeste dans des domaines essentiels; c'est vrai surtout que cette orientation perverse de la connaissance apparaît comme un des facteurs de la détérioration de la vie sur terre. Pourtant, il ne faut pas sous-estimer le génie humain et le pouvoir de la pensée. La responsabilité du désastre qui plane sur nos têtes ne revient pas à la pensée en elle-même, mais à la façon dont nous, les humains, l'avons utilisée. Mais c'est un autre problème, que nous retrouverons sans l'ombre d'un doute. Dans notre mythe, la pensée apparaît comme le moyen prodigieux dont nous disposons pour connaître et comprendre le monde, notre présence au monde, la vie, tout... Un tel moyen de connaissance suppose deux types de garantie. D'une part, quant à la façon dont il fonctionne. Là, il me semble que Garance n'est pas directement concernée. Le contrôle, de ce point de vue, est de type éthique, donc humain; et c'est notre éthique qui aura besoin de la garantie de Garance. D'autre part, la connaissance a besoin d'une garantie quant à... Il me semble qu'aucun des contraires du mot "erreur" que propose le *Petit Robert* – justesse, lucidité, perspicacité, certitude, exactitude, réalité, vérité – ne convient dans ce cas précis. Je dirai donc que la garantie que la pensée exige est de "non-erreur". C'est ce que j'attends de Garance, au sujet de la façon dont je manie ma pensée. J'ajoute que c'est exactement cela que "la pensée" peut demander à Garance. Je suis peut-être encore dans l'hypothèse; pour le moment, je formule ce point de vue. Il suffit de procéder, une fois de plus, à la contre-épreuve. Je n'ai pas envie de la réaliser et je me donne le droit, pour une fois, de faire plus de cas de mon envie – ma non envie – que de mon devoir. Nous approchons de la fin du

mythe, je crois. Il faut que je relise tout ce début du tome III avant de conclure, si le moment est venu.

J'ai bien fait de relire; il y avait quelques passages ambigus; tu ne peux pas te rendre compte, puisque tu n'as que la version revue. Je dois préciser un peu le rôle de Garance dans l'univers mythique. J'ai parlé de la façon dont elle garantit nos perceptions immédiates, en parallèle avec leur contre-épreuve, qui ressemble souvent à la preuve par l'absurde. Garance est en quelque sorte la garante de l'idée que nous émettons parfois, et la plupart du temps avec un sourire ironique, selon laquelle "le monde est bien fait". Elle tient à dégager sa responsabilité: "C'est vrai, le monde est bien fait, mais jusqu'à un certain point. D'une part, il ne pouvait pas et ne devait pas être absolument bien fait, ce qui aurait ôté à l'humain sa responsabilité et, du même coup, sa liberté. D'autre part, et en conséquence de cette nécessité, contre laquelle Garance elle-même ne pouvait rien faire, la liberté ainsi concédée à l'homme comportait un grand danger. Nous l'avons vu, cette liberté avait dès le départ ses limites, qui sont en relation étroite avec le premier rôle tenu par Garance. Le "réel", tel que nous l'avons défini, est ce qui échappe au libre arbitre de l'homme: par exemple, je ne peux pas faire que ce qui a été n'ait pas été, pour prendre un exemple particulièrement irréfutable. Toutefois, à l'intérieur du cadre de cette limitation stricte, l'homme a trouvé le moyen de tellement perturber l'équilibre initial, manifesté entre autres dans les lois de la nature, que le monde, aujourd'hui, va très mal. Il a été bien fait, mais nous l'avons considérablement détérioré, au point que sa survie est devenue très problématique. Là, Garance ne peut guère intervenir,

du moins à vues humaines. Elle accepte d'assumer la bonté, la "bienfaisance" initiale du monde; c'est une façon de reconnaître qu'elle est l'auteur – ou du moins l'un des auteurs, mais ce pluriel a peu de chances d'être confirmé – du projet du monde. C'est elle qui a imaginé et réalisé les miracles de l'apparition de la vie sur la Terre, puis celle de la pensée dans l'ordre animal. C'est elle qui assure l'équilibre que les lois mécaniques de la nature seraient incapables de maintenir à elles seules. Dans la *struggle for life*, les armes dont disposaient certaines espèces, végétales et animales, auraient normalement abouti à leur suprématie absolue, aux dépens des autres. J'ai fait mon *mea culpa* à propos des orties, que j'avais considérées longtemps comme les pires des "mauvaises herbes". J'admire maintenant leur grâce et l'harmonie de leurs formes. Surtout, j'ai pu constater que, malgré leur possibilité d'extension, due aux rhizomes qu'elles envoient dans toutes les directions, elles arrêtent leur progression et se contentent de coloniser une surface relativement modeste. Est-ce qu'elles acceptent vraiment ce sacrifice? Généreuse, Garance sourit au lieu de répondre: en réalité, c'est elle qui intervient, qui régule l'évolution de toutes les espèces vivantes pour maintenir un équilibre harmonieux, et nécessaire, à la longue, à la continuité de la vie. Elle ne suit pas Bernardin de Saint-Pierre dans son optimisme naïf, mais elle a travaillé dans la même orientation que lui, avec davantage de sens commun. C'est elle, par exemple, qui a choisi l'inclinaison de l'axe de la Terre par rapport à l'écliptique, qui assure la variété des climats sur la Planète et, en même temps, nous offre ces extraordinaires soirées d'été, dont nous n'aurions aucune notion si cet axe était perpendiculaire à l'ellipse de rotation. En plus d'être

garante de notre perception du bien et du mal, elle a adopté elle aussi une sorte d'éthique, dont la vie en général et l'homme en particulier sont les bénéficiaires. Elle ne pouvait pas se douter de la façon malencontreuse dont nous, les hommes, allons gérer le prodigieux capital qu'elle nous avait réservé. Dans l'ancienne formule – que j'ai promis de ne plus utiliser mais que j'ai le droit de scinder en deux – les deux fonctions de Garance se répartissaient à peu près ainsi: *quelque chose* se spécialisait dans la garantie de nos perceptions immédiates, alors que *ON* orientait tout le donné en fonction d'une finalité qui privilégie la vie et, surtout, la vie humaine (fin de la note en bas de page...).

Suite du mythe initial.

Il y a eu Garance, toute seule, abstraite, ne pouvant rien faire puisqu'il n'y avait rien d'autre qu'elle, donc rien à faire, alors que sa vérité est d'agir. Il y a eu le monde, latent lui aussi, sans rien ni personne pour le connaître, le nommer, l'aimer; tu peux, si tu le désires, imaginer que ce monde-là existait depuis plus de treize milliards d'années, que la planète Terre y a pris forme après huit ou neuf milliards d'années, puis que la vie a surgi grâce à une prodigieuse coïncidence de circonstances favorables, qui ont fini par permettre à une espèce animale d'être prête à accéder à la pensée. Jusque-là, tu peux, si cela te plaît, dire que le monde existait déjà, comme croient le prouver les observations et les calculs de nos grands savants. Pour moi, cela ne veut rien dire, aussi longtemps que manque un "autre" du monde, capable de le penser, de le nommer et de l'aimer. Il y a eu la pensée, seule, vide, inerte, parce

qu'il n'y avait rien; rien à penser, rien à rendre plus clair, aucune possibilité de mettre de la suite dans les idées, parce que toute idée est idée de quelque chose et non de rien, et aussi parce que la suite suppose le déroulement du temps, qui attendait encore que l'homme l'instaure. Il n'y avait ni le temps ni l'espace. Il y a eu l'homme, seul, désemparé dans un système qui surgissait des brouillards d'avant le temps et le laissait, chétif, vulnérable, soumis aux lois d'une nature incapable d'assurer sa survie. Et Garance a eu l'intuition de cet homme, et elle a allumé en lui la première étincelle de pensée. La pensée ne se l'est pas fait dire deux fois et elle s'est installée, partiellement bien sûr, chez l'homme – plutôt que dans lui, puisqu'elle échappe à l'espace à trois dimensions – et elle s'est mise à penser le monde puis, peu à peu, dans ses réflexions, sans faille, elle en est venue à penser Garance, latente dans le système du réel, de la vie et de cet homme naissant. Le monde, pensé par la pensée, régi par Garance, attendait encore une dimension: être beau pour un sujet vivant, être aimé, être connu, être compris. Tout était prêt pour que l'homme surgisse vraiment, et couronne notre mythe; ce sera Lucien, mon lointain ancêtre. Il connaîtra d'abord le monde, il en assumera en partie la gestion, il le comprendra, il l'aimera; et il entamera sa destruction... Il découvrira la pensée en lui et l'actualisera, de façon géniale et maladroite à la fois. Il aura un pressentiment de Garance mais, incapable par sa nature de la connaître vraiment, il l'affublera d'attributs et de noms divers, qui l'empêcheront de la connaître vraiment et de l'aimer elle, pour elle-même. Il percevra en lui des émotions et des sentiments, il les assumera le mieux possible, les contrôlant discrètement ou se laissant emporter par eux dans des aventures périlleuses. Il aimera,

il haïra, il admirera, il respectera, il vénérera, il usera de sa liberté pour le bien et pour le mal (fin du mythe initial).

Un autre cadeau mythique.

Et cette fois-ci, je déclare le mythe initial terminé. J'aurais pu le remplacer par une autre version, mais qui ne m'appartient pas et que je n'ai pas le droit de commenter à ma façon, ce que j'aurais été obligé de faire pour le mettre à notre échelle, nous gens du troisième millénaire et appartenant à une autre civilisation. C'est un fragment d'une cosmogonie amérindienne et je vous en donne – comme second cadeau pour vous consoler de l'aridité de mon propre mythe – la première phrase: "La femme et l'homme rêvaient que Dieu était en train de les rêver". *La mujer y el hombre soñaban que Dios los estaba soñando*. Vous trouverez le texte complet – fort court d'ailleurs – dans le premier volume, intitulé *Los Nacimientos*, de *Memorias del Fuego*, d'Eduardo Galeano (Madrid, Siglo XXI, 1982).

La relation entre Dieu et l'homme.

Ce qui me semble primordial, dans le mythe que je t'ai proposé comme dans sa version américaine préhispanique, c'est le principe de réciprocité positive, non hiérarchisée. Nos quatre composantes du réel, tout comme le couple initial et Dieu dans la version condensée, ont besoin les uns des autres, ne sont rien sans eux. Le terme "Dios", qui apparaît dans la version indienne, peut évidemment prêter à confusion. Malgré mes quelques lectures dans ce domaine, je ne me considère absolument pas comme un anthropologue ou un ethnologue. Les spécialistes ont traduit par

"dieu", avec ou sans majuscule, des mots qui, dans le mode de vivre et de penser des civilisations distinctes de la nôtre, présentent une certaine ressemblance avec l'être suprême de notre religion. Je préfère dire de nos religions, parce que le Dieu des orthodoxes n'est pas exactement celui des catholiques romains ni celui des catholiques chrétiens, différent à son tour de celui des anglicans, des luthériens, des calvinistes, et des autres chrétiens non catholiques. Il y a ainsi plusieurs centaines de dieux plus ou moins semblables entre eux mais tous différents, parfois sur des points essentiels, et qui tous sont vécus, dans leur communauté, comme le "vrai Dieu". Ce dernier est censé à son tour être le Dieu de la tradition hébraïque, identifié historiquement avec le Dieu des musulmans, Allah. Le spectacle que nous offrent aujourd'hui les dissensions à l'intérieur de la tradition judéo-chrétienne d'abord, mais surtout entre l'islam et le judéo-christianisme, suffit à montrer le danger de cette vision, où chaque religion personnalise son dieu (définitivement, je renonce à la majuscule) et, de ce fait, monopolise la transcendance. D'ailleurs, ce dernier terme ne résout rien. Sa double racine latine établit une hiérarchie que, par la suite, rien ne pourra justifier. En effet, je pourrais être d'accord avec le "trans", qui correspond plutôt à la différence. Il y a effectivement une extériorité entre nos quatre éléments, mais qui n'empêche pas leur nécessaire rencontre pour qu'il y ait quelque chose. Par contre, "ascendere" se situe dans la verticalité, donc dans la supériorité; il s'agit d'une échelle artificielle, dont il me semble que le seul but ou la seule fonction est de juger, de valoriser différemment les quatre constituants du réel. Dans cette optique, et quel que soit le candidat élu au sommet de la transcendance, il déséquilibrera la globalité du

réel, il s'adjugera la première place, il sera la valeur suprême – dont l'homme s'emparera pour affirmer comme unique sa vérité, sa vision du monde, son échelle de valeurs. L'homme? Quel homme? Cela ne pourra pas être la totalité de tous les humains, ce "nous" dont j'ai bien dû reconnaître le caractère abstrait, hypothétique – bien que nécessaire, je le rappelle. Ce sera plutôt tel homme, telle collectivité humaine, telle école, telle religion, telle doctrine dite philosophique ou scientifique, avide d'affirmer et d'imposer sa supériorité, à travers celle de son idéal, de sa transcendance, de son dieu, qu'elle appellera Dieu.

La religion ou les religions.

Tu diras que je m'acharne contre la religion... "la religion, en tant que sens du sacré, ne me gêne pas; elle me plaît même. Mets-lui le pluriel, et je suis d'accord avec toi: c'est vrai, j'en veux aux religions, qui discréditent, en se l'appropriant de façon exclusive, une notion essentielle à l'humanité, celle-ci en tant que "le fait d'être homme". Non, je ne l'appelle pas Garance; Garance est autre chose, malgré l'incongruité du mot "chose", dans ce cas. Ce à quoi je fais allusion, c'est le sentiment de dépendance dans le cœur de l'homme, de chaque homme en tant qu'individu et en tant qu'il se sent "porter en soi la forme entière de l'humaine condition" (merci, Montaigne). Il est le plus développé, le plus richement doté, de tous les êtres vivants; mais il n'est rien sans le monde qui lui donne sa première réalité, sans la pensée qui agit en lui, sans Garance qui avalise ses certitudes essentielles.

Coup d'œil sur le mythe initial et sa prégnance.

C'est exact, je ne suis pas encore sorti vraiment du mythe ; en un sens, je crois que je suis condamné à rester partiellement dans le statut que j'ai adopté en ce début de tome III. Je m'y trouvais probablement déjà auparavant, mais sans m'en rendre compte et surtout sans le formuler. Mais ce n'est pas de cela que je voulais parler dans ce paragraphe ; c'est de ce mythe particulier. Mon choix des quatre éléments formant le réel est évidemment discutable. Il y a d'autres données qui pourraient intervenir. Je pense à la vie, à la beauté, à l'énergie vitale, à l'amour, au sentiment, à l'émotion, voire au temps et à l'espace. Ces composantes pourraient remplacer les quatre que j'ai proposées, ou s'ajouter à elles ; le nombre quatre est lui aussi quelque peu arbitraire. Ce que le mythe prétend réaliser, c'est de mettre en relief le double phénomène qui fonde le réel : d'une part la force d'attraction qui fait que les divers éléments tendent à se rapprocher les uns des autres et ensuite à établir une relation avec eux ; d'autre part, le fait que ces éléments sont irréductibles l'un à l'autre, ce qui exige des circonstances spéciales pour que le rapprochement et la liaison directe se réalisent. S'il n'y avait pas ce caractère irréductible, par exemple, cela serait dû à un mauvais choix des éléments ou à des définitions maladroitement. Il ne s'agit donc pas de raconter n'importe quelle histoire, mais au contraire d'être très attentif aux conditions de solidité de toute construction : qualité des pièces elles-mêmes, leur adéquation à ce qu'elles sont censées suggérer au destinataire, les règles de l'assemblage, comme la non-contradiction, la souplesse, la précision. Il faut souvent s'y reprendre à plusieurs fois, jusqu'à ce que le mythe corresponde aussi exactement que possible à ce dont il veut rendre compte.

Position de l'homme.

J'allais oublier un deuxième schéma, essentiel pour le mythe proposé; il s'agit de la position de l'homme – qu'il apparaisse comme "l'homme" ou comme "moi". Je suis, toute modestie mise à part, un élément essentiel du réel. Du point de vue de la perception, je suis au centre de l'univers; c'est presque équivalent à "je suis le centre de l'univers", formule que je ne refuserais pas, d'ailleurs. Tous les messages qu'envoie le monde convergent sur moi et mon attention à leur égard rayonne de moi vers tous les points de l'univers. D'autre part, c'est à partir de mon expérience que je finis par poser l'existence du monde, incapable jusque-là de se relier à aucun "autre", donc à être, tout simplement. C'est de ma perception immédiate que je fais sortir le monde; en tant que perçu, certes, mais c'était le premier pas à effectuer. C'est de mon expérience que j'exclus le doute relatif à l'existence du monde, existence qui est immédiatement garantie par Garance. Je suis donc un des artisans du réel, je suis celui qui peut faire passer le monde d'un statut à l'autre, de solitude, vide, abstraction, à réalité. Un des buts essentiels de mon message est de faire comprendre à tout le monde que, quoi qu'on en dise, l'homme est un élément privilégié, primordial du réel; une relation nécessaire. J'ai trop souvent entendu le refrain: "Face à l'immensité de l'univers, l'homme n'est rien, un grain de poussière dans l'infini de l'espace". Ce n'est pas que je me sente vexé. Le premier danger, c'est l'abdication de notre mission, de notre responsabilité. Je ne répéterai jamais assez que, sans l'homme, rien n'existerait. L'autre danger, ce serait l'orgueil humain, l'oubli de l'autre face de la médaille: il suffirait que manque

un des quatre éléments du mythe tel qu je l'ai présenté pour que rien ne soit, non plus. Malgré l'importance de son rôle, l'homme tout seul n'est vraiment rien, impensable, inimaginable. Je dois être celui que je suis, jouer le rôle qui m'incombe, non pas seulement pour qu'il y ait le monde, la pensée et Garance, mais encore pour que je sois, moi, unique et irremplaçable, et pourtant pareil (en un certain sens) à n'importe quel autre homme. Il est certes utile de lutter contre l'hypertrophie du moi et du moi-humain, qui peut conduire à tous les excès, à la dictature, à l'exclusion des autres, à tous les anti-quelque chose ou anti-quelqu'un. Mais l'inverse me semble plus dangereux: n'étant qu'un grain de poussière, je n'ai plus rien à faire, tout devient égal, ni ma vie, ni l'humanité, ni la nature, ni le monde n'ont besoin de moi; ils n'ont pas d'importance ni de signification. Dans la pratique, notre équilibre entre ces deux menaces n'est pas facile à maintenir et c'est pourquoi je ne me lasse pas de reprendre le thème, sous des aspects que j'essaie de modifier un peu, pour ne pas trop vous lasser.

Celui qui écrit ce texte.

Je donne ces précision, parce que je ne voudrais pas qu'un lecteur imagine que j'écris sous la dictée d'un dépositaire de la sagesse absolue. Je ne suis qu'un individu comme les autres, donc unique en mon genre et en même temps porteur de la même humanité que n'importe quel autre homme. J'ai vécu bientôt quatre-vingts ans, ce qui représente déjà un grand nombre d'expériences. J'ai beaucoup réfléchi à tout cela, je crois avoir compris quelques aspects de notre présence au monde que notre culture tend à mettre au second plan ou à ignorer, alors que j'en perçois – je crois

en percevoir – l'importance. J'ai décidé de donner la forme d'un message à mon univers intérieur et à le mettre à disposition d'autrui, sous une forme encore à trouver. S'agissant du langage utilisé, j'ai opté pour une certaine variété: un style qui pourrait être celui de l'essai, des passages très denses et difficiles à lire, d'autres plus accessibles et dans une langue familière, et parfois la narration, proche du documentaire à propos de Lucien dans le premier tome, plus romanesque et attribuée à Marcelle dans le tome II, par exemple, et enfin le récit mythique, en ce début de tome III, sous l'égide de Garance. Le message lui-même n'est jamais exactement le même, mais la base sur laquelle il repose est une: mon expérience existentielle et mon effort pour lui donner le maximum de clarté, pour moi tout d'abord, dans la réflexion solitaire, et pour un éventuel lecteur, auquel j'offre divers angles de vue sur ce qui me préoccupe, avec l'espoir de l'aider à vivre le moment tragique de l'histoire de l'humanité qui prend forme depuis un certain temps mais qui s'éloigne de plus en plus d'une solution heureuse. Je ne vais pas changer le cours de l'histoire. J'éprouve le besoin de penser que ma vie a encore un sens et, si cela est, ce ne peut être que de faire tout ce dont je suis capable pour que la vie finisse par triompher, c'est-à-dire accepter qu'elle est chemin vers la mort, et que, tant qu'il reste un bout de chemin à parcourir, cette mort peut encore être belle, généreuse, humaine.

Destin (et hasard).

Comme annoncé, je tiens à préciser ma position face à deux termes qui reviennent souvent dans les conversations, non seulement dans la culture à laquelle j'appartiens – et toujours

difficile à définir clairement – mais encore dans d'autres groupes, avec lesquels j'ai eu des contacts, directs ou non. Aucun des deux n'appartient vraiment à mon langage personnel, mais il est possible qu'ils m'échappent occasionnellement; en général, je rectifie immédiatement. Il s'agit, tu l'as deviné, de "hasard" et de "destinée" ou "destin". La gêne que j'éprouve à l'égard de ce dernier est essentiellement liée au fait qu'il met en question la liberté individuelle. Dans ma vision, l'humain – le fait d'être homme – exige que l'homme soit maître de sa vie. J'ai déjà à plusieurs reprises accepté les limites, indiscutables et nécessaires, de ma liberté; je ne vais pas les énumérer une fois de plus. Par contre, toute théorie qui supprimerait totalement ou presque le choix de chacun, dans le quotidien et tout particulièrement aux grands tournants de l'existence, me paraît aberrante, en contradiction avec l'essence même de l'homme. Je ne vois que la mort comme élément inclus dans ma destinée; c'est donc trop peu pour en faire un concept, qui ne serait qu'un doublet de "mort". Pour le reste, le recours à ce type d'explication est un rejet de la responsabilité individuelle, le renvoi à une cause extérieure de ce que chacun a pourtant décidé de faire, jour après jour, et ainsi de construire personnellement sa trajectoire – dans les limites, parfois très restreintes, de sa situation, des circonstances dans lesquelles il se trouve placé. Il est évident qu'un enfant né dans une famille relativement aisée et dans un pays de liberté politique acceptable a davantage de possibilité de choisir lui-même son avenir que celui qui vient au monde dans un bidonville, sous un régime dominé par la dictature, la violence et l'injustice. Mais cela nous renvoie à un autre problème, auquel j'ai fait allusion, et qui continue de me préoccuper: que se cache-t-il derrière cet

énorme disparité de naissance? Comment, pourquoi cette apparente injustice...? Ce sera un des thèmes importants de ce troisième tome de *Nous*. Quel "nous" est-ce que je forme, moi privilégié parmi les privilégiés, avec celui qui est né le même jour que moi, mais à l'autre extrémité de l'échelle des circonstances favorables et défavorables? Ce que je revendique pour l'autre, pour mon jumeau malheureux, c'est qu'il ait lui aussi un espace de liberté qui lui permette d'être un homme, de le devenir et de le rester malgré tous les obstacles. Il apparaît clairement que la pseudo explication à partir de la destinée renverrait à une instance supérieure, celle qui distribuerait les itinéraires à suivre, du meilleur au pire. Au hasard? Selon quels critères? Nous tournons en rond, sans espoir de solution cohérente, sinon la révolte contre l'injustice du "sort", autre masque équivalent du destin. C'est cet aspect qui m'empêche de reconnaître la validité du mot "destinée", en plus ou parallèlement au manque de clarté de sa définition.

Le hasard.

S'agissant du hasard, c'est plutôt dans l'ordre inverse que j'expliquerais mon rejet: le hasard n'est pratiquement pas définissable autrement que par des négations. Il serait donc préférable, dans ce cas, d'explicitier ces dernières, selon les situations. Nous aurions des formules du type de "sans raison", "sans savoir pourquoi", "je ne comprends pas pourquoi", "je ne sais pas comment". Ce serait une façon de reconnaître les limites de notre connaissance et de notre raisonnement, au lieu de les ignorer, au sens actif du terme, de les sortir du débat et de mettre fin à ce dernier en tranchant par un verdict sans appel et sans vraie

signification: hasard! Certes, il y a peut-être des événements qui manquent totalement de cause, et donc d'explication; je n'ai pas la preuve du contraire, de leur impossibilité. J'avouerai même qu'en un certain sens je suppose que cela arrive. Ce que je réproûve, c'est le passage de ma non compréhension à la négation de toute cause cohérente. Il y a, derrière le renvoi au "hasard", l'hypothèse d'un savoir sans limites. Nous pensons – nous les hommes, avec nos savants, nos génies, dans tous les domaines – que s'il y avait une cause, ou une finalité, donc une explication pour un phénomène donné, nous la découvririons. Si nous ne la trouvons pas, c'est qu'il n'y en a pas! A partir de ce raisonnement, certains vont jusqu'à croire qu'ils ont prouvé que le hasard existe. Je comprends même la profession de foi de Mallarmé, dans son fameux – et fumeux – poème "Le Coup de dé". Il est tout entier construit sur la base d'une phrase, qui se déroule par petits fragments, un seul mot parfois, dans le cadre d'une longue dissertation sur ce thème. Mallarmé proclame: "Un coup de dé jamais n'abolira le hasard." Il a besoin de cette certitude, pour que l'avenir soit ouvert, pour que tout soit encore possible, à tout moment. L'absence de hasard impliquerait, selon lui, le déterminisme, que son sens de l'humain ne saurait admettre. Il se place dans l'optique de l'homme et de son action. Chacune se situe en effet à un tournant du temps: ce que je fais maintenant – que je sache ou non, dans ma perception immédiate, que je l'ai choisi moi-même, et librement – va basculer dans le passé qui lui ôtera toute possibilité de se modifier. Il importe que ce côté figé du réel n'empiète pas sur le futur, sur son futur, qui doit être pris en charge par lui, et dans lequel il inscrira une nouvelle action, puis d'autres. Dans la vie réelle, les actions concrètes seront

soumises à toutes les limitations de la liberté, auxquelles j'ai souvent dû faire allusion, pour donner à notre liberté sa juste dimension. Mais Mallarmé n'est pas un homme d'action, dans ce sens-là. Sa création se situe dans le monde poétique, qui appartient au spirituel, à la pensée. Or, dans ce domaine, la liberté de chacun demeure intacte; c'est ce que croit et exige le poète, qui possède le don de créer, par la parole, et même par la parole intérieure, par la pensée. Les actes de pensée qui se suivent – et qui sont immédiatement solidifiés à jamais tels qu'ils sont – façonnent le temps et chacun d'eux est une nouvelle création, libre et volontaire. L'exégèse de tout le texte de Mallarmé dépasse mes possibilités. Je crois que rien, dans ces onze pages mystérieuses, n'est laissé "au hasard". L'impossibilité, à échelle humaine, de donner à chaque phrase de ce texte, à chaque mot, sa totale et unique signification, ne nous autorise pas à nier une possible cohérence absolue. Après toutes les étapes du parcours intérieur, l'infini des actes purs était offert au poète, qui choisissait volontairement et librement, ce qu'il voulait – ou devait, face à lui-même – réaliser. C'est ce que je vois dans sa dernière phrase: "Toute Pensée émet un Coup de Dés". Le texte ne met pas de point final, parce qu'il y aura d'autres pensées, je suppose. C'est pourquoi j'ai mis le point, final de phrase, après avoir fermé les guillemets de la citation.

Hasard et prédétermination.

Le hasard est parfois invoqué comme refuge et condition de la liberté et de la responsabilité, comme un antidote à la prédestination, ou à toute autre forme de la terrible *Anankè* des Grecs, la fatalité, la nécessité impitoyable qui pèse sur l'homme et

finit par l'écraser, l'anéantir. L'abondance du lexique qui s'articule autour de cette notion est significative à la fois du flou qui l'entoure et de l'angoisse qu'elle suscite. Pour d'autres, au contraire, le hasard apparaît comme source de désorientation, perte de tout repère, de toute sécurité face à l'avenir: tout peut arriver, la vie n'a pas de cohérence, le temps ouvre sur le gratuit, la fortuit, l'aléatoire. Les termes ne manquent pas non plus pour décrire cet angoisse devant un monde mouvant, instable, non fiable; et pour les mêmes raisons que dans le cas précédent. En fait, je comprends et même je partage ces deux points de vue; je tente malgré tout d'échapper à l'angoisse qu'ils déclanchent. J'estime que le premier pas à faire, c'est de voir le rôle que ces deux notions jouent dans notre vie. Je dirais qu'elles symbolisent notre sentiment de solitude et de faiblesse par rapport à la tâche de vivre, et de vivre bien, qui est notre devoir premier. Chacun de nous est seul à pouvoir faire le bilan de ce qui est susceptible de l'aider à continuer de vivre, de ce sur quoi il peut compter pour accomplir au mieux son métier d'homme. Je n'ai de conseil à donner à personne et les choix ne peuvent se faire que de ce centre du monde que nous sommes tous, en tant qu'individus uniques et irremplaçables, ce centre qui représente le seul point de vue sur l'ensemble des paramètres dont nous devons tenir compte pour prendre une bonne décision. Tout ce que je peux faire, c'est de formuler – pour moi tout d'abord et pour toi, si tu me suis patiemment dans mes tours et détours – mon propre recensement des moyens à disposition. Pour commencer, je passerai en revue les quatre éléments que j'ai privilégiés, dans le mythe initial de ce troisième tome, comme composantes du réel: le monde, la pensée, Garance et moi.

Compter sur le monde.

Le monde est bien fait... Je l'ai affirmé il y a peu, de mon propre chef, et Garance m'a donné sa garantie. Mon monde matériel se limite à la Terre. Qu'est-ce que je pourrais souhaiter de mieux? Qu'est-ce que je changerais au monde, à la Terre, si j'en avais la possibilité? J'ai avoué quelque part que je n'aimais guère les propositions que les grammairiens traditionnels appellent, ou appelaient de mon temps, "hypothétiques irréelles": si + imparfait ou plus-que-parfait + conditionnel simple ou composé. Exemple: "Si j'habitais Paris, j'irais plus souvent au spectacle", "Si tu me l'avais dit, je ne serais pas allé". Pourquoi faire une hypothèse en sachant parfaitement qu'elle est fautive? Même dans le futur, les temps et modes utilisés laissent voir que cette supposition ne se réalisera pas, dans la pensée de celui qui s'exprime: "Si j'étais libre demain, je t'accompagnerais." Dans le cas particulier, mon interrogation sur les changements que j'apporterais pour que le monde me soit plus favorable, m'aide davantage à vivre bien, s'avère bien pratique; je fais le tour du problème, et je ne trouve rien à modifier. Bien sûr, je pourrais demander la non apparition du virus de la grippe ou du sida, par exemple. Mais je me rends compte que cette petite modification pourrait avoir des conséquences catastrophiques, dont je n'ai aucune idée précise d'ailleurs, mais je ne me sens pas le droit de prendre ce risque. L'homme possède les moyens de lutter contre ces deux fléaux, préventivement et grâce à ses capacités intellectuelles, scientifiques en premier lieu, mais pas uniquement. Je fais le même raisonnement à propos de toutes les nuisances. Par exemple, s'il y avait eu moins de chlorure de sodium – autrement

dit, de sel – dans la composition de la croûte terrestre, les fleuves et les rivières n'auraient pas fini par saler les mers, et nos réserves en eau potable seraient infinies. Mais voilà: quelle proportion est-ce que je proposerais pour que l'eau des océans reste buvable sans que pour autant nous manquions de sel? L'exemple est un peu folklorique, mais les autres aboutissent tous au même résultat: je ne suggère aucune modification du monde; donc, pour moi, de la Terre. Un des courants scientifiques qui se préoccupent de la question affirme que, dans l'immensité de l'Univers, il existe "nécessairement" des astres présentant les mêmes caractéristiques que le nôtre, donc certainement peuplés d'êtres semblables à nous, doués d'une pensée comparable à notre faculté intellectuelle et peut-être nettement plus performante. Nulle part je n'ai vu qu'ils s'enhardissent à espérer et à décrire – pour ces lointains frères inconnus – en quoi leur astre pourrait être mieux fait que la Terre. Ils admettent donc implicitement que le monde est bien fait et vont peut-être, comme moi, jusqu'à penser avec Leibniz que nous nous trouvons dans "le meilleur des mondes possibles". Voltaire s'est raillé de cet optimisme, qu'il avait mal compris; pourtant, tous ceux qui parlent de la nécessité de "changer le monde" ne pensent pas à notre chère planète, mais à notre façon de la gérer. Elle est pour nous un monde stable, et qui nous offre tout ce dont nous avons besoin, pour vivre et pour vivre bien, dans le sens de confortablement. Si le monde va mal, ce n'est pas sa faute, mais la nôtre. Je ne suis pas si faible, j'ai le monde, ma terre à moi, sur quoi m'appuyer.

Compter sur la pensée.

La pensée, je l'ai dit, est bien davantage qu'un instrument, comme je l'avais affirmé dans une première approche. Elle est un pouvoir. Elle structure les données que lui procurent les organes de la perception, elle leur donne corps et les établit comme objets, événements, mouvements, relations structurantes, significations. Elle crée tout un système de mots, de nombres, de signes, qui permettent de bâtir les grands édifices de la sagesse humaine et de la science. Dans le quotidien, elle me donne la possibilité de jeter de la clarté sur tout ce qui se passe, en moi et autour de moi, et qui me pose problème. A mon échelle, je peux aussi construire peu à peu un réseau de certitudes, grâce auquel mes choix – des plus anecdotiques à ceux qui m'engagent tout entier, avec parfois même d'autres êtres – reposent sur des références stables. Ces dernières ne peuvent pas prétendre à une validité absolue ou universelle, mais elles sont à mon échelle, elles me permettent de vivre et de m'efforcer à vivre de mieux en mieux, non plus simplement dans le confort matériel, mais dans un confort intérieur, accord avec moi-même, conscience des divers "nous" dont il a été question tout au long de ce texte, découverte de la cohérence – partielle, toujours à revoir et à refaire – qui préside à ma façon d'être au monde, et d'être homme. La pensée est aussi historique; elle accumule au long des millénaires deux types de sagesse. D'un côté une sagesse que je voudrais ne pas appeler théorique, parce que ce terme a pris une connotation assez péjorative, mais qui se situe bien dans cette direction; une somme de réflexions, d'analyses, de méditations,

d'examens, due aux cerveaux les plus performants de notre passé, enrichie à chaque étape par une remise en question qui permet d'avancer encore. D'un autre côté, la somme de toutes les expériences vitales réalisées par nos prédécesseurs, donc une sorte de sagesse pratique, sagesse du vécu concret, sagesse de l'action. Je suis ainsi l'héritier d'un capital extraordinaire, transmis jusqu'à notre époque par divers canaux, l'exemple, le langage, l'écrit, les arts et – partiellement – la science et ses techniques. Je serais bien malvenu de dire que je suis tout seul face aux difficultés de l'existence. Certes, il n'est pas toujours facile de puiser dans cette immense réserve de sagesse mais, grâce à la pensée, elle est ici à notre disposition. A nous de savoir y chercher et y trouver ce dont nous avons réellement besoin. Je donne cette précision parce que je me suis trop souvent laissé entraîner par la curiosité davantage que par la nécessité existentielle, par les exigences de la "raison vitale" *orteguiana* (la langue française n'a pas jugé bon d'admettre l'adjectif "ortéguien", qui rendrait hommage au grand penseur José Ortega y Gasset). Il faut ajouter à cela une note un peu moins enthousiaste. Notre système éducatif dans son ensemble, du berceau à l'âge avancé, ne se centre pas vraiment sur le développement de la pensée, sur le maniement des outils qu'elle met à notre disposition, sur son développement en tant que faculté humaine fondamentale. C'est à croire que certaines puissances occultes craignent la concurrence que représenterait pour elles et pour leurs intérêts une pensée individuelle trop bien exercée, affûtée. Là encore, la faute n'en est pas à la pensée elle-même, mais à l'attitude néfaste de certains autres "pouvoirs", puisque je l'ai définie elle-même comme un pouvoir. Mais un pouvoir désintéressé

et généreux et qui, loin de m'abandonner à moi-même, à moi tout seul, s'avère être mon plus puissant allié.

Compter sur Garance ?

Le mystère de Garance est plus difficile à percer. Elle est, au premier abord, plus éloignée de nous que les deux premiers éléments; la garantie qu'elle offre à certaines de nos perceptions immédiates la situe automatiquement comme extérieure à nous, au-delà de la notion d'espace à trois dimensions. Ce n'est pas par cette fonction que je choisis de commencer ma tentative d'éclaircissement. Je suis plus impressionné par l'idée – déjà citée et rapidement développée, avec allusion à Bernardin de Saint-Pierre et à Leibniz – que le monde est bien fait. Il faut mettre de côté la pensée raisonnante, qui trouvera toujours des explications – auxquelles d'ailleurs personne ne croira vraiment – et lire le texte du monde et de la vie plutôt comme un poème. Je ne parviens pas à croire sincèrement que tout cela soit fortuit, qu'il n'y ait aucune forme de volonté derrière l'adéquation du monde à la vie et à l'homme. Pour reprendre une expression que je juge indispensable à propos de la différence entre l'apparence et le réel, je dirai que "tout se passe comme si..." Tout se passe comme si Garance, l'une des composantes du réel, en était l'instance rectrice, celle qui a pour fonction première d'établir puis de maintenir l'équilibre qui rend la vie possible et qui offre à l'homme la possibilité de se libérer partiellement des lois de la nature. Ces lois semblent obéir à ce projet, mais leur rigidité, leur absence de discernement interne à elles-mêmes, ne peut pas conduire à l'avènement de ce qui me semble représenter la base de l'homme: la personnalité, le

caractère unique et irremplaçable de chacun de nous. De même qu'il y a eu un "coup de pouce" pour passer des conditions de possibilité de la vie à la vie elle-même, qui serait la deuxième étape de la création, il a fallu une intervention mystérieuse pour que les aïeux de Lucien – le premier homme de notre univers littéraire – ne disparaissent pas, par manque d'armes en vue de la lutte sans merci pour la vie telle qu'elle se manifeste dans la nature et selon les lois de cette dernière; ce serait la troisième phase de la création, et probablement la dernière, à vues humaines du moins. J'ai donné à cette volonté de nom de Garance, et je ne suis pas près de lui trouver une appellation plus adéquate. Sans savoir ce qui se dissimule derrière ce beau prénom, je fonde sur Garance mon dernier reste d'optimisme, ma conviction qu'il y a encore une possibilité de sauver l'humanité de la catastrophe; et cette conviction résiste si bien à l'assaut de tous mes doutes – comme je l'ai exposé plus haut – qu'elle devient certitude. Garance n'est pas toute puissante, évidemment; mais elle fait tout ce qui est en son pouvoir pour maintenir l'avenir ouvert et prêt à recevoir la réaction du désespoir des hommes, enfin conscients que demain il sera trop tard. Alors, je ne me sens pas si seul et si faible face à cet avenir et à ma responsabilité quant à son orientation. Je précise que je ne constitue pas un "nous" privilégié englobant Garance et moi tout seul. Comme je l'ai annoncé, j'établi le recensement de ce sur quoi je peux m'appuyer pour assumer cette responsabilité; mais au-delà de ce problème individuel, je pense que Garance est prête à collaborer avec tous, avec tous les hommes "de bonne volonté". S'il y a un "nous" incluant Garance, l'autre composante englobera "tous les hommes", ou "les hommes de bonne volonté". L'autre Garance,

celle qui avalise mes perceptions immédiates, celle qui confirme qu'il y a le bien (et le mal), qu'il y a le vrai et qu'il y a le beau, est importante aussi. Je l'ai "racontée" assez en détail pour ne pas insister; de plus, je sens qu'elle réapparaîtra quand je parlerai de la quatrième et dernière composante du réel, "l'homme", ou "moi"; je ne sais pas encore sur qui je mettrai l'accent.

Compter sur moi, sur l'homme.

Quelques heures ont suffi pour dissiper cette hésitation; dans l'optique qui est la nôtre maintenant, ce n'est que de mon expérience que j'ai le droit de parler. Tu pourras comparer ta vision intérieure à la mienne, dans la mesure où je parviendrai à donner de cette dernière un équivalent verbal satisfaisant, ce qui ne sera pas facile, d'ailleurs. L'essentiel est que tu comprennes que je ne fais la leçon à personne; "je parle [...] de ce qui m'aide à vivre", suivant en toute modestie l'exemple de Paul Eluard. Je mets en premier lieu ces perceptions immédiates dont j'ai beaucoup parlé, et je me permets de reprendre un thème déjà abordé sous cet angle, ma liberté. Quelles que soient les limites que le réel m'impose, je sens, je ressens vibrer en moi, et sans le moindre doute, ma liberté. Il y a d'une part les barrières imposées par la nature: je ne peux pas voler, je ne peux pas battre le record du monde du cent mètres. Il y a ensuite ce que je peux faire, mais dont les conséquences seraient dramatiques, voire mortelles: je peux sauter du haut des rochers du Creux du Van, cent cinquante mètres à l'endroit le plus élevé, comme je suis libre de prendre la défense de ce malheureux que deux costauds sont en train de tabasser. Je peux aussi faire du mal à autrui, sans raison, ou l'aider à mourir s'il le souhaite vraiment.

Dans ces cas, les lois de la nature – y compris celles du comportement humain – ne m'empêchent pas de choisir, mais elles me réservent des conséquences fâcheuses. La société m'impose elle aussi des limites, soit légales soit matérielles, dans le même schéma. Tout cela est évident, je renonce à chercher d'autres dimensions de la vie soumises à ces conditions. Ce que je sais, c'est que, face à tous ces cas, j'ai encore et toujours la perception (indubitable, hors de doute) de ma liberté: je peux faire cela, je le sais, je le sens. Je n'en ai pas la preuve et je pense bien que, parmi mes éventuels lecteurs, certains croiront que j'oublie le conditionnement que mon passé exerce sur moi, au point – pensent-ils – de m'obliger à faire ou à ne pas faire... C'est possible, dans des situations exceptionnelles. Je ne me suis jamais trouvé dans ce cas, pour autant que mon souvenir n'ait pas éliminé une épreuve pénible; dans la vie pratique, il s'agit plutôt de: "Bien sûr, ce serait mieux de ne pas faire cela, mais..." Ma liberté me guette à chaque pas, en tant que possibilité immense et, en même temps, comme responsabilité de ce que je vais choisir. La seule façon que j'aie à ma disposition de me prouver à moi-même le bien-fondé de ma décision, c'est celle que je baptise, un peu abusivement, la preuve par l'absurde ou, si tu préfères, la contre-épreuve. Sans faire un raisonnement, j'essaie de ressentir la domination totale qu'exercerait une force extérieure; je n'y parviens pas, ma liberté se refuse à céder, elle me fait voir ou sentir que oui, je suis libre malgré tout. Sans faire intervenir une quelconque puissance dominante, je fais la même expérience avec ma liberté seule, sans projet concret, en tant que telle; l'échec est semblable, la liberté me colle à la peau, quoi que je fasse. C'est cette perception immédiate qui va remplacer tous

les points de repère, toutes les références dont, il y a peu, je signalais la disparition. Je présentais cette perte comme un des motifs du sentiment de solitude et de faiblesse mais, dans l'ensemble du problème, je l'estime positive; elle m'oblige à chercher des points d'appui intérieurs. Je les cherche et je les trouve dans toute une série de perceptions immédiates, déjà énumérées, et dont les principales sont, en plus de ma liberté, l'existence de ma perception du monde, la réalité du bien et du mal, la vérité, le beau. Dans ces cas aussi, je peux procéder à la contre-épreuve, m'efforcer de penser, par exemple, que toutes mes perceptions sont illusoires, projection de mon esprit, ou de mon cerveau, dans le vide absolu. C'est alors que surgit la résistance à mon libre arbitre, qui est devenue pour moi le critère du réel: les caractéristiques de base de l'objet du monde que je perçois sont indépendantes de ma liberté, et elles ne peuvent pas dépendre de ce qu'il est convenu d'appeler le hasard, puisqu'elles réapparaissent à chaque nouvelle perception et sont (globalement) confirmées par les perceptions qu'autrui me communique. Garance, je le rappelle, a avalisé toutes ces perceptions immédiates; je les ai découvertes en moi et je les ai ressenties intensément. Dans ce sens, c'est en moi que je trouve de quoi affronter les défis de l'existence. Mais cela ne serait rien sans l'aval de Garance: j'ai encore besoin, pour ces données essentielles, d'une garantie extérieure à moi, d'une sorte de "transcendance", si tu veux bien prendre ce terme au dehors de toute "gnose". L'aval de Garance m'est nécessaire, il fait vaguement allusion à un savoir dont moi je serais privé, mais cela de façon extrêmement hypothétique: je ne sais pas qui est Garance, je

perçois son message et, pour moi, elle se résume à cela; elle m'aide à vivre.

Compter sur l'affectivité.

Le moi des sentiments et des émotions... Pour le dernier paragraphe de ce chapitre, je préfère m'éloigner de moi seul et me référer à l'homme, à tout homme; pourquoi pas toi, ami lecteur imaginaire? Tu possèdes en toi des richesses prodigieuses, qui font partie de ce qui peut t'aider à vivre, et même à vivre bien. Tu aimes, par exemple. C'est un don précieux, peut-être pas exclusif de l'homme; cela dépend de la définition que tu en donnerais. D'ailleurs, nous n'avons que faire d'une définition: ce simple mot évoque une émotion et un sentiment que chacun connaît. Tu te souviens peut-être que j'ai établi, un peu arbitrairement, une différence entre ces deux termes: l'émotion n'a pas d'objet, elle est un état dans lequel tu te trouves, alors que le sentiment se dirige vers ce que tu aimes, être humain le plus souvent, mais pas uniquement; tu connais probablement l'amour de la patrie, de la terre natale, de certains lieux qui te sont chers. N'as-tu pas la sensation que cet amour peut être parfois seulement une émotion, sans objet précis? Un état extraordinaire de densité, de ferveur, indicible mais bien présent et auquel tu t'identifies un instant, avant de diriger ton amour vers son objet et de lui donner le statut de sentiment? Je ne veux pas m'immiscer dans ton intimité, d'autant plus que ma façon d'opposer émotion et sentiment est toute personnelle. Que serait le monde s'il n'y avait pas l'homme pour

l'aimer? Il serait peut-être encore quelque chose, mais terriblement amputé, dénué de sens; tout deviendrait égal à tout. Et cet amour que tu possèdes, que tu es capable d'activer, est sans doute une arme capable de vaincre bien des difficultés de la vie. Tu me diras que cela peut être aussi, parfois, une entrave, un problème sans solution. Oui, peut-être, parfois. Mais c'est surtout une valeur certaine et forte, sur laquelle tu peux compter: il est toujours possible d'aimer. Je ne vais pas te faire la morale, me donner le ridicule de te dire que tu dois aimer. Tout au plus, je te rappelle que c'est une solution qui s'offre à toi, pour sortir d'une impasse, pour rendre plus humain ton avenir. Connaître, comprendre, aimer, c'est tout un programme à ta disposition; le plus beau programme de vie: aimer le monde, aimer les autres, aimer la vie, aimer notre pauvre humanité en danger, sans oublier de t'aimer toi-même. Et tu as encore devant toi l'éventail de toutes les nuances, de la sympathie respectueuse à la tendresse, de l'empathie affectueuse à la dévotion, sans compter celles qui n'ont pas de nom.

Le sens de la vie...

Comme dynamisme pour t'aider dans la recherche du sens de ta vie, la responsabilité – ta responsabilité personnelle et celle de chacun et de tous les humains – est un des plus efficaces. C'est de toi que dépend que le monde soit vraiment puisque le seul sens que nous puissions donner à ce verbe "être", c'est "être perçu"; il faut donc un sujet pour le percevoir, et l'homme a le monopole de la perception du monde "en tant que monde". Les autres animaux le voient comme danger ou comme refuge, comme réserve – problématique – d'aliments. C'est toi aussi, et aucun autre être

vivant, qui peut le rendre beau, qui peut éprouver à sa contemplation une émotion, et non un simple plaisir, toujours utilitaire puisque orienté vers le maintien de la vie. C'est toi enfin qui, par ton intervention discrète, peut le rendre bon; je veux dire, pas seulement le penser comme bon, mais influencer ou même briser parfois certaines lois de la nature qui, avec les siècles et les millénaires, demandent à être adaptées à une nouvelle situation. Là, je dois avouer mon ignorance: je ne sais pas si ces nouvelles circonstances sont inhérentes au flux du temps, ou si elles s'expliquent par l'influence néfaste de l'homme, sa maladresse, son ignorance de certains principes pourtant fondamentaux. Reste, de toute façon, la possibilité de rendre le monde plus favorable à la résolution du défi actuel; par exemple, pour sortir des généralités, utiliser les vents, certes indispensables mais apparemment inutiles voire néfastes à partir d'une certaine violence, pour produire de l'énergie; tu as entendu parler des éoliennes, non? Et mille autres...!

L'homme.

Tu vois que l'homme, ce ridicule grain de poussière, imperceptible dans l'immensité du cosmos, n'a pas de quoi avoir honte de lui-même. Tu peux dire qu'en un sens il est partout, jusqu'aux limites, si elles existent, de cet univers. Il est dans les mesures qui sondent l'espace au-delà de tout ce qui est imaginable; il fait donc partie, sous forme de sujet pensant, des observations, des réflexions, des déductions qui le lient à tout l'univers connu, connaissable. Mais l'essentiel n'est pas là, puisque, sous cet aspect, il n'est rien non plus sans l'autre pôle des contacts avec le réel, le

monde lui-même. Ce qui est prodigieux, nous l'avons vu, c'est cette rencontre, dans l'acte de la perception, de l'homme et du monde. De l'un sans l'autre, nous ne savons rien, ni s'il est ou s'il n'est pas, parce qu'il échappe à cette double catégorie: être, c'est être perçu. Face à ce qui n'est pas perçu, c'est-à-dire, par exemple, l'homme sans le monde ou le monde sans l'homme, nous ne pouvons que nous taire. Même notre pensée, que je croyais si puissante, ne parvient pas se fixer sur cet inconnu, sur cette énigme; elle aussi a ses limites. De même qu'elle ne peut pas imaginer un rond carré, elle demeure incapable de penser un sujet sans objet ou un objet sans sujet. Cela n'entre pas dans notre schéma, déjà souvent utilisé: "il y a".

Le temps.

Nous venons de parler, dans le paragraphe précédent, du flux du temps. Qu'est-ce que le temps et d'où vient-il? C'est encore l'homme qui a créé ce que nous appelons ainsi. Certains penseurs, plus poètes que scientifiques, ont voulu accéder au temps en soi, indépendamment de l'homme et de son activité. Ils l'ont vu sous divers aspects et, en particulier, sous forme de "temps cyclique". Ils n'ont pas senti – ou ils n'ont pas voulu avouer qu'ils sentaient – que ce temps-là se nie lui-même. A la fin de chaque cycle, tout recommence, rien n'a été, tout est à faire, et cela indéfiniment. C'est ainsi que tu peux, si tu y tiens, imaginer le temps d'avant l'homme; je ne te suis pas au niveau de l'expression, mais j'adhère à son contenu: un monde où rien ne change, rien n'évolue, rien ne se passe; la naissance et la mort se confondent, la distance qui les sépare n'est pas une vie, mais un vide. Dans le vécu humain, le

temps présente certes un aspect cyclique, mais quelque peu anecdotique: il ne concerne que l'alternance des jour et des nuits, les phases de la Lune et l'enchaînement des années. Des ancêtres de génie, par leur patience et la précision de leurs observations, ont découvert quelques cycles dont les contemporains de Lucien n'ont pas eu la moindre idée: ils sont liés au mouvement des planètes autour du Soleil. Si extraordinaire que soit cet acharnement de curiosité de ces premiers astronomes, il faut bien reconnaître que cette dimension cyclique sort déjà de notre vécu. Ce dernier englobe les jours, les mois lunaires – pour un pourcentage probablement assez élevé d'humains, ceux qui restent près des phénomènes naturels – et les années. Pour le reste, notre vécu du temps est le changement. Il y aurait ainsi deux sortes de changement: celui qui, cyclique, se nie lui-même, et celui de la vie, qui va de la naissance à la mort. Poétiques ou simplement existentielles, toutes les tentatives de voir le temps lui-même comme cyclique sont probablement liées à la peur de la mort. Le renouveau du printemps, le minuscule croissant de la Lune qui surgit le soir du jour qui succède à la nuit sans Lune, et les premières lueurs de l'aube, chaque matin, ôtent leur caractère tragique au phénomène correspondant de fin de cycle: la mélancolie de l'arrière automne et les jours qui deviennent de plus en plus courts, dans le premier cas; la tristesse de la dernière apparition du fin croissant, au matin du jour qui précède la nuit sans Lune, et la beauté émouvante et angoissante de chaque coucher de soleil. La connaissance de cette dimension cyclique nous permet de profiter sans appréhension des longues nuits d'hiver et de la paix du paysage sous la neige, de la nature en repos; d'admirer sans

réserve le dernier adieu de la Lune décroissante, et d'entrer paisiblement dans le repos de la nuit. Je ne prends pas très au sérieux la théorie dont j'ai entendu parler et selon laquelle les cris des oiseaux à la tombée de la nuit seraient des cris d'angoisse, alors que ceux du matin exprimeraient leur soulagement. Cela signifierait que les oiseaux n'ont pas intégré le caractère cyclique de l'alternance du jour et de la nuit. C'est possible. Après tout, pourquoi pas? J'ai bien parlé, quelque part, de "la confiance du merle [quand il chante] après l'orage"! J'aime beaucoup le chant du merle, à tout moment, du petit matin au crépuscule.

Le temps du changement.

Notre temps, le temps vécu, est donc celui du changement. Cela signifie que ce qu'il va y avoir peut être différent de ce qui a été, et même de ce qui est encore à ce moment précis. Cette possibilité du changement nous interpelle, bien sûr. Si je n'essaie pas de le prendre en main, quelqu'un d'autre s'en chargera; ou quelque chose, du non-humain. Le flux du temps n'est par lui-même ni bon ni mauvais; je reconnais que, dans bien des cas, il peut être préférable de faire confiance et de laisser aller. Mais je tâche de rester attentif. Je l'ai dit, nous sommes sur une pente dangereuse, ou plutôt sur deux pentes glissantes qui se complètent dangereusement. Si le flux du temps se prolonge dans l'orientation qui lui a été donnée depuis un siècle ou deux, nous continuerons de descendre vers l'anéantissement lamentable de l'humanité, que ce soit par la violence des hommes contre les hommes ou par notre mauvaise gestion de la nature; de l'environnement, selon la formule à la mode. Il faut un changement, de toute urgence, mais pas dans

le sens des changements profonds qui ont entraîné la détérioration de notre milieu ambiant et la disparition des critères éthiques et humanistes au niveau des décideurs – souvent anonymes – de l'avenir. Notre effort doit donc être double: d'une part nous battre contre la poursuite de l'évolution en cours et, d'autre part, lutter pour trouver une autre voie et l'imposer. Ainsi, pour chacun donc pour moi, se présente un temps bien défini: les jours ou les années qui me séparent de ma mort. Tout semble confirmer que changement il y a et il y aura, et à un rythme effréné, selon la dynamique du temps humain. La situation est claire, je dois utiliser ce dernier laps de temps pour contribuer, si peu que ce soit, à redresser le cap, à faire dévier le flux du temps, à faire de lui un mouvement vers la réalisation des valeurs humaines. Nous avons vu poindre cette réalisation au temps de Lucien; il faut empêcher le désastre que le virage dans lequel nous sommes engagés actuellement nous promet, et qui rendrait absurdes les efforts de nos ancêtres, leurs sacrifices, leurs souffrances, pendant tant de millénaires!

La fin du temps.

Tu vois: je me laisse piéger par ma préoccupation de base: le sort de l'humanité. Ce n'est pas dans cette direction que je voulais aller mais, comme nous parlons du temps, l'urgence d'une réaction très forte l'emporte sur mes intentions initiales. J'y reviens cependant. Je pars du temps vécu, du temps qui organise ma vie. Il présente plusieurs extensions, vers l'avant comme vers l'après. Mon passé au sens strict ne commence qu'avec ma mémoire; il concerne ce que je me rappelle avoir vécu. Pourtant, à travers tout ce que j'ai appris, il remonte beaucoup plus haut, dans la mesure où

ce que j'en sais me permet de vivre et de vivre mieux. Chaque individu aura sa propre durée de passé, en relation avec ses préoccupations et sa difficulté de vivre; certains sentent le besoin de remonter leur arbre généalogique de plusieurs générations, d'autres doivent s'appuyer sur l'histoire de leur pays, de leur région, alors que plusieurs se contentent de quelques informations générales. En prospection, nous trouvons la même variété. Le terme le plus proche est celui de ma mort, bien entendu, avec l'incertitude de sa date et, malgré tout, une certaine probabilité; à titre confidentiel, je situe la durée qu'il me reste à parcourir entre six mois et quatre ou cinq ans. Toutefois, si tu as lu les pages précédentes, tu sais que ma préoccupation s'étend jusqu'à la fin de l'humanité, dont j'imagine qu'elle ne se produira pas avant un siècle, tandis que, au risque de passer pour pessimiste et pour lâche défaitiste, j'avoue que, au vu de la dynamique actuelle, je pense que le désastre arrivera avant la fin de ce millénaire. Si une saine réaction, dans le sens que je souhaite, se produit, il se peut que, dans mille ans, un changement lent mais positif continue aussi longtemps que, bien gérée par des humains enfin conscients du problème, notre Terre sera habitable. Mais, sans pousser les choses si loin, je dirais que, pour moi, le temps humain ne dépasse en tout cas pas mille ans, de sa naissance floue à sa disparition dans le vague. C'est un temps que je conçois, que je comprends, que je domine d'un seul coup d'œil intérieur. C'est un vrai temps, à la mesure de l'homme, et dont je peux dire – ou en tout cas penser, ce qui est essentiel – que je le connais, avec son passé figé mais qui attend de prendre son sens définitif, et son avenir ouvert, donc à faire, à choisir dans le schéma du changement qui caractérise ce

temps-là, notre temps humain. Il possède ses quelques rythmes cycliques, que nous venons d'évoquer, et pour le reste il est linéaire et irréversible, mesurable à partir d'unités naturelles comme le jour, le mois lunaire et l'année, ou d'autres, conventionnelles, avec les heures et leurs divisions, les mois du calendrier, la numérotation des années et des siècles. Tout cela appartient encore au vécu humain et correspond à notre expérience, à notre façon d'être au monde, en précisant que, si d'un côté je connais ces divisions relativement strictes, d'un autre côté je les vis à des rythmes changeants. Je veux dire que je sais, intellectuellement, que "une heure" est absolument égale à une autre et que chaque jour a exactement vingt-quatre heures; je n'en vis pas moins des heures trop courtes et d'autres interminables, des mois qui filent sans que je les sente passer et d'autres qui traînent en longueur. Le genre de vie que nous connaissons, dans la société à laquelle j'appartiens, tend à donner plus de poids au temps des horloges qu'à celui du vécu, et pourtant ce dernier palpite encore dans notre quotidien.

Notre gestion du temps.

Nous – nous les hommes à travers leur histoire – nous avons, parmi d'autres missions, celle de gérer notre temps. L'une des caractéristiques du temps, nous l'avons vu, est de permettre et de susciter le changement; nous avons vu plus haut notre responsabilité dans ce sens: que faut-il changer, et dans quelle direction? La plus grande menace, sous cet angle, c'est la sorte de sacralisation du progrès, ramené trop vite à la "progression", au sens économique et industriel du terme. Le terme lui-même est mensonger: la progression en question n'est pas un progrès, mais

une augmentation, purement quantitative. De plus, le progrès est un idéal, tout d'abord à définir et ensuite à atteindre. Combien de changements, affublés de l'étiquette progrès, se sont révélés nuisibles! L'erreur liée à cette prétendue progression tient en partie à une vision myope du temps – et de l'espace aussi, d'ailleurs – de la part des décideurs. Leur critère peut à la rigueur servir pour une région bien limitée et dans un temps restreint; une vue large, embrassant l'ensemble de la Planète, et à long terme, laisse vite imaginer le danger de ce moteur – le profit immédiat, l'intérêt à court terme – du point de vue de la vie, de la vie saine et généreuse. L'opinion publique, alertée par quelques institutions sensibles à ces questions, semble réagir; malheureusement, l'égoïsme demeure vivace et le sacrifice que représenterait une réelle remise en question du productivisme et du rapport financier, actuellement tabous, nous rend passifs, dans un optimisme feint ou béat.

Le temps abstrait.

Au-delà des limites – variables, mais jamais très éloignées – que chacun met à son propre temps, commence ce que j'appellerais le temps abstrait. C'est une sorte de prolongement de notre temps vécu, mais que je ne peux plus ressentir, ni même imaginer. Vers l'amont, il ne dépasse pas les quatorze milliards d'années. A cet endroit-là, les savants admettent, si je comprends bien, qu'il devient abusif de parler du temps, donc de l'avant Big Bang; cela, bien entendu, provisoirement, parce que l'hypothèse de ce Big Bang ne va pas durer éternellement. Dans la prochaine théorie de l'origine du monde, tu verras ce que ceux qui croient savoir te proposeront... Vers l'aval, personne ne s'aventure à fixer une date limite. Ce sera

peut-être le moment où tous les trous noirs auront absorbé l'ensemble des galaxies. Y aura-t-il un "après cela"? Peut-être un cycle de l'anti-matière, qui pourra durer tout ce qu'il voudra, ou alors une réplique du Big Bang. Ce temps-là deviendrait ainsi cyclique, ce qui représente une façon de se nier lui-même: si tout recommence éternellement, c'est comme si rien ne se passait, et le temps ne signifie plus rien non plus. Quoi qu'il en soit, et même si quelqu'un peut démontrer que le monde commence sa descente et donc que le temps qu'il lui reste est inférieur à celui qu'il a déjà épuisé, donc que l'ensemble du temps se situera entre vingt et trente milliards d'années, ces chiffres deviennent absurdes et abstraits; absurdes parce qu'ils sont abstraits et inversement. Il n'y a plus d'étalon face à des nombres aussi élevés; le temps que met la minuscule planète Terre à faire le tour de son Soleil ne représente rien pour le gigantesque tourbillon intersidéral et son expansion vers un "plus loin" dont personne ne sait s'il s'arrête quelque part. Certes, nous pouvons représenter graphiquement le temps qui nous sépare du Big Bang; mais, pour qu'une de nos plus longues unités, le millénaire, mesure plus qu'un centième de millimètre, il faudrait une feuille de papier... Je te laisse contrôler le calcul; moi, j'arrive à cent quarante kilomètres. La vue d'ensemble devient difficile. Soyons sérieux!

Le temps du mouvement.

Je ne nie pas les grands mouvements interstellaires, bien sûr. Et s'il y a mouvement, il y a quelque chose qui ressemble de loin à la temporalité, à notre temporalité, mais probablement de très loin. Elle échappe totalement à notre intuition, à nos possibilités de

représentation. Une des constantes essentielles de ce système-là est la vitesse de la lumière, dont la plupart des scientifiques pensent encore aujourd'hui qu'elle ne peut pas être "dépassée", tout en admettant qu'une vitesse supérieure n'est pas impossible. Qui dit vitesse dit relation entre temps et distance. Dans mon *Petit Larousse* de 2002, ce rapport serait de 299 792 458 mètres par seconde. Elle est évidemment provisoire elle aussi, puisque les courses de ski travaillent au centième de seconde, alors que les sciences de l'infiniment petit sont à l'aise dans les nanomètres – dont il faut un milliard pour faire un mètre, sauf erreur. Du point de vue humain, cette vitesse de la lumière est une fiction. La lune, par exemple, se lèverait une demi seconde avant que nous la voyons se lever, à condition de mesurer par rapport à l'astre lui-même. Si le lever se mesure à l'horizon visible, nous tombons dans les nanosecondes. Quant aux étoiles, les savants auront beau nous répéter que telle étoile que nous croyons voir est morte depuis quelques milliers d'années, nous ne pouvons que sourire avec condescendance : qui mieux que moi peut savoir ce que je vois ? Je tire de tout cela trois conclusions, auxquelles j'ai déjà fait allusion. D'une part, je suis émerveillé par le travail fourni par les chercheurs de haut niveau et par l'excellence des résultats obtenus et vérifiés expérimentalement, bien que ces savants eux-mêmes sachent que toutes les certitudes scientifiques sont provisoires. D'autre part, je suis surpris par la facilité avec laquelle ils passent des observations qu'ils font – donc dans lesquelles ils sont engagés comme sujets de leurs objets – à des affirmations ne concernant que les objets eux-mêmes, eux seuls, dont je continue de penser que nous ne savons rien d'autre que la façon dont ils nous apparaissent. Enfin, je

m'étonne aussi que les humains dépensent des sommes aussi considérables – en temps, en énergie et en richesse – pour mieux connaître ce temps abstrait et avec lequel nous n'avons rien à voir, dont nous n'avons rien à recevoir, alors que le temps qui nous importe ne fait que passionner quelques penseurs, sans aide substantielle de la société. Une bonne gestion du temps humain et, tout particulièrement, du laps de temps qui nous sépare de la fin de l'humanité, permettrait peut-être de sauver cette dernière du désastre. La pensée, la raison, l'esprit, se doivent de poser en premier les problèmes vitaux, qui se situent dans un temps dont nous ignorons encore beaucoup mais qui est le nôtre, et avec lequel nous devrions collaborer, au lieu de le laisser passer sans contrôle ou, pire encore, de le soumettre à des fins égoïstes.

L'espace.

Le temps nous a fait glisser vers la vitesse qui, à son tour, nous a renvoyés vers l'espace. Il est déjà apparu à plusieurs reprises dans ce document. Je rappellerai un ou deux points importants sur lesquels nous avons déjà réfléchi ensemble, après quoi je ferai part de certaines questions que je me pose encore à son sujet, et au sujet de son articulation avec le temps. Dans notre rencontre avec Lucien, cousin de la fameuse Lucy, nous avons eu recours à la notion de la "terre", sans majuscule, pour désigner la zone restreinte de la Terre qui constitue le lieu de vie d'un homme et qui peut se limiter à quelques kilomètres carrés – encore que cette mesure géométrique s'applique mal à une dimension du vécu.

L'espace humain vécu se distingue de celui des sciences dites exactes sous divers aspects. Il part tout d'abord de l'horizontal, qui n'a pas de sens par rapport à l'espace en soi de l'astrophysique. Cette base horizontale de notre espace n'est pas rigoureusement plate, elle présente des aspérités, montagnes et vallées, mais elle n'est pas non plus convexe, comme devrait l'être tout fragment de sphère. Elle se structure partiellement sur les points cardinaux, en quoi elle se distancie aussi de la science en ce sens que la Terre des géographes a bien un Nord et un Sud, mais pas d'Est ni d'Ouest, mais seulement des "vers l'Est" ou "à l'Ouest de", alors que pour nous les quatre directions ont le même statut. Notre espace vécu s'organise surtout selon la gauche et la droite, selon l'axe de la vallée et le courant de la rivière qui la suit, selon les vents dominants. Ce plan de base est une surface à deux dimensions davantage qu'un espace; la troisième dimension, verticale, intervient pourtant. Le bas se limite à quelques mètres dans la vie courante, les caves des maisons, le circuit du Métro, parfois moins encore, les vingt centimètres du sillon de la charrue, ou de la bêche du jardinier, par exemple. Au-delà, c'est le sol compact et solide, notre assise inamovible. Vers le haut, le schéma est assez semblable. Nous avons une couche du quotidien, qui ne dépasse pas le dernier étage des maisons que nous fréquentons; les trois cents mètres de la Tour Eiffel ne concernent pas tous les Parisiens. Pour les gens qui, comme moi, habitent le Nord du Plateau suisse, les quatre mille mètres ou davantage de l'altitude des Alpes sont vécus sous mille formes et dimensions diverses, parmi lesquelles je choisis la suivante: "les ardentes géométries que déposent sur l'horizon les beaux jours sursaturés d'innocence, les Alpes nées du songe de

l'espace" (Jean-Paul Zimmermann, *Le Cantique de notre terre*, Cahiers de l'Institut neuchâtelois, Editions de La Baconnière, 1942). Au-dessus, une voûte – qui n'existe pas du point de vue scientifique – et qu'animent nos astres à nous, Lune, Soleil et étoiles, ces dernières avec leurs belles constellations que seuls nous, les Terriens, pouvons voir, admirer, aimer. Il nous faut revendiquer le vérité et l'importance primordiale de cet espace-là, ou plutôt cet espace-ci, proche de nous, et qui constitue notre lieu de vie. Lui aussi, il est ce qu'il est, comme nous l'a garanti Garance; à trois dimensions, pour faire plaisir aux géomètres, mais quelques dizaines ou quelques centaines en plus, toutes aussi vitales que les trois premières. Laissons à d'autres leur conception de l'espace, admirons le génie avec lequel ils en ont percé les mystères – pas encore tous, heureusement – mais n'admettons jamais qu'ils se disent plus près de la vérité que nous. L'avenir des hommes dépend davantage de notre vérité que de la leur.

La gestion de l'espace.

De même que nous l'avons vu à propos du temps, l'homme – dans son histoire – a reçu la mission de gérer l'espace. Hélas, dans ce domaine aussi nous avons été maladroits. Il était certainement utile, à un certain stade de notre évolution, de structurer l'espace, de le diviser selon nos diverses occupations: une zone pour l'habitat et la protection contre les dangers et les intempéries; une autre pour les diverses tâches nécessaires au maintien de la vie, culture, élevage, artisanat; et une autre encore, plus souple, pour le loisir, la discussion, la fête. Cela semble utile, tout en comportant un danger: ces délimitations doivent viser le bien de tous les membres de la

communauté. Et l'égoïsme dont il a été question à propos du temps risque aussi d'intervenir. La propriété privée individuelle et familiale n'est pas un mal en soi. Si Lucien s'est confectionné un arc pour chasser, c'est son arc; il peut le prêter, il peut le donner à quelqu'un qui n'a pas la même habileté manuelle que lui, mais ce rapport de départ entre le fruit du travail et l'auteur de ce produit, est cohérent. Je dirais même qu'il est bon, ou juste, malgré sa dimension égoïste. Ce qui nous préoccupe ici, c'est la propriété individuelle de quelque chose qui, auparavant, appartenait à tous ou à personne, comme l'espace. Je n'ai pas à décréter si, en elle-même, elle était au début bonne ou mauvaise; ce que nous pouvons observer, c'est que la situation actuelle met en relief la mauvaise façon dont l'espace, à toutes les échelles, a été géré. Du point de vue de la quantité, la disparité dépasse aujourd'hui toutes les limites. Alors que certaines familles doivent s'entasser dans un local exigü, qui ne leur appartient même pas et qui, dans les immeubles de plusieurs étages, correspond souvent à peine à un mètre carré au sol, d'autres disposent, simplement pour leur logement, de plusieurs centaines d'hectares, vastes demeures entourées de splendides parcs. Toutefois, il ne s'agit là que d'un cas particulier des méfaits de l'égoïsme et donc de l'inégale répartition des richesses, du pouvoir. Certains humains ont peu à peu accaparé la majeure partie des biens et de la puissance, laissant dans la pauvreté et même dans la misère totale des millions de "prochains". J'utilise la formule biblique malgré mon agnosticisme, pour rendre hommage à l'éthique que peuvent véhiculer les textes religieux et, parmi eux, les récits de la vie de Jésus Christ. Pour lui, tous les humains, chaque être humain est mon "prochain", et je suis responsable de lui. Nous

devons tout partager, entre autres (et même "surtout") le temps et l'espace, qui n'appartiennent à personne. Ce qui est plus grave dans notre gestion de l'espace, c'est que la répartition des diverses zones, qui doit s'être basée au début sur les besoins réels de la collectivité et de ses membres, a été soumise à d'autres critères et, en particulier, aux intérêts économiques des secteurs dominants. Le phénomène serait assez visible pour que je renonce à préciser; je désire cependant illustrer le problème dans un domaine précis. Je choisis celui des déplacements, puisque c'est le point de contact entre le temps et l'espace. L'espace n'est pas de valeur uniforme; il y a de bons espaces, comme par exemple les terres faciles à cultiver, et des espaces ingrats, les déserts de pierre ou de sable, entre autres. Il se trouve que nous avons réussi à faire passer des surfaces énormes de bonnes terres fertiles dans la catégorie des lieux improductifs, stériles. Le déplacement est un besoin premier, essentiel à la vie humaine. Or il se trouve que l'évolution de nos sociétés a hypertrophié, non pas le besoin profond, mais la nécessité technique du déplacement à moyenne ou grande distance, pour répondre aux exigences de l'organisation actuelle du travail, de "l'économie" (au nom ambigu...). D'autre part, cette même évolution a suscité l'envie de circuler, de parcourir de grands espaces, pour le plaisir ou la curiosité, et sans raison valable. Ces deux tendances ont amené à la construction des routes, tout d'abord, encore à l'échelle humaine, puis des autoroutes, toujours plus nombreuses et plus larges, et qui ont eu la priorité dans tous les achats de terrain, sans considération des autres besoins auxquels ces zones répondaient. Il a été décrété un droit d'expropriation, face auquel un particulier est impuissant: si

l'autoroute "doit" passer ici, ton droit de propriété passe au second plan. C'est que les grandes voies de communication rapportent beaucoup: à ceux qui les construisent, à ceux qui trafiquent avec les ventes de terrains, aux usagers ensuite, qui paient des péages importants, sans oublier les constructeurs et marchands de véhicules, et toute une série de petits métiers qui se greffent sur les grands bénéficiaires du système. C'est une catastrophe écologique, tout le monde le sait, et pourtant nous continuons d'améliorer – le terme est douloureux à entendre – améliorer le réseau routier au détriment de la qualité de vie et, bientôt, de la possibilité de vivre.

Y a-t-il assez d'espace pour tous ?

Dans ce domaine aussi, comme à propos du temps, quelques individus, et surtout des associations capables de se faire entendre et d'argumenter leur discours, cherchent à nous permettre d'échapper au cercle vicieux qui fait que plus il y a de véhicules, plus il faut de routes, et de plus en plus larges, mais ces nouvelles possibilités de circuler vite et sans trop de difficultés incitent à la vente et à l'achat de davantage de voitures et de camions. Ces cris d'alarme ont de la peine à imposer des réactions suffisantes, qui inverseraient le mouvement; s'ils ne parviennent qu'à ralentir notre marche folle vers le désastre, il faudra recourir à d'autres moyens. Je ne vais pas imaginer une nouvelle fois que je reçois carte blanche et pleins pouvoirs pour résoudre ce problème; je le sens insoluble et je suis persuadé que seule une réelle catastrophe nous obligera à tout revoir, repenser... Je dis "nous", mais je sais bien que je ne serai plus de ce monde. Je regrette de le laisser dans un si mauvais état et je rêve, parfois, un court instant, que ces mots

que j'écris seront une des gouttes d'eau qui contribueront au redressement de la situation, à la révision des valeurs autorisées à décider de l'avenir des hommes, de l'humanité entière, mais qui sera peut-être réduite, après la catastrophe probable, à une poignée d'humains. Peut-être même, comme Marcelle dit l'avoir déjà vécu, quelques bébés hommes élevés par des loups. Cela reste possible, m'a assuré Garance.

"Nous" et *moi*, l'homme, les hommes.

Dans les derniers paragraphes, j'ai souvent utilisé la première personne du pluriel et, en général, il s'agissait du "nous" qui englobe l'humanité entière, tout au long de son histoire. Il faut bien reconnaître que ce "nous" demeure un peu flou, pour ne pas dire problématique. Sur les grands principes, il ne s'agit pas d'une donnée de fait, mais d'une prise de position que j'appellerais volontariste. Officiellement, tous les humains sont égaux en droits et je crois que la totalité des pays du monde ont ratifié la Déclaration des Droits de l'Homme. Reste bien entendu la concrétisation de cet engagement solennel, mais ce n'est pas le moment de poser la question. Dans le cœur et la pensée des sept milliards d'humains actuels, il est permis d'espérer et même de supposer que la plupart d'entre eux ont spontanément une attitude semblable, sentent et pensent que les autres sont eux aussi des êtres uniques et irremplaçables, d'une valeur absolue, tous et chacun avec les mêmes droits. Mais il s'agit de ce que j'ai appelé les grands principes: nous, hommes d'aujourd'hui (j'ai supprimé à dessein l'article défini, parce que "les hommes" dans leur totalité ne parlent pas, nous l'avons bien compris) nous décrétons que tous les

humains sont égaux en droits et en valeur, en dignité. Pourtant, quand je pense à l'évolution de notre collectivité globale, par exemple dans la gestion du temps et de l'espace dont nous venons de parler, je retrouve comme clé des erreurs de gestion le triomphe de l'égoïsme sur l'altruisme. Nous sommes tous égoïstes et altruistes, d'accord. Il se trouve que le spectacle de notre histoire évoque un phénomène assez curieux, que je vais essayer de décrire au mieux.

Un équilibre délicat.

L'équilibre entre les deux tendances en question n'est pas garanti; génétiquement ou culturellement, certains sont davantage égoïstes qu'altruistes alors que pour d'autres c'est le contraire. Il est inévitable – je dirais même normal, sans connotation éthique – que les égoïstes s'adjugent la plus grande part du pouvoir et que les altruistes, confiants, la leur concèdent. Ce processus engendre peu à peu un système, ou des systèmes imbriqués les uns dans les autres, marqués au sceau de l'amour exclusif de soi et induisant peut-être, par l'atmosphère qui règne ainsi, le renforcement de cette attitude, à l'intérieur même de chacun. Tous continueront de proclamer l'égalité entre les hommes, mais soit comme des mots en l'air, soit avec une arrière pensée gênante: "Est-ce que "je" suis vraiment l'égal de cet accapareur, de cet exploitateur d'autrui, de cet égoïste irrécupérable?" "Si tous les hommes étaient comme "moi", aussi généreux que "moi", aussi capables de faire à l'occasion un sacrifice plus qu'anecdotique, le monde n'irait pas aussi mal." C'est

terrible d'en arriver là! Le "je" ou "moi" des deux dernières phrases apparaissait entre guillemets; je reprends la parole à titre personnel et je dis prudemment: "Je connais bien des gens dont je puis assurer que, si tous les hommes étaient comme eux, aussi généreux qu'eux et aussi capables qu'eux de se sacrifier véritablement, le monde irait mieux." Malgré la honte que j'en éprouve, je dois avouer ici que moi aussi je pense cela, de moi-même. Je ne me sens pas le droit, après tant de pages où j'ai tout fait pour être absolument sincère, de jouer une modestie que je ne ressens pas. Que je n'aie aucun mérite à cela, qu'il s'agisse d'un privilège que je n'ai pas la sensation de mériter, ne change rien au problème. En fait, je mets en doute l'égalité entre tous les humains. Quand, dans les paragraphes précédents, je parlais de "nous" qui avions mal géré le temps et l'espace, je me mettais un peu à part, je limitais ma responsabilité à une certaine passivité, je me disais que j'aurais certainement dû lutter avec plus de courage et de force, mais que non, moi, je n'aurais pas géré le monde de cette façon; c'est eux, les égoïstes, les premiers et presque les seuls responsables. Ils ne sont pas comme moi, je ne suis pas comme eux. C'est eux qui nous conduisent au désastre. Je ne vais pas jusqu'à dire que j'ai fait tout ce que j'ai pu, je reconnais que j'aurais pu et dû faire davantage et mieux, j'ai peut-être, à une certaine époque de ma vie, laissé l'égoïsme triompher en moi, mais je me suis ressaisi, et depuis bien longtemps je suis du côté de ceux qui luttent pour le bien, pour la sauvetage de l'humanité, par mon attitude dans la vie, dans les cercles où j'avais une certaine influence, par mon discours, par quelques sacrifices pas totalement dépourvus de signification. Par ailleurs, je reconnais sincèrement

que beaucoup d'autres ont fait et font plus et mieux que moi; je les admire, je les aime, je leur suis reconnaissant, dans certains cas, de m'avoir donné la possibilité de faire un peu mieux moi-même, à travers eux, grâce aux canaux qu'ils nous proposent. Il n'en reste pas moins que cette fracture de la globalité des humains me perturbe, et surtout parce que je me situe – au sens actif du terme – je me "colloque" moi-même dans la moitié la meilleure.

Les bons et les mauvais.

Cette dichotomie est naïve, bien sûr. Nous sommes tous répartis entre les deux pôles de "totalement bon" et "totalement mauvais", qui se situent à l'infini, hors de notre monde. J'aimerais bien croire que, entre nous tous qui nous situons soit dans un équilibre approximatif entre le bien et le mal, soit dans la zone où l'altruisme domine de plus en plus nettement, nous formons une solide majorité numérique. Les mauvais, ceux que j'appelle parfois les décideurs, ne seraient qu'une petite minorité, très puissante, mais menacée par le nombre de ceux qui pensent "bien". Malheureusement, j'ai de la peine adhérer à cette vision. L'organisation actuelle de la société a besoin du désir de posséder, et de posséder davantage que le voisin, et le plus beau, le plus chic, le "must". Et comme elle a besoin de cet appétit, elle fait tout pour le susciter et le maintenir; elle finit par en faire une seconde nature. Elle a les moyens techniques d'y parvenir, à travers des analyses de marché, des connaissances en psychologie et probablement d'autres outils de pression dont je n'ai aucune idée. Cela nous ramène au problème de la liberté individuelle. Je ne retire pas un mot de ce que j'ai exprimé à ce sujet; la liberté, pour moi, est une

certitude absolue, qui m'est donnée dans une perception immédiate, que j'ai décrite sous tous les angles. Par contre, je n'ai pas insisté trop longtemps sur les obstacles socioculturels qui limitent cette liberté, parce qu'ils sont bien connus, souvent dénoncés et parfois exagérés. Dans l'optique que j'ai prise ici, je reconnais que je me suis montré un peu optimiste et que cette pression amoralisée des partisans des seules lois du marché est peut-être plus forte que je ne le croyais. Je viens de lire une analyse de la situation internationale, dont l'auteur, Luis Lema, décrit "l'euphorie néo-conservatrice, qui voulait faire de l'Amérique [les USA] le phare du monde afin de le guider contre son gré." (*Le Temps* – www.letemps.ch – du 3 avril 2007). Dans le domaine que nous explorons actuellement, il doit se produire quelque chose d'équivalent. La grande différence, c'est que les vrais décideurs sont plus astucieux que GWB, ils se dissimulent, ils cachent soigneusement leurs objectifs et nous ne pouvons pas espérer le "ressac" qu'entrevoit le journaliste du *Temps* cité ci-dessus.

Structure ou non ?

Quand je me suis penché sur le "nous" que je forme avec tous les autres humains, comme lorsqu'un autre thème me mettait en relation problématique avec l'humanité entière, je me suis heurté à la question de la structure d'un tel ensemble, qui s'est transformée chaque fois en constatation de sa non structure. C'est cela qui rend cet ensemble, ce "nous", incapable de s'exprimer, de prendre des décisions, d'agir. Cette situation n'est toutefois pas inévitable. Rien n'empêche une organisation du type de notre système nerveux, avec un double mouvement, de la périphérie vers le centre et

inversement. A la périphérie correspondrait la totalité des individus, qui pourraient envoyer au centre leurs questions, leurs vœux, leurs observations. Le centre répondrait par des conseils, des offres d'aide, des ordres et des interdictions probablement. L'essentiel est évidemment que cette organisation se construise de façon démocratique; et là, les choses se compliquent énormément, vu le nombre des intéressés. Il faut imaginer des sous-ensembles dont la dimension permette une structuration démocratique, puis une articulation de ces micro humanités entre elles et avec l'organe récepteur et distributeur. Le voyage entre la périphérie et le centre est évidemment plus long, les intermédiaires plus nombreux, et plus grand le danger de malentendus. Il n'en reste pas moins que cette structure est théoriquement possible. Je dirais, à titre personnel, qu'elle est pratiquement impossible; mais je n'en ai pas la preuve et je serais le premier à soutenir une tentative dans ce sens. Je me garde de critiquer ici l'Organisation des Nations Unies, dont nous attendions tous qu'elle ressemble tant soit peu à ce bel idéal, mais qui n'en est que la caricature – ce qui ne m'a pas empêché de militer pour l'adhésion de la Suisse à l'ONU! A défaut d'autre chose, nous avons le droit d'espérer que cette dernière finira par prendre son rôle au sérieux.

Avouerais-je...?

J'hésite à sortir une "énormité"... Je n'ai pas le droit d'hésiter, vu l'engagement que j'ai pris envers mes éventuels lecteurs. J'y vais donc. En fait, l'humanité est structurée, dans le sens que j'ai indiqué plus haut, qui consiste à la sacrifier sur l'autel du profit égoïste d'une portion infime d'elle-même. Seulement, dans la phase actuelle, le

centre est encore mal défini, disséminé dans des bureaux qui sont à la fois rivaux les uns des autres et collaborateurs de la même tâche sordide – sans se l'avouer ni l'avouer aux autres, bien entendu. Les canaux qui relient ce centre à la périphérie sont aussi non seulement secrets, mais mal connus, même de leurs créateurs. Les individus de chaque terminal ne se rendent pas compte de leur situation, ils donnent sans le savoir les renseignements qui permettront d'assurer toujours mieux leur esclavage. Et le système fonctionne, de mieux en mieux. Nous en sommes encore à un stade expérimental, notre part de liberté réelle subsiste, mais diminue progressivement, aux dépens d'une pseudo liberté que nous finirons peut-être par croire qu'elle mérite ce nom. En effet, les décideurs sont assez malins pour savoir que sans cette sensation de liberté, nous finirons par nous révolter; et ils disposent de suffisamment de cerveaux – cerveaux humains pervers et cerveaux électroniques amoraux – pour nous aveugler petit à petit.

Humanité chaotique ?

Je pourrais en rester là, mais je respecte trop la notion de structure pour tolérer qu'elle fonctionne de façon aussi odieuse. Non! Contrairement à ce que je viens de formuler par excès de sincérité, l'humanité n'est pas structurée. Elle est fragmentée, sous fragmentée, hyper fragmentée, avec des limites qui se croisent ou se coupent, se superposent ou s'annulent, au point que plus personne ne s'y retrouve. C'est la situation idéale pour que les décideurs puissent nous manipuler à leur guise.

Voyage en marge du temps.

Ce qui suit est peut-être la fin de *NOUS*, ou si tu préfères celle de son troisième tome, sous-titré "Garance". Il s'agit d'une traduction de l'espagnol. A ma première lecture du texte castillan, j'ai été surpris par la grande quantité de formules impersonnelles. Cela va me poser des problèmes de traduction. La langue de Cervantès ne connaît pas l'équivalent du "on" français, ce pronom appelé parfois personnel et d'autres fois impersonnel. Il appartient en effet à la troisième personne du singulier, à côté de la première – celui qui parle – et de la deuxième – celui à qui s'adresse le message. La troisième désigne ce dont il est question, le thème, qui peut d'ailleurs coïncider avec l'une des deux autres. Quand je dis: "J'ai faim", je parle et je parle de moi; je suis l'émetteur et le thème. Si j'écris: "Tu comprends?", je m'adresse à toi et je te parle de toi; tu es à la fois le récepteur et le thème. J'ai pris l'habitude de bannir autant que possible le "on" français, dans le langage oral déjà et, plus strictement, par écrit. Cela, parce que ma correctrice préférée à ce mot en horreur – ce qui ne l'empêche pas de l'utiliser oralement, et même assez souvent – et parce que, dans le premier tome de *Nous*, je le réserve – tu te souviens? - à une mystérieuse instance, une dimension du réel, sous la forme de ON, en majuscules. Dans cette version française, copiée presque littéralement de la première, dans la langue de mon maître à penser don José Ortega y Gasset – ce qui me permet ici de rappeler tout ce que je lui dois – je m'efforcerai d'éviter cette malheureuse syllabe, mais je sais que cela sera difficile. Prière donc à ma correctrice et à d'autres éventuels lecteurs, de me pardonner ces probables incartades.

Récit

Il faudrait une chronologie globale; il me semble que ce serait la moindre des choses, pour moi qui me sens appelé à raconter ce qui est en train de se passer, et qui n'a rien d'anodin. Pourtant, la façon de vivre d'aujourd'hui jette le *black out* [Note de l'éditeur:

terme incorporé à la langue française en 1941] sur tout ce qui a pu se passer "avant". Avant quoi, me demanderas-tu. Bonne question, et bon exemple de ma perplexité. Il doit y avoir eu un événement important, qui peut avoir duré plusieurs années, plusieurs dizaines même. Les gens y font allusion parfois, comme par mégarde, ou en répondant à une question mal formulée et ils croient que c'est de cela qu'il s'agit. Le seul mot que j'aie entendu, c'est simplement "l'événement"; je suppose qu'il mérite une majuscule: l'Événement – avec ce deuxième "é" qui n'est plus obligatoire paraît-il, mais que je mets encore, en souvenir de mon grand-père. Je m'explique. Tout ce que je sais de "avant", je le dois à un manuscrit de mon grand-père, ou plus vraisemblablement de mon arrière-grand-père. Il m'a été transmis en secret par mon père, qui m'a conseillé de le tenir bien caché, sans me fournir d'autre explication que: "Cela pourrait t'attirer des ennuis." J'y ai trouvé des indications qui doivent être des repères chronologiques, mais que je ne comprends pas. Je me souviens par exemple de "3 avril 2007". J'imagine une division de l'année indiquée par des noms plutôt que par des chiffres, alors que les jours et les années sont désignés par des nombres. Il s'agit donc du troisième jour de la période "avril" de l'année 2007. Plus de deux mille, c'est beaucoup! Quel autre événement a bien pu se produire il y a si longtemps pour rester comme référence de datation? Personne, du temps de mon grand-père, ne devait se rappeler l'origine de cette immense tranche de passé. Ici, maintenant, il en va un peu de même. Nous savons que nous sommes en l'année "18", mais le point de départ demeure flou, sous-entendu, anonyme donc; il ne doit cependant pas être arbitraire. J'ai vingt-deux ans; je suis donc né un peu avant la source de notre calendrier actuel.

Dans mon certificat d'identité, je suis né le -04.11.06. Le premier chiffre indique l'année – l'an "moins quatre", donc – le deuxième correspond au mois (le mois lunaire; il y en a un peu plus de douze par an, ce qui brouille parfois les repères, d'une année à la suivante), le troisième donne le jour exact. La date courante se présente comme "nous sommes aujourd'hui le 8.14", le huitième mois, à son quatorzième jour. C'est assez cohérent de commencer par la période la plus longue, qui situe déjà un peu, puis de préciser par étapes: année, mois, jour, puis heure, minute et seconde. Du temps de mes ancêtres, c'était l'inverse, semble-t-il. Pourquoi...? Je suis donc né soit avant soit, plus vraisemblablement, pendant l'Événement, dont la conclusion inaugure la nouvelle ère. Cela ne me renseigne guère sur mon passé ni sur mes ancêtres. Le texte de mon arrière-grand-père ne m'aide pas non plus à ce sujet. Ce que je sais, c'est que lui était terriblement pessimiste; il pressentait la fin prochaine de l'humanité, sous deux formes différentes: soit par la disparition de la possibilité de vivre sur notre Planète, ensuite de problèmes climatiques pratiquement insolubles, soit par une sorte de conflit mondial qui mettrait fin la vie humaine et peut-être même à toute vie sur la Terre. Il gardait cependant un vague espoir et il imaginait que le volumineux texte qu'il rédigeait allait contribuer, modestement mais un peu, malgré tout, à une réaction de dernière heure capable de nous sauver, nous tous les hommes. Il ne voulait pas dire "nous sauver de la mort" – qui d'après lui était inévitable et même normale, à la rigueur nécessaire et bonne – mais d'une mort lamentable, une forme de suicide. Il ressentait cela comme l'échec dramatique de l'expérience humaine et comme l'absurdité, rétrospective et rétroactive, de tous les efforts et les sacrifices

réalisés au cours de notre histoire par ceux qui auraient lutté pour plus de justice, plus de bonheur pour tout le monde. Généreux humanisme, utopique évidemment et, par bonheur, démenti par ce que nous vivons maintenant: nous vivons tous plutôt bien, confiants en l'avenir et sans que la fin de l'humanité, même si selon une certaine logique elle soit arriver un jour, nous empêche de dormir tranquillement. Tout permet de penser que notre qualité de vie continuera de s'améliorer au cours des siècles, si la suite de notre trajectoire est simplement le prolongement des dix-huit premières années de notre chronologie officielle.

De temps en temps, je lis ou je relis une partie du livre de mon aïeul. Je l'appelle ainsi – livre – pour réaliser partiellement le projet de son auteur; il aurait aimé, il le dit textuellement, que son écrit soit imprimé, diffusé, et qu'il ait une certaine influence sur le cours de l'histoire. Il ne se faisait pas trop d'illusions, mais il rappelle à maintes occasions que, même si son apport au combat pour le bien n'est qu'une goutte d'eau dans la mer, cette dernière est faite de gouttes d'eau. Il avait ainsi la sensation de collaborer à une tâche immense, mais indispensable. C'est pourquoi je lis ses pages comme un livre, qui devient une sorte de dialogue. En effet, il utilise souvent la deuxième personne du singulier, au début pour désigner "l'autre" dont il a besoin pour exister; comme il envoie un message, cet autre est le récepteur du message, inclus comme condition indispensable dans le fait d'écrire, mais dont la réalité reste, surtout en début de rédaction, problématique. Cela me fait plaisir de jouer maintenant ce rôle, d'être celui qui fait exister mon ancêtre en tant qu'écrivain, et qui me fait exister moi aussi dans ce temps de "avant"

que je ne connais qu'à travers ma lecture. Je suis l'un des deux seuls personnages de son premier chapitre, lui émetteur du message et moi récepteur, et qui nous faisons vivre l'un l'autre. Plus loin, il interpelle régulièrement "l'éventuel lecteur" et à chaque fois je réponds "présent". Si je me réfère à ma situation actuelle, je peux interpréter la pensée Marcel... Je dois tout d'abord justifier ce prénom. A la fin du texte dactylographié, il y a deux courtes notes manuscrites. La première dit exactement ceci: "Mon père n'avait pas tort. L'évolution du monde confirme ses craintes. L'air est de plus en plus irrespirable, l'eau chaque jour moins potable, la terre devient stérile, tuée par les pesticides, les insecticides et les engrais chimiques; le niveau des océans, pollués à un degré critique, monte dangereusement et les zones inondées ne se comptent plus. Mais cela n'est pas tout, hélas. Les grands blocs se raidissent dans leur arrogance et dans leurs préparatifs belliqueux, entourés d'un secret qui permet de craindre le pire. Les victimes du système cherchent à s'organiser, mais il semble bien que les puissants ne reculeront devant rien pour mâter une véritable tentative de rébellion. (Et il ajoute pour terminer ce qui justifie le prénom que je viens d'utiliser:) Ah, Marcel, pourquoi n'as-tu pas diffusé ton message plus tôt, même incomplet? Peut-être qu'ils t'auraient pris au sérieux et que nous n'en serions pas arrivés là...". Cette note, que j'ai eu de la peine à déchiffrer parce qu'elle utilise un type d'écriture qui ressemble de loin à celle d'aujourd'hui, mais s'en distingue beaucoup, est signée du même prénom, Marcel, sans nom de famille ni date. C'était peut-être une tradition, à cette époque, ou du moins dans notre famille, qu'un père donne à son fils son propre prénom.

Je disais que j'interprète la pensée de Marcel, à partir de mon vécu actuel, comme la coïncidence de deux pressentiments. D'une part, il avait raison de croire que la trajectoire suivie par la société de son temps menaçait l'existence même de l'humanité, par la convergence des deux dangers qu'il met en relief tout au long de ses réflexions. D'autre part, il avait raison de croire malgré tout en une possible réaction saine et généreuse, au bord du gouffre, et qui finirait par ramener les gens à la raison, et à l'humain, à la valeur humaine, puisque nous vivons, et même assez bien! Dans son texte apparaît de temps en temps une mystérieuse Garance qui, entre autres interventions, avalise le conclusion de Marcel, pour qui l'histoire n'est pas écrite à l'avance, tout est encore possible, tant qu'il y a de la vie, de la vie humaine, de la pensée, de la volonté libre. J'en déduis que "l'Événement" s'est produit peu après la note de mon grand-père, et surtout qu'il a correspondu à une réaction de désespoir. J'ai entendu parfois cette belle expression: "l'énergie du désespoir". Quand il semble qu'il n'y a plus aucune possibilité de succès, les intéressés trouvent dans cette situation tragique un stimulant, une sorte de dopage, qui finit par vaincre l'obstacle qui paraissait infranchissable. Mon grand-père a dû mourir avant cela, avant même les signes précurseurs; il aurait ajouté à sa note un message d'espoir, pour lui surtout, et en souvenir, en hommage à son père défunt. Je pourrais essayer, à partir de ces faits, de rétablir la chronologie des quatre générations; la mienne et les trois qui me précèdent et ont laissé des traces. Il me manque cependant trop d'éléments, parmi lesquels l'âge de chacun de mes prédécesseurs au moment de leur mort. Je n'ai aucun souvenir de mon propre

père, à part le livre de son grand-père, dont je ne sais plus s'il me l'a remis en mains propres ou s'il l'a caché quelque part dans mes affaires, avec la notice m'enjoignant une prudence extrême. Prudence que je vais encore maintenir un certain temps, mais que je me permettrai peut-être de mettre de côté pour obtenir les renseignements dont j'ai besoin pour me connaître vraiment, pour me comprendre dans ma façon actuelle "d'être au monde", pour reprendre une expression chère à Marcel I. Il était peut-être déjà Marcel IV ou Marcel XVII, selon la longévité de la tradition grâce à laquelle je m'appelle à mon tour Marcel; je m'en tiens à ce que je sais et l'auteur du texte sera Marcel tout court, ou Marcel I en cas d'ambiguïté. Malgré les incertitudes, je le considère comme mon arrière-grand-père. Son fils et mon grand-père est Marcel II et mon père Marcel III. Dernier de la lignée, je m'appelle Marcel et je suis moi, ou "je". Si j'ai un garçon, je ne l'appellerai pas Marcel.

Ce que je peux déduire de ces quelques données, c'est que l'Événement a duré relativement longtemps, ce qui n'a pas à nous étonner. Si j'en crois les autres Marcel, la situation était si dégradée qu'un revirement complet doit avoir pris bien du temps. Marcel I lui-même en cite les moments essentiels, dans ses réflexions sur l'avenir: mettre fin à la trajectoire choisie ou imposée, imaginer une nouvelle voie vers un monde en meilleur état et surtout meilleur dans son orientation et ses structures, et enfin passer à la réalisation de ce plan. C'est d'ailleurs étonnant qu'un tel bouleversement ait pu se réaliser au cours d'une seule génération, celle de mon père. Même s'il était très jeune à la mort de son père à lui, et très vieux lorsqu'il m'a conçu, la durée du changement

complet ne doit pas dépasser un demi-siècle. J'affirme en effet que, aussi loin que je peux remonter dans ma mémoire, le monde présente cet aspect rassurant, heureux et généreux que je lui constate aujourd'hui; et surtout en progrès, puisque notre bien-être comme nos libertés s'améliorent d'année en année. La fin du monde n'a donc pas eu lieu, l'humanité a su opérer à temps le redressement nécessaire. Marcel a eu raison de croire jusqu'au bout au pouvoir de la pensée, de la pensée humaine unie à la connaissance du bien et du mal et agissant sur la liberté, dimension essentielle de l'homme.

Il y a plus d'une année que j'ai commencé d'écrire ces réflexions et ces observations, abandonnées au bout de quelques jours, quand j'ai compris qu'elles ne me menaient à rien. J'ai relu il y a quelques jours un autre passage du fameux texte, et il me semble qu'il a assez bien imaginé ce qui allait se passer dans le nouveau mode de vie et de pensée, orienté vers le bien commun. Il y a effectivement, comme il le présentait, un centre; centre de décision et en même temps de réception de nos messages et de réponse à ces derniers. Je ne sais pas qui en fait partie, et cela ne me préoccupe guère. L'essentiel est qu'il fonctionne bien, et c'est le cas. Pour autant que je puisse en juger, il doit présenter diverses sections. En haut de la hiérarchie – il fait bien que cette équipe de dirigeants se structure – je situe ceux qui analysent et réfléchissent, ceux qui cherchent une solution heureuse et équitable à tous les problèmes. D'après la précision des réponses qu'ils nous adressent, et sans nous faire attendre plus de trois ou quatre jours, je les imagine assistés par une équipe de techniciens et d'électroniciens

de haut niveau, disposant d'ordinateurs très puissants. Autour d'eux se situent sans doute les responsables de la communication. Ce qu'il y a d'extraordinaire, et à l'opposé de ce qui se passait "avant", si j'interprète bien certaines affirmations de Marcel, c'est qu'il ne s'agit plus d'appareils programmés à cet effet, mais d'une communication personnelle, entre individus vivants. Je peux entrer en contact avec eux de deux façon, par écrit ou oralement. Dans les deux cas, j'ai affaire à une personne réelle, aimable et bien informée. Si elle me répond par écrit, ce n'est jamais par une suite de phrases pré-imprimées et stéréotypées, mais dans un message clair et aimable, plein de nuances et d'allusions à mon cas particulier. Si je demande un interlocuteur verbal direct, il me suffit de décrire mon problème en quelques mots pour avoir au bout de quelques minutes en face de moi, sur l'écran, une femme ou un homme adapté ma situation, souriant, très à son aise et qui fait tout pour me mettre moi aussi en confiance, pour que je lui expose mes besoins, mes désirs ou mes doutes sincèrement, sans crainte d'être mal reçu. Par exemple, si je désire changer de travail, il est capable de me consacrer plusieurs heures à rechercher avec moi ce qui me conviendrait. Il ne m'impose jamais rien. En fin de discussion, nous nous mettons d'accord sur trois ou quatre solutions possibles et lui m'indique une adresse individuelle à laquelle je peux l'atteindre dès que j'aurai choisi, pour que nous prenions ensemble la décision finale. Il en va de même, j'ai pu le tester, pour toutes les demandes de même genre. J'ai par exemple changé deux fois de résidence, avec ma femme la première fois, puis avec, en plus, notre fille la seconde fois, et le résultat nous a enchantés. Nous sentons évidemment qu'il y a des limites ; nous sommes conscients, Annie et

moi, de ce à quoi nous avons droit, étant donné notre situation, sous tous les aspects. Si, pris par l'enthousiasme, nous demandons quelque chose d'impossible, la réaction n'est jamais violente; elle est du type de "les choses étant ce qu'elles sont...". Cela me rappelle une tournure que Marcel utilise à plusieurs reprises: "tout ce qui est, est ce qu'il est." La formule à la mode chez nous est une façon, de la part des Centraux (comme nous les appelons), de reconnaître qu'ils ne sont pas tout puissants, que les lois, et surtout les lois supérieures au niveau simplement humain, celle de la nature, de la physique, des mathématiques, limitent leurs possibilités, et donc les nôtres: "Nous aimerions bien vous satisfaire mais, les choses étant ce qu'elles sont..." A part cette petite nuance, je ne peux que me féliciter de nos relations avec le Centre.

Je tiens à préciser que je ne pense pas qu'à moi, au bien-être de ma petite famille et de mes proches, de mes amis. Je me renseigne souvent sur ce qui se passe ailleurs dans le monde, par exemple s'il y a quelque part sur la Planète des gens qui sont encore dans la misère, comme c'était, semble-t-il, le cas "avant". Cette dernière précision, je la signale ici, pour le cas où quelqu'un lirait un jour ce texte, et se demanderait pourquoi je m'inquiète ainsi. Par Marcel, je sais que cette misère a existé et qu'elle a probablement atteint plus de la moitié des habitants de la Terre. Dans mes échanges avec les Centraux, je n'en parle pas. La consigne – jamais formulée mais toujours sous-entendue – est de ne pas faire allusion à ce qui existait "avant". Quand je demande ainsi des nouvelles des autres humains, je ne reçois jamais une réponse vague et tranquillisante, mais des détails concrets, des

photos, des reportages, des témoignages émouvants. Certes, tous n'ont pas la même situation que moi; je fais partie des privilégiés. Cela me tranquillise de savoir que personne aujourd'hui n'a faim, que tous sont logés décentement, qu'il n'est exigé d'aucun adulte une activité au-dessus de ses forces, que les jeunes comme les vieux sont pris en charge par le Centre, donc par la société, par nous; les premiers pour recevoir la formation qui leur convient le mieux et la plus proche possible de leurs intérêts, les seconds pour finir leur vie tranquillement et dignement. Ah, si Marcel voyait cela, comme il serait soulagé!

J'essaie d'imaginer, à partir des descriptions de Marcel, comment les gens pouvaient vivre cette époque douloureuse. Ils se sentaient, à en juger par ce que lui décrit, privés de véritable liberté; tout ce qui n'était pas interdit était obligatoire. Ils devaient parfois se prononcer, par des votations au suffrage universel (je ne vois pas exactement ce que cela peut signifier), sur des propositions tellement fumeuses qu'ils répondaient n'importe quoi, pour avoir la paix. Ils se sentaient tiraillés, selon une formule de Marcel, tiraillés entre deux forces contradictoires, le hasard et le destin. D'un côté, l'organisation de la société était incohérente, rien de ce qui se produisait n'avait de cause logique, il fallait s'attendre à tout, du meilleur au pire, et c'était presque toujours le pire qui se produisait; ils attribuaient cela au hasard. Je ne sais pas si le terme avait en ce temps-là le même sens qu'aujourd'hui, ou s'il désignait plutôt un pouvoir de décision supérieur, totalement arbitraire, quelque chose comme un dictateur dément. De l'autre côté, ils subissaient ce qu'ils appelaient le destin, ou la destinée, voire la prédestination: comme

si tout avait été décidé d'avance, par je ne sais quelle volonté anonyme, et qui anéantissait notre liberté, qui rendait impossible le libre choix. Comme personne ne savait qui prenait ou avait pris ces décisions impératives, il était impossible de se révolter; il n'y avait qu'à se soumettre en silence. Cela devait être affreux. Je crois que moi, malgré toutes ces raisons de se tenir prudemment dans son coin, j'aurais protesté, j'aurais fomenté une rébellion, au nom de la liberté individuelle, que je considère comme la base de la vie humaine.

Enfin, cela est loin derrière nous. Notre vie n'est pas abandonnée au hasard, elle est protégée par tout ce grand réseau qui nous relie au Centre, lequel a remplacé le hasard par sa sagesse, sa science, et surtout par son désir – et son pouvoir – de nous faire vivre le mieux possible. Chez nous, maintenant, comme du temps de Marcel I, mais le positif mis à la place du négatif, "ce qui est, est ce qu'il est": une base solide sur laquelle construire une vie stable et heureuse. Le Centre a aussi remplacé ce destin aveugle d'il y a un ou deux siècles par la possibilité, pour chacun, d'émettre des vœux, et surtout de choisir son avenir; le choisir librement. Non pas n'importe quoi, sans limite raisonnable, mais entre plusieurs options répondant à nos besoins et à nos désirs. Cette liberté-là, cette liberté-ci de ma vie de chaque jour, je n'y renoncerai jamais! Si notre système se détériorait au point de mettre en danger ma liberté, je ferais tout pour la sauver, la rétablir. J'irai jusqu'à mourir s'il le faut, je le promets solennellement! Vivre sans liberté, ce n'est plus vivre. Mais je crois vraiment que cela ne se produira pas; ce sont les craintes de Marcel qui, par instants,

déteignent sur moi, probablement à travers cet héritage d'un prénom, génération après génération. Et si je décidais de changer de prénom, pour rompre la chaîne? Non, cela n'aurait pas de sens. Au contraire: c'est en assumant mes origines, en acceptant mon héritage génétique, que je peux mettre fin à ce pessimisme pathologique. Moi, Marcel IV (ou peut-être beaucoup plus...), je proclame la valeur absolue de la liberté et, plus encore, sa possibilité concrète, dans une société bien organisée, dont le seul but est d'assurer à chacun de ses membres une vie digne, décente, agréable... et libre! Je n'ai rien à craindre pour mes descendants, la petite Dany, et son frère qui ne va pas tarder à la rejoindre, puis leurs enfants, et les petits-enfants de leurs petits-enfants. L'avenir leur sourit déjà.

Vraiment, je n'ai pas à me tracasser au sujet de l'évolution prévue et prédite par mon arrière-grand-père. Tout ce que j'observe me permet de penser que les choses vont, au contraire, s'améliorer encore. Je n'ai pas besoin, moi, de recourir à cette curieuse "perception immédiate" dont parle Marcel; les faits parlent par eux-mêmes. Face à tous les problèmes importants qui se posent à moi, je choisis librement entre plusieurs solutions. C'est un vrai choix, parce que chacune des possibilités qui me sont suggérées présente des avantages et des inconvénients. J'aurais le sensation d'être manipulé si les diverses possibilités étaient pratiquement identiques – ce serait alors le hasard qui déciderait pour moi – ou si une seule étaient vraiment acceptable, et les autres inadmissibles – ce serait une sorte de fatalité, les dés sont jetés, "je n'ai pas le choix". Le Central et moi, nous avons analysé ensemble le pour et le contre,

les conséquences probables de chaque option, les risques et les certitudes. Et chaque fois, je dispose de plusieurs jours pour vaincre mes dernières hésitations, loin de toute pression, seul responsable de mon choix, avec ma femme si elle aussi est concernée. Ainsi, je n'ai pas à demander l'aval de la mystérieuse Garance, dont Manuel avait besoin pour savoir qu'il est vraiment libre. Choix réel, responsabilité, engagement sereinement réfléchi, cela me suffit pour éliminer mes doutes. Non. Je suis injuste : cela me suffirait pour les éliminer, si j'en avais vraiment. Se trouver entraîné dans un mouvement historique, une évolution de toute une collectivité, qui se dirige vers le mieux, c'est un énorme privilège ; et je l'apprécie d'autant plus que mes prédécesseurs directs, les divers Marcel auxquels je succède et grâce à qui je suis, ici et maintenant, ont connu une situation inverse, avec un avenir effrayant.

La question qui parfois me tourmente est d'un autre niveau : pourquoi ne savons-nous rien de ce qui s'est passé "avant" ? Personne ne peut croire que le temps a commencé en l'an "un", ou en l'an "zéro". La preuve en est que mon document individuel me fait naître en "moins quatre". SKOWT-00, que je consulte régulièrement, élude la question en avouant qu'il n'a d'archives que relatives à "notre ère", donc à partir de l'an "un". Si je lui demande quand je suis né, il me répond que je peux faire le calcul moi-même, en m'appuyant sur mon document d'identification. Il a ainsi une série de réponses apparemment cohérentes, encore qu'un peu à côté de la question posée, mais qui suffisent à clore la discussion. SKOWT-00 est le système logistique impersonnel que tout le monde peut consulter ; c'est une sorte d'encyclopédie informatique à notre

disposition, remise à jour presque instantanément, mais ne s'intéressant qu'à la durée qu'inaugure l'an "un". Pourtant je sais, par les allusions du texte de Marcel, qu'il y avait "avant" un système semblable à SKOWT-00, moins perfectionné, qui s'appelait "Internet" et qui répondait à toutes les questions relatives au passé, depuis la création du monde, qu'il affirmait connaître. Même si l'Événement a détruit toutes les informations contenues dans Internet et dans les autres sources de connaissance, qui devaient être nombreuses et variées, il restait la mémoire des individus, à partir de laquelle SKOWT-00 aurait pu rapidement rétablir une chronologie de "avant". La science d'aujourd'hui s'appuie nécessairement sur les recherches et les découvertes réalisées au cours des siècles et des millénaires. Marcel parle quelque part de deux sortes de passé, celui du vécu de chacun, qui ne remonte guère au-delà de ses souvenirs personnels – ce serait l'an "trois", à peu près, pour moi – et celui des savants, qui débute à ce qui s'appelait alors le Big Bang, la naissance du monde, il y a environ quatorze milliards d'années. Entre ces deux durées extrêmes, la vie de l'espèce humains peut être estimée à un million d'années. Les savants d'aujourd'hui, les sciences dont ils sont si fiers, n'ont certainement pas dû refaire tout ce chemin, à partir de rien. Ce passé de réflexions, de tâtonnements, d'études, d'hypothèses, de certitudes plus ou moins provisoires, est nécessairement inclus dans les connaissances actuelles, et constamment dépassé et complété. Pourquoi alors ce silence, ce *black out*? Parce que ce qui nous intéresse, c'est ce qui nous attend, le futur, le mien et celui de ceux que j'aime? C'est vrai que l'important est là et que SKOWT-00 dispose de nombreuses projections vers l'avenir qui nous

permettent de voir où nous allons. Marcel prétend que pour savoir où il va, où il doit aller, il faut qu'il sache d'où il vient... Cela semble indiscutable. Pour faire ses pronostiques, SKOWT-00 ne peut pas s'appuyer uniquement sur l'évolution des deux décennies de la nouvelle ère. Pourquoi fait-il semblant d'ignorer le passé? Il m'a laissé entendre que répondre à toutes les questions relatives aux temps révolus représenterait une regrettable perte d'énergie, pratiquement inutile. Je veux bien l'admettre; c'est une explication cohérente, mais trop facile; j'ai besoin d'en savoir davantage.

Ce matin, en ouvrant mon ordinateur, j'ai trouvé un message qui ne manque pas de m'inquiéter: "Veuillez nous renseigner au sujet d'un dénommé Marcel, que vous prétendez connaître. Méfiez-vous de votre imagination." Or, je n'ai parlé à personne du texte que mon père m'a confié, avec les conseils de prudence dont j'ai parlé et que j'ai strictement suivis. Dans chacun de mes domiciles, j'ai cherché un endroit sûr où le cacher. Je ne le consulte que lorsque je suis seul à la maison; ma femme elle-même n'en connaît pas l'existence. Elle ne s'intéresse pas non plus à mon arbre généalogique, ni au sien d'ailleurs. Nous ne parlons même pas de nos deux adolescences. Notre vie à nous deux commence le jour où nous sommes rencontrés; si je devais raconter ma vie, je commencerais par cette rencontre, comme... "Kaametza", "Narowé"? Qu'est-ce que ces sons bizarres viennent faire ici? Peu importe, je laisse tomber. Il y a de cela bientôt quatre ans; tout à fait par hasard, d'ailleurs...

Voici que la manie de Marcel semble m'atteindre moi aussi. Pourquoi est-ce que j'ai utilisé ce mot, qui par lui-même ne signifie rien? Comment est-ce que j'ai connu Annie? Pourquoi, pour quelle raison, dans quel but? J'ai la conviction de l'avoir réellement choisie, et qu'elle aussi m'a choisi, à peu près au même moment; elle et moi en toute liberté. Nous nous sommes vus et nous avons senti que nous pouvions nous mettre ensemble. Est-ce que je me tromperais? Il faut que je réfléchisse à tout cela, avant d'aller leur dire ce que je sais de Marcel. Pour gagner du temps, j'ai répondu à ce message: "Je ne vois à quoi vous faites allusion. Je souhaite des précisions."

Le discours funèbre.

Hier, nous sommes allés à la cérémonie d'adieu du père d'un couple ami; père d'elle, beau-père de lui. Plusieurs personnes ont pris la parole. Le dernier d'entre eux, qui semblait être un contemporain du défunt, à prononcé un discours étrange. J'avais évidemment pris mon enregistreur; je vais transcrire tout son message. Comme la coutume le veut, l'orateur a feint de s'adresser directement au mort.

Il y a quelques mois, Jean-Pierre, tu m'as posé une question qui m'a beaucoup surpris. Une question double: "Est-ce que la vie a un sens? Quel est le sens de la vie?" Venant de toi, cette question avait de quoi m'étonner. Je ne te connaissais pas comme un homme de doute. Je te connaissais, je te connais encore comme un homme de certitude, un homme de savoir, un homme qui sait. Que, devant un problème aussi

important que celui du sens de la vie, tu sois pris par le doute, cela m'a révélé une autre dimension de ta personne. J'ai cru comprendre que cette question, tu te la posais à toi-même plutôt à moi. Je n'ai rien dit. Je ne sais pas si, dans les quelques mois qu'il te restait à vivre, tu as eu le temps ou le besoin de reprendre le problème, sous la forme d'une réflexion. Si c'est le cas, tu as certainement abouti à la même conclusion que moi: Non, évidemment! La vie par elle-même n'a pas de sens. C'est à chacun de nous qu'il incombe de lui en donner un, de faire en sorte qu'elle ait un sens. Mais l'essentiel n'est pas dans cette formule verbale, à la fois tragique et très exigeante. L'important, c'est que par la trajectoire de ton existence, tu as donné une réponse à ta question. Tu as consacré ta vie à défendre et à réaliser les valeurs auxquelles tu crois. Cela, c'est donner un sens à sa vie. Les valeurs pour lesquelles tu t'es engagé peuvent se ramener au mot d'ordre mis en tête de l'annonce de ton décès: "Aime ton prochain comme toi-même". Ce prochain, tu l'as quelque peu hiérarchisé. Tu as placé au premier rang ceux qui te sont les plus proches: ta femme, tes enfants et petits enfants, tous les membres de la famille. Entre ta femme et toi, vous avez su faire vivre autour de vous une vraie communauté, aimante et solidaire. Et généreuse aussi, pas du tout refermée sur elle-même. L'amour qui vous unit a rayonné sur tout votre entourage, vos amis d'abord, vos concitoyens; ton pays, Jean-Pierre, la terre dans laquelle tu as grandi, ce pays que tu as rêvé sans armée, capable de se faire respecter sans tuer personne. Et ton amour du prochain a atteint les

plus malheureux, les abandonnés, les démunis de tout. Tu as lutté pour les défendre, pour parler d'eux et en leur nom. En agissant ainsi, tu as donné un sens à ta vie, et en même temps à la vie. J'ai dit qu'en elle-même n'a pas de sens; j'aurais aussi pu dire que le sens de la vie, c'est de ne pas en avoir et de nous inciter à lui en conférer un. Par ta fidélité à toi-même et à tes valeurs, tu as répondu à ta question: Oui, la vie a un sens pour qui le lui offre par sa façon de se comporter.

Ensuite, l'orateur a évoqué deux souvenirs de l'époque où lui et le Jean-Pierre en question se côtoyaient sur les bancs de l'école primaire, il y a soixante-neuf ans. Il a donc des souvenirs précis qui remontent au-delà de la barrière de l'an "un". Il faut que je retrouve cet homme! En attendant, je vais tâcher de comprendre son discours sur le sens de la vie; ce n'est pas évident. Je ne suis pas un théoricien. La première des deux interrogations ne me préoccupe pas. Je ne sais pas ce que c'est que "la vie", je n'ai pas à me préoccuper à son égard; par contre, je connais ma vie, et je veux bien me poser la question: est-ce que ma vie a un sens? Et quel sens? Si je répons simplement, sincèrement, sans chercher trop loin, je dis que oui, et que c'est ma façon de vivre. Je contribue par mon travail au bon fonctionnement de la société et celle-ci, en échange, m'offre tout ce dont j'ai besoin, et même davantage, beaucoup de choses dont je pourrais me passer, mais qui me font plaisir; et je permets aussi que tous les humains jouissent de conditions semblables, avec quelques nuances. Ce plaisir que j'ai à vivre, je peux dire que c'est le sens de ma vie, et surtout si je peux y

associer ma famille. Depuis que nous avons un enfant, notre horaire de travail a diminué et notre salaire a augmenté; et cela, automatiquement, sans demande de notre part. Notre travail a un sens, il permet que ce système de solidarité fonctionne. J'en suis bénéficiaire, il me semble; c'est le travail de ceux qui n'ont pas d'enfant qui permet que notre niveau de vie n'ait pas changé à l'arrivée de la petite. Ou alors, nous sommes dans la moyenne et nous contribuons au bien-être de ceux qui choisissent d'avoir trois ou quatre enfants. Je ne m'en plaindrais pas, si je savais que c'est exactement le cas. Je ne suis pas harassé de travail, j'ai la sensation que l'effort qui m'est demandé correspond bien aux avantages qui me sont accordés. Oui, ma vie, notre vie a un sens; donc, la vie a un sens ou, en tout cas, elle peut en avoir un. Je ne vais pas faire une enquête pour savoir ce que pense chacun. Il faut que j'essaie de poser la question aux Centraux; plus tard, peut-être.

Le monsieur à cheveux blancs qui a des souvenirs d'il y a soixante-dix ans... Il doit en avoir quatre-vingts maintenant. Il dit que, pour que la vie ait un sens, il faut lutter pour les valeurs auxquelles nous croyons, et les pratiquer, les entretenir actives dans notre existence de chaque jour, ce qui signifie que, de son temps, cela n'allait pas de soi. Ces valeurs, aujourd'hui, sont bien établies, déjà réalisées grâce à l'organisation de notre société. D'après tout ce que je sais – et je me suis beaucoup renseigné à ce sujet – tous les habitants de la Planète vivent décemment, mangent à leur faim, sont protégés de la maladie. Est-ce qu'elle existe vraiment, la maladie? C'est peut-être une espèce de menace que le Centre entretient, pour donner une sorte d'intérêt au quotidien, comme un

suspens qui rendrait plus précieuse la santé dont en fait tout le monde jouit. C'est évident: s'il n'y avait pas la maladie, la santé ne signifierait rien. Les hôpitaux dispersés par le monde n'ont pratiquement jamais l'occasion de fonctionner; ils servent surtout à nous tranquilliser et à nous rappeler que c'est merveilleux d'aller bien. Ils justifient ainsi d'un côté le système dont nous faisons partie et, d'un autre, le travail que nous fournissons. Moi, en tout cas, je ne rêve pas d'une existence entière sans travail; tout ce qu'il me reste à vivre, sans l'obligation de gagner ma vie, par exemple. Je ne servais plus à rien! J'ai entendu dire que certaines personnes ont demandé de travailler moins, et même de ne plus travailler du tout. Les Centraux leur ont expliqué les dangers d'un tel choix: une vie vide, l'ennui, le sentiment de l'inutilité. Certains ont été convaincus par ces arguments, mais d'autres ont maintenu leur demande, qui a été exaucée. Pourtant, au bout de quelque temps, ils ont tous demandé de retrouver leur ancien statut. Paraît-il... Je me demande parfois si je peux vraiment faire confiance à ces informations officielles.

"Veuillez vous présenter le 4 du mois prochain, en début de journée, au Bureau central. Votre Direction est avisée de votre absence ce jour-là." Cela, je le reconnais, ne me réjouit pas particulièrement; en tout cas, cela ne me fait pas peur non plus, je sais que je n'ai rien à me reprocher. J'en profiterai pour leur poser les questions relatives au silence sur le passé, et qui me préoccupent depuis quelque temps. Auparavant, je vais essayer de contacter le vieux monsieur; j'ai le temps, avant le 4 prochain.

Il m'a reçu aimablement, mais je n'ai pas appris grand-chose. Ses souvenirs à lui ne remontent pas au-delà de l'an "un". Sauf quelques rares exceptions, des moments de l'enfance particulièrement bien gravés dans la mémoire, parce qu'ils ont été accompagnés d'une forte émotion. A part les deux épisodes de ses années d'école primaire, avec son ami Jean-Pierre, à peu près rien. Une peur absolue face à un cheval à moitié fou, et son père que restait impassible devant lui, pour le protéger. Il revoit la scène, me dit-il, comme dans un film. Et le reflet de la Lune dans la mer. C'est à peu près tout. L'Événement? Il ne lui en reste rien. Et cette idée selon laquelle son ami Jean-Pierre aurait donné un sens à sa vie en réalisant les valeurs...? Pas de souvenir précis non plus. Il a reconstitué tout cela à partir d'une expérience scolaire, qui l'avait beaucoup impressionné, et qu'il m'a racontée avec beaucoup de détails; il a donc un passé, lui, bien avant le début des temps nouveaux. Ce souvenir est assez intéressant pour que j'en rende compte, en résumant un peu. Tous les élèves de la classe – et lui autant ou plus que les autres – avaient ri des malheurs de deux camarades. Cette scène aussi, il la revoit avec exactitude. Le maître – il dit que c'est ainsi qu'on appelait les instituteurs à cette époque – faisait souvent venir à son pupitre un élève un peu simple, qui commettait régulièrement les mêmes fautes, d'orthographe ou de calcul. Il le faisait alors pleurer et crier de douleur en lui tirant les petits cheveux que les enfants avaient aux tempes, selon la coiffure à la mode. Une autre fois, c'est le directeur qui avait giflé un innocent. C'est curieux, le vieux monsieur se souvient même du nom de cet enfant, un étranger un peu plus âgé qu'eux, visiblement plus fort. Ils avaient peur de lui, ils ne l'aimaient pas. Le directeur l'a

frappé violemment, sans raison valable. Dans ces deux cas, tous les élèves riaient, ils se réjouissaient de savoir que ce petit supplice n'était pas pour eux, mais seulement pour ce souffre-douleur attiré, comme ils se félicitaient de la correction, manifestement injuste, ils le savaient parfaitement, reçue par ce camarade, qu'ils ne considéraient comme un des leurs. Tous? Non: tous sauf un, Jean-Pierre. Et l'exemple que ce dernier leur donnait n'avait pas eu un grand effet, mais l'avait pourtant touché, lui, le vieux monsieur, qui en avait gardé ainsi l'image très nette. Il ne pouvait évidemment pas expliquer comment tout le reste de ces cinquante ou soixante ans avait pu disparaître totalement dans l'oubli, dans le noir, le vide. Rien... Je lui ai demandé s'il avait connu Marcel; il n'a pas compris le sens de ma question. Le monde est grand, bien sûr; pourtant...

L'entretien officiel.

L'autre entretien, officiel, s'est bien passé. C'est une femme d'âge mûr, souriante, agréable à voir, qui m'a reçu, dans un bureau accueillant, avec deux vastes fenêtres qui laissaient entrer le soleil du printemps. Les appareils techniques étaient disposés sur un bureau, contre la paroi de gauche; devant les fenêtres, une table ronde avec quatre sièges confortables. C'est là que nous nous sommes installés, en face l'un de l'autre; j'ai senti la chaleur du soleil contre mon épaule gauche, j'étais presque heureux. Après quelques phrases conventionnelles, qui m'ont permis de comprendre que nous allions nous tutoyer et de savoir que la Centrale s'appelait Carole, celle-ci a ouvert la vraie discussion: "Bon. Passons aux choses sérieuses. Ce Marcel, qui pourrait être ton ancêtre... Combien de générations? Quatre, non? C'est donc ton

arrière-grand-père qui s'exprime. C'est bien cela?" J'ai tout compris en un instant et j'ai senti le danger. Elle connaît le texte! J'ai répondu de façon ambiguë, pour prendre le temps de choisir une échappatoire. C'était bien cela, enfin, oui et non. C'est ce que j'ai imaginé. Elle a froncé les sourcils. Oui... Quand j'ai décidé d'écrire ce récit, j'ai dû inventer... comme une source d'information, donc quelqu'un qui aurait vécu bien avant l'Événement et qui me confierait un manuscrit dans lequel il aurait noté toutes ses observations... Elle a trouvé curieux; artificiel même. Cette façon d'inventer un manuscrit de quelqu'un d'autre, c'est paraît-il un vieux procédé, plutôt dépassé. Plus personne n'y croit. J'ai expliqué que j'écris pour moi-même, pour mettre mes idées au clair, peu importe que les autres me croient ou non. D'ailleurs, personne ne lira jamais mes élucubrations. Elle a dû sentir que j'étais sincère, du moins dans cette dernière phrase; jamais je n'ai envisagé de diffuser, ni le texte de l'autre Marcel, ni mes réflexions à son sujet. Elle a souri de mon ignorance. Tout le monde – sauf moi – sait bien que les PC, privés et officiels, dépendent de l'U.C. – je sais maintenant qu'il s'agit de l' *Universal Computer* – auquel ils sont reliés à travers la Station régionale, comme dans toutes les autres Régions. Les PC, en fait, ne sont pas de véritables computers; tous les logiciels se trouvent dans l'U.C. Cela permet, entre autres, que chacun établisse un contact avec les autres utilisateurs. Surtout, c'est beaucoup plus économique: un seul computer pour plusieurs centaines de millions de postes de travail individuels. Elle s'est rendu compte que cela ne me plaisait pas que n'importe qui puisse lire tout ce que j'écris; elle m'a tranquilisé. Il faut, pour communiquer avec autrui, connaître son NIP. Si je garde secret le mien, je suis à l'abri. Le respect des

données individuelle et de la vie privée est une norme stricte. Pourtant, théoriquement, il se pourrait... Je n'ai pas voulu paraître sur mes gardes. De toute façon, je ne demande à personne de me croire, et je n'ai rien à cacher. Si, par hasard, ou par erreur, quelqu'un tapait mon NIP et avait accès à mes dossiers, cela ne me gênerait pas. J'ai expliqué pourquoi j'ai construit mon récit sur ces quatre prénoms: si ce manuscrit me revient, c'est par héritage, donc de façon absolument légale. Les trois Marcel dont je parle sont morts. Le prénom a passé au fils aîné, en même temps que la maigre fortune éventuelle qu'ils auraient pu posséder, mais je n'ai pas pris d'options là-dessus. A sa mort, mon père m'a transmis le document... Cela, dans mon récit imaginaire, bien sûr. En fait, il ne m'a rien laissé et je n'ai aucun souvenir de lui. Tu sais que je suis né en "moins quatre". Carole semble un peu désorientée par mes explications. Je n'ai pas voulu la laisser prendre ou reprendre l'initiative. J'ai décidé de lui faire sentir à quel point le silence sur tout ce qui précède l'an "un" devient insupportable, pour tout le monde. J'ai besoin de savoir d'où je viens, pour comprendre où je vais, pour décider où je veux aller, où je dois aller. Comme personne ne me répond, j'échafaude un monde dans lequel j'introduis peu à peu des éléments qui tendent à expliquer celui d'aujourd'hui. Nous vivons dans un système presque parfait... Carole semble rassurée, malgré le "presque". Mais nous sommes dans le temps, et le temps c'est le changement. Pour que notre avenir soit à la fois changement, et maintien de tout ce qu'il y a de positif aujourd'hui, il faut une trajectoire cohérente. Pour moi, dans mon récit, elle ne peut que présenter une phase descendante, une lente marche vers la catastrophe puis, au dernier moment, une

réaction – l'énergie du désespoir – qui anéantit le passé et repart sur de nouvelles bases. Cette dernière phase, je ne parviens pas encore à la voir clairement; c'est comme cela dans les univers romanesques: l'auteur n'est pas tout puissant, certaines évolutions s'opèrent d'elles-mêmes au fil du récit, et d'autres se dissimulent, demeurent secrètes longtemps. Mais je finirai par sentir ce qui s'est passé; je finirai par savoir ce qui se cache derrière ce mot vide de sens, l'Événement!

Je vois bien que j'ai déstabilisé la brave Carole. Bouche ouverte, les yeux fixes, elle m'a regardé débiter ma salade. Elle pousse un profond soupire et se décide à réagir, d'une voix mal assurée. Elle aimerait que je la comprenne... Elle dit que je dois bien reconnaître que le Centre – et chaque Centre Régional - fait tout pour nous rendre la vie agréable, non? Tu peux exposer tous tes besoins, tous tes désirs, et nous nous arrangeons pour te satisfaire. Et ce n'est pas toujours facile, tu sais, c'est la Terre entière que nous devons harmoniser, tu ne te rends pas compte. Je la laisse causer, je connais le refrain; elle répond à côté du problème. Mais je sens qu'il se passe quelque chose. Elle est agitée d'une sorte de tic, qu'elle n'avait pas avant ou que je n'avais pas remarqué: elle cligne sans arrêt, les deux yeux ensemble, puis l'un ou l'autre. C'est comme si elle voulait me communiquer quelque chose, mais qu'elle ne peut pas le faire par son discours; elle doit savoir qu'elle est surveillée. Cela me rappelle l'alphabète morse; j'ai appris cette façon de transmettre des messages avec les Explorateurs, dont j'ai fait partie depuis mes huit ans, si je me souviens bien, pour finir chef d'unité avant de passer au Club de

basket. Un œil correspond au point, les deux yeux simultanés désignent un trait. Ce n'est que trop clair: ... --- ..., c'est un SOS! S'il y a une caméra en face d'elle, elle est perdue; ils se rendront compte. C'est certainement moi qui suis observé; je ne peux pas lui répondre de la même façon. Je vais tâcher... Mais oui, mais oui, je suis d'accord avec toi, tu as raison. Mais moi, je ne peux pas continuer ainsi. Ma vie est facile, agréable, c'est certain; pourtant, je ne comprends pas à quoi je sers. Par exemple, je suis libre aujourd'hui, ma direction a été avisée. Alors, qu'est-ce que je vais décider en sortant d'ici? Attendre sans rien faire sur le trottoir? Plusieurs traits, plus longs que la normale, et un très léger balancement horizontal de l'index droit... "Non!" Elle me fait comprendre – je crois du moins deviner cela – que ce ne serait pas la bonne solution. Je n'ai rien à choisir, en dehors de la vie que vous me programmez si gentiment. Aller m'asseoir dans la brasserie en face et lire le journal en buvant un café? Une série de clignement de l'œil gauche seul, et le mouvement du doigt devient vertical: "Oui, c'est cela!" Je fabule peut-être; je suis persuadé de percevoir son message. J'irai m'installer là; je ne risque rien. D'ailleurs, je ne sais pas ce que je pourrais faire d'autre après cet entretien. Je refuse bien sûr de continuer d'écrire sur mon poste de travail, maintenant que je le sais vulnérable, contrôlé probablement en permanence. Je ne sais pas ce qu'elle vient de me dire; je lance sans savoir pourquoi: Oui, oui. Tu as raison. Je m'excuse de t'avoir fait perdre tout ce temps. Merci de ton attention. Si tu as besoin d'autres renseignements, je reviendrai volontiers. Et je me suis levé, nous nous sommes serré la main tout à fait normalement. Sur le seuil, dans un murmure, elle a dit: "le plus à droite possible". Je l'ai

regardée dans les yeux, pour lui dire que j'avais compris. Compris quoi? Sur le moment, je n'en avais pas la moindre idée; je lui faisais confiance, aveuglément. Pas à la Centrale, qui serait son "moi" officiel, mais à l'individu, à la personne Carole.

La brasserie est vaste, à moitié vide. En face de l'entrée se trouve un comptoir, avec des tabourets de bar. La salle elle-même est assez allongée, parallèle à la rue. Le conseil de Carole devient clair, bien que je ne puisse pas encore en comprendre la raison: je vais m'installer à la dernière table, tout à droite. Je demande au serveur de m'apporter un café et le journal d'aujourd'hui, s'il en reste un exemplaire. Il n'a pas l'air surpris. Quand il revient, il précise: "C'est le dernier. Tu voudras bien le laisser en partant." Il y a longtemps que je ne suis pas entré dans un café ou un restaurant, bien que les consommations soient très bon marché, pratiquement gratuites; je ne savais pas que le tutoiement s'était généralisé à ce point. Pour le moment, je ne veux pas retourner toutes ces choses dans ma tête; il faut les laisser reposer quelque temps. Et surtout, si j'ai vraiment eu cet échange discret avec Carole, je ne me sens pas le droit de préparer une tactique à son égard. Je me plonge donc dans le journal. Sans grand intérêt... Les articles présentent le style conventionnel de tous les organes d'information; je ne me sens pas concerné par les sujets traités. Je m'ennuie. Je crois que je me suis assoupi. C'est la voix de Carole, discrète, neutre, qui me ramène à la réalité: "C'est moi, Carole. Tâche de ne pas réagir, comme si tu étais un collègue. Je me demandais si tu avais compris. Je sais que la dernière caméra est en panne; l'était encore hier en fin de journée, en tout cas. Nous devons rester prudents. Il faut offrir un

comportement naturel, anodin." Tout en parlant d'autre chose, la fatigue du travail, la belle journée, un titre lu sur mon journal, elle dessine quelque chose sur la serviette en papier qui accompagne son chocolat chaud, serviette qu'elle plie soigneusement avant de me la tendre. Je m'essuie les lèvres, comme si je ne savais pas boire sans me salir, et je glisse le papier machinalement dans ma poche. Je tends la main à Carole et je me retire tranquillement. Une fois tourné le premier coin de rue, je consulte son message; c'est manifestement un plan de la ville. Je reconnais facilement les quais qui longent le fleuve, la passerelle piétonne qui rejoint la longue île, à laquelle les voitures n'ont pas accès. Dans dix minutes, je serai là-bas, sur un banc, sous les cerisiers du Japon qui commencent à se faner.

Carole, que je m'attendais à voir arriver toute excitée, aux aguets, voyant un espion dans chaque passant... Je crois que si elle était apparue plus ou moins sous cet aspect, je me serais méfié d'elle; j'y aurais vu la suite d'un stratagème destiné à m'impressionner, et me faire avouer n'importe quoi pour avoir la paix. Elle se présente au contraire détendue, chaleureuse sans excès, et même portée à la plaisanterie. Elle pensait que je l'attendrais au milieu de la passerelle, là où la possibilité d'une caméra ou d'un micro caché est pratiquement nulle. Après l'épisode de la brasserie, ce serait une réaction normale. L'autre réaction normale, ce serait de penser maintenant que sa désinvolture cache de sombres intentions et, davantage que la nervosité que j'avais prévue, justifierait ma suspicion. C'est moi qui formule cette appréciation et, tous les deux, nous rions de bon cœur. Il y a

quelque chose qui nous assure, autant l'un que l'autre, de notre bonne foi réciproque. C'est à peu près ce que Marcel appellerait, probablement, une "perception immédiate". Je sais, sans raison apparente, je sais que je peux compter sur elle et je sais qu'elle pense la même chose de moi. Je prends au-dedans de moi l'engagement de ne jamais me départir de cette belle confiance, et de justifier la sienne par ma sincérité.

En fait, Carole m'attendait depuis longtemps. Pas ma personne exactement, mais quelqu'un qui penserait comme moi. Quelqu'un qui, de l'intérieur ou de l'extérieur, condamnerait les méthodes du Centre Régional, son obédience aveugle aux instructions de la Grande Centrale, et qui refuserait de se sentir libre à partir des fameuses trois ou quatre possibilités offertes, aux citoyens comme aux fonctionnaires, par le super ordinateur U.C. C'est en effet ce dernier qui contrôle à distance toutes les communications – électroniques, téléphoniques ou en tête-à-tête – entre le public et les représentants du système; lui seul dispose de tous les paramètres nécessaires pour donner à chacun la sensation d'être libre. Carole me révèle ces secrets, comme pour sceller notre pacte; elle me félicite d'avoir si bien interprété son changement d'attitude durant l'entrevue, d'avoir décodé ses clignements d'yeux.

Nous nous mettons d'accord sur les premières mesures à prendre. Tout d'abord, un rendez-vous tous les huit jours – donc chaque fois un autre jour de la semaine – ici même, quel que soit le temps. Ensuite, pour ne pas éveiller de soupçons, je continuerai d'écrire sur mon terminal personnel, tout en insistant sur le côté fictif

de mon manuscrit: le mien, je le rappellerai de temps, ce manuscrit que j'invente et que j'ai attribué pour des raisons de technique romanesque à mon aïeul Marcel. Par ailleurs, pour que nous ayons une base de référence, je continuerai sur ma vieille machine à écrire – héritée, elle, d'un oncle presque inconnu, quand j'avais quinze ans – j'écrirai la suite sincère de mes réflexions. Elle incluront, pas forcément de façon explicite, la position de Carole, ses sentiments, émotions, suggestions et autres. Peut-être que dans quelque temps elle pourra me procurer un petit PC en circuit fermé, sans courriel, mais capable de graver des CD. Elle est assez haut placée dans la hiérarchie pour avoir droit à ce genre d'appareil; celui qu'elle utilise va encore très bien, mais si elle le déclare hors d'usage, elle en obtiendra un neuf. Elle peut obtenir une attestation (fictive) de dépôt de matériel usagé; c'est un des rares commerces illégaux tolérés par la hiérarchie, qui doit en tirer un certain profit. Dans les mois à venir, nous pourrons d'abord nous mettre d'accord elle et moi sur les recherches à entreprendre et, ensuite, chercher éventuellement quelques complices. Le terme – c'est elle qui l'a utilisé – nous a fait rire. Ma femme a suffisamment confiance en moi pour me laisser m'absenter de temps en temps sans explication. C'est une convention entre nous, depuis que nous vivons ensemble. Carole et moi pensons qu'il faudra bientôt la mettre au courant, sans lui communiquer les détails de notre travail; ce dernier point, non par crainte d'une indiscretion, mais pour qu'elle n'ait effectivement rien à taire en cas d'interrogatoire. A partir de maintenant, donc – très exactement, à partir du moment où je me présente à la convocation – mon texte appartient à Carole et à moi. Je ne sais pas encore si nous serons "nous" ou simplement "je"; il faut que je me mette à

l'ouvrage, et le style surgira tout seul. Aux ouvrages, puisque je devrai rédiger un message pour la Grande Centrale en plus du document interne; je tâcherai de ne pas intervertir!

Où est-ce que j'en étais quand tout a basculé? J'étais libre et heureux. Je m'efforçais de me sentir heureux et libre. Les cris d'alarme de mon ancêtre Marcel me semblaient injustifiés, à longue échéance. Il y a certainement eu danger, je le crois volontiers, mais les hommes avaient réagi sagement et nous étions sur la bonne voie: paix, sécurité, bien-être, liberté. Ensuite, le doute s'est introduit. Le vieux monsieur à cheveux blancs qui a parlé du sens de la vie – lutter pour les valeurs auxquelles nous croyons, et même les réaliser dans notre vie – m'a rappelé la position de Marcel, qui ne se contentait pas d'une allusion générale à l'amour et qui exigeait l'engagement dans le combat pour sauver l'humanité de la catastrophe. Si, comme je peux l'observer, le drame final a été évité, le sens de l'existence devient problématique. Je travaille pour que la société actuelle fonctionne, elle qui garantit à tous une vie décente. Mais en fait, je ne sais pas pourquoi je travaille; ni pour quelle raison ni dans quel but. La raison, bien triviale, c'est que tout le monde travaille et que cela me donne la sensation de me rendre utile. Quant au but, je ne sais pas exactement à quoi servent les tâches que j'accomplis; je me rends à l'Unité de production, j'applique les techniques que j'ai apprises; si je pose des questions, je dois me contenter de termes généraux, "des appareils de mesure très précis", "la soupape de sûreté d'un nouveau générateur", "un dispositif de contrôle électronique". La Direction se dit satisfaite de mes prestations, et je touche chaque mois une somme qui me

permet de satisfaire mes désirs, et ceux de mes besoins que le Système ne résout pas automatiquement. Les quelques collègues avec lesquels je peux échanger des réflexions personnelles se moquent – gentiment – de mes scrupules; ils sont dans la même situation que moi et s'en portent très bien. Eh bien, moi pas! J'ai dû hériter de la lignée des Marcel le besoin de donner un sens à ma vie. Si vraiment ce monde est le meilleur possible, je n'ai plus qu'à attendre la mort, sans devenir un homme digne de ce nom; si, comme je commence à le croire, tout cela n'est que façade, alors je lutterai pour faire triompher la vérité et ainsi donner un sens à ma vie, à la vie humaine.

Je n'étais jamais parvenu à lire le message ajouté par mon père au texte dactylographié de son ancêtre Marcel; il s'agit d'une écriture à la main, mais dont je ne reconnais que, de loin en loin, quelque chose qui ressemble à un mot connu. La signature, par contre, se lit sans peine. Mon père... A vrai dire, je ne suis pas absolument certain qu'il s'agisse de mon père; la façon dont j'ai rétabli la chronologie de ma famille demeure hypothétique. La seule chose dont je sois sûr, c'est d'être leur descendant, avec au minimum trois générations qui me séparent de l'auteur du texte. Carole est en train de lire le document. Elle essaiera de déchiffrer la dernière note manuscrite; elle dit qu'elle s'y connaît un peu dans les écritures secrètes et la façon de les décoder.

Cela n'a pas été trop difficile (elle me dit). Du portugais ou de l'espagnol, peut-être en version américaine. Les mots sont collés entre eux, toute la ponctuation et les accents supprimés, de même

que les doubles lettres, et sans aucune attention à l'orthographe; je dirais même que l'auteur a essayé de rendre compte de la prononciation courante. Si tu lis à haute voix, avec un rythme régulier, le sens apparaît à travers les sons. J'en ai fait une copie. Une traduction, je veux dire.

"Il avait vu juste, notre ancêtre! Nous approchons du dénouement tragique et lamentable qu'il prédit; du double échec de l'homme, face au climat qu'il a complètement affolé, et en lui-même, par le triomphe de la haine la plus aveugle. Le niveau des Océans est monté de plusieurs mètres, de grandes étendues sont submergées, même en Europe, les Pays Bas, bien sûr, le Danemark, l'Allemagne, les plaines de France. Le Bengladesh a disparu, comme une partie de l'Indonésie; l'Afrique aussi est touchée. Si un jour quelqu'un refait une carte du monde, ce sera intéressant de la comparer à celle que Marcel (lequel des Marcel?) a joint au récit, et qui doit dater du début de notre troisième millénaire. Quant à la haine... En fait, je me demande s'ils sont capables de se haïr. Il s'agit plutôt, pour les deux blocs, de détruire totalement l'autre, de le rayer de la carte, d'éliminer tous les vivants. L'Occident – c'est le nom qu'ont pris les anciens USA et leurs satellites – possède l'avantage de la technique classique et, en particulier, du contrôle de l'espace. L'Orient – Chine, Japon, Corée et autres, réconciliés par la maladresse des ennemis – dispose d'armes secrètes, cela semble certain, et de l'appui obligé des pays musulmans et africains. Plus personne ne parle sérieusement de l'UE. L'Inde n'adhère pas officiellement à l'Orient mais, pratiquement, elle en fait partie. Cela peut sauter d'un jour à l'autre.

"Après plus d'une année, je reprends la plume, pour la dernière fois. Demain, je dois sortir du Refuge; je sais que je n'y reviendrai pas. D'après les rares nouvelles qui nous parviennent, les volontaires – les responsables du Refuge nous ont mis sur la liste des volontaires – ont pour tâche principale d'enterrer les cadavres, et probablement, auparavant, d'achever les mourants. Peu importe; c'est comme si j'étais déjà mort. Enterrer des morts et mettre fin aux souffrances des moribonds, c'est encore une activité humaine et décente; Marcel dirait peut-être que c'est une façon de donner un sens à sa vie. C'est une question que je ne me pose plus. Je confierai ce document à Gladys, à Sylvie ou à Garance, pour qu'elle le transmette à mon fils ou à l'un de ses descendants, une fois... Nous l'appellerons Marcel, évidemment. Adieu. Marcel."

Carole me dit qu'elle ne veut pas douter de l'honnêteté de mes ancêtres. Si Marcel décrit cela, c'est qu'il en est certain, il l'a vu lui-même ou il se base sur des références dignes de foi. Personnellement, je serais moins généreux. Ce que j'ai lu dans le document m'a convaincu des innombrables possibilités de manipulation dont disposent les dirigeants, les décideurs; de plus, depuis mes soupçons relatifs aux informations officielles que nous recevons quotidiennement et dans tous les médias, je me suis mis à douter de tout. Pourtant, dans le cas actuel, il y a tout d'abord une vérification facile à faire. Des cartes du monde sont en vente dans tous les Grands Magasins; je crois que j'en possède une, à la maison. Nous comparerons la semaine prochaine. Carole, sans rien dire, sort de son sac une carte officielle. Après avoir déchiffré la note

de Marcel, elle a eu la même réaction que moi ; elle aurait pu mettre l'une à côté de l'autre sa carte et celle de Marcel – je lui avais confié l'ensemble du dossier – mais elle a estimé plus juste que nous le fassions ensemble. Les grandes lignes des continents correspondent et les différences annoncées dans la note apparaissent au premier coup d'œil. Les anciennes divisions politiques ont presque toutes disparu. La Planète se compose aujourd'hui d'une douzaine de Régions, désignées par des lettres différentes. L'Europe, par exemple, apparaît comme Région E. Les seules frontières d'avant encore reconnaissables, malgré quelques modifications, sont celles des USA et de la Chine. Dans les deux cas, elles délimitent un espace absolument blanc, avec l'inscription "Région non accessible" – U. pour l'Amérique et Z. pour l'Asie. Z...? Il doit s'agir du nom de la Chine, dans sa propre langue, ZHONG GUO. Carole me regarde, surprise. Comment est-ce que je sais cela? Je n'en sais rien... C'est curieux, en effet. J'ai comme vu ces lettres, j'ai entendu ce son, en moi, très clair; et pour la première fois. Vraiment... Jamais... Sur le plan de Marcel, j'avais lu "République Populaire de Chine". Carole pense que c'est une sorte d'héritage, de type génétique: Marcel laisse entendre, dans son texte, qu'il a vécu quelque temps en Chine; il aura appris quelques mots, forcément, et surtout le nom même du pays. J'aimerais bien la croire, mais les transmissions génétiques supposent plus que trois ou quatre générations! Carole le sait, évidemment. Elle précise qu'elle a dit seulement "de type génétique". C'est un domaine encore mal connu. Nous ne pouvons pas exclure ce genre d'explication. De toute façon, pour nous, c'est un signal important; cette "Région non accessible Z." m'est proche et par cela elle nous

interpelle, elle nous concerne, dans notre projet, encore si vague. Carole ne sait rien des deux Régions ainsi mises à l'écart du monde habité. "Non accessible" n'est pas exactement identique à "inaccessible". Cela signifie, en premier lieu, que nos demandes de changement de lieu doivent s'arrêter à ces deux frontières. C'est la consigne qu'elle a reçue et dont elle doit tenir compte, en tant que Centrale, pour elle-même si elle désire voyager, et dans les contacts personnels avec les simples citoyens. Notre tâche ne va pas être facile. Demander d'aller vivre dans une des Régions limitrophes? Je n'ai évidemment rien à faire là-bas; il faudrait trouver un prétexte. Quoi qu'il en soit, il faut éviter d'attirer l'attention. Mon seul atout, ce pourrait être mon bilinguisme espagnol et français. Dans ma spécialité technique, tout le monde parle anglais; il pourrait donc se trouver... Elle allait dire "par hasard", mais elle s'est retenue à temps; elle aussi a hérité de Marcel – probablement à travers moi, en lisant mon texte – une grande méfiance envers ce terme. Nous ne pouvons pas attendre qu'un événement "sans raison apparente" fasse avancer notre recherche. Carole estime qu'elle peut se renseigner discrètement, bien que cette dernière notion soit bien fragile dans le système en vigueur. C'est pourtant la seule direction dans laquelle un indice nouveau nous pousse à nous orienter. L'ancien Empire du Milieu a joué un rôle de premier plan dans l'Événement et son statut actuel confirme qu'une des clés de l'énigme réside là-bas. La seconde note manuscrite fait s'effondrer un espoir auquel je ne voulais pas renoncer jusque-là: j'envisageais comme possible, j'espérais même que, chez les deux grands ennemis de la première note, la peur d'une catastrophe totale l'avait emporté et qu'au lieu de s'entre-détruire, ils avaient fait cause

commune et pris en mains le redressement de la situation, pour le bien de tous! Le Marcel de la deuxième note n'aurait pas dû se sauver de la mort dans un Refuge si les antagonistes avaient fini par comprendre leur erreur commune de croire qu'il était possible d'éliminer l'autre sans se suicider du même coup. Et sa sortie de l'abri n'aurait pas pris ce caractère tragique et définitif. Non, l'Événement a débuté par un cataclysme universel, cela est confirmé maintenant. Reste à savoir comment il s'est transformé malgré tout en une société à l'échelle de la Planète, et apparemment heureuse et libre; libre de mener une vie heureuse, pour autant qu'elle ne cherche pas à lui donner un sens.

[Huit pages du texte de Marcel – notre Marcel, Marcel IV, VI, ou XII – ont disparu. Lui-même ne s'appelle plus Marcel, officiellement, mais nous ignorons son nom d'emprunt. Il a certainement raconté dans le détail comment Carole lui a procuré un document d'identité lui permettant de circuler librement dans toutes les Régions (y compris R.N.A.U. et R.N.A.Z., à en juger par la suite de son "rapport") et le NIP correspondant, qui lui fournit l'argent nécessaire – sauf terrains et immeubles – et, surtout, lui ouvre presque toutes les portes. Nous parlons de "rapport" parce que le ton change complètement. Le style narratif a disparu au profit d'un état des lieux de type administratif, coupé par endroits d'explications dont il est impossible de vérifier le degré de certitude. Le nom de Carole n'apparaît jamais. Un de nos collaborateurs prétend qu'elle a payé très cher son manquement aux obligations des Centrales et des Centraux; il refuse de dire d'où il tire cette information. Nous nous sommes demandé si cette deuxième partie du texte était

vraiment issue de la même personne que le début, mais quelques indices ont dissipé nos doutes. De son auteur, nous n'avons aucune nouvelle.]

Le rapport technique de Marcel.

La R.N.A.Z. correspond, géographiquement, à ce qui a été la Chine. La seule langue utilisée est l'anglais, avec un grand nombre d'accents différents; dans certains cas, la prononciation est si curieuse qu'il faut recourir à l'écrit. Personne ne se vexe de ne pas être compris: il suffit de prendre la responsabilité sur soi et d'indiquer d'un geste une ouïe défectueuse. La nature a été totalement soumise à l'homme et à ses caprices. Malgré l'énorme différence climatique entre le Nord et le Sud, entre la côte et l'intérieur, c'est le royaume de l'éternel printemps. Cela se remarque une fois franchie la barrière qui entoure la Région. Il ne s'agit pas d'un mur de béton ou de barbelés comme il en a existé avant l'Événement sur l'ensemble de la Planète. La gare frontière est construite à la lisière d'une splendide forêt de bambous. Les rares voyageurs qui ont le droit d'aller plus loin s'installent dans un véhicule aux fenêtres opaques, qui laissent entrer la lumière mais voilent ou troublent tout l'environnement concret. La clarté diminue tout d'abord, probablement à cause du feuillage dense des bambous, qui se devinent comme des masses sombres; peu après, elle augmente à nouveau. D'après les quelques objets méconnaissables dont la silhouette traverse de temps en temps les vitres, la vitesse du véhicule ne doit pas dépasser trente ou trente-cinq kilomètres à l'heure. C'est difficile de préciser davantage; il

faudrait savoir avec précision à quelle distance se trouvent ces repères. Un peu moins d'une heure plus tard, le véhicule – ni auto, ni car, ni rien de connu, je n'ai pas d'autre mot à proposer – s'est arrêté; nous avons donc franchi une barrière mystérieuse, de quelques dizaines de kilomètres de large. C'est tout ce que je peux dire. D'après ce que j'ai pu observer par la suite, et grâce à quelques explication que j'ai pu glaner çà et là, cette espèce de clôture longe aussi l'Océan, à plusieurs kilomètres au large. Ce n'est donc pas uniquement aux personnes que cette Région est "non accessible", mais encore aux éléments naturels, aux phénomènes atmosphériques et probablement aux virus et aux bactéries, de même qu'aux missiles, qu'ils viennent de quelque part sur la Terre ou des espaces intersidéraux. Il s'agit en fait d'un perfectionnement spectaculaire des anciennes techniques de protection, qui crée un microcosme à l'abri de toute perturbation. Les habitants se divisent en deux catégories, privilégiées les deux, encore qu'à des degrés très variables: les Décideurs (avec majuscule) et les décidés consentants, sans majuscule. Ces derniers sont répartis en secteurs de services, hiérarchisés. Même ceux qui sont tout en bas du secteur le plus modeste mènent une vie agréable, avec toujours la possibilité théorique de gravir un ou deux échelons. Les Décideurs résident dans des palaces entourés de parcs et, dans tous les cas examinés de près, d'une protection invisible, de même type que la "Grande Muraille" de la R.N.A.Z. Les décidés habitent soit des villas individuelles, soit des immeubles modernes confortables, ne dépassant jamais quatre étages. Les plus grandes localités ne doivent pas atteindre dix mille habitants; elles disposent d'un centre commercial unique, où se trouve absolument tout, du bouton de

chemise à la voiture non polluante, du croissant parisien à la télévision en trois dimensions. Apparemment, toute la marchandise, nourriture comprise, vient des régions voisines et est distribuée par un réseau souterrain; c'est difficile de se renseigner, parce que personne ne se préoccupe de savoir d'où et comment, pourvu qu'il y ait.

C'est dans le domaine de l'U.C. (*Universal Computer*) que l'équilibre entre Décideurs et décidés pourrait présenter des problèmes. Les Grands Décideurs sont assistés d'une armée de décidés de haut niveau, électroniciens et informaticiens, qui manient des données qu'ils sont les seuls à comprendre vraiment. De plus, il n'est pas certain qu'ils soient capables de contrôler un système aussi complexe, qui est composé, entre autres, de l'ancien Internet intégral, de SKOWT-00, des huit modules FK de l'analyse des messages reçus et des réponses fournies et d'un LTC (*Low Temperature Computer*) qui assure le climat de la R.N.A.Z. et sa sécurité. Internet se trouve théoriquement hors d'accès, sauf entente entre deux Grands Décideurs et deux techniciens du sommet de la pyramide. Rien n'empêche que l'U.C. finisse par se rendre indépendant de l'humain. C'est même peut-être déjà le cas, sans que personne ne s'en rende compte. Les systèmes d'autocontrôle, de remise en état immédiate des circuits et de création d'unités supplémentaires en cas de besoin sont si perfectionnés et subtils que l'alarme ne pourrait plus être donnée.

Il est difficile de se faire une idée de la relation de ce monde avec le passé. Les échanges d'idées, les discussions de tout genre

ne portent que sur le présent et, occasionnellement, sur le futur. Ce qui anime la conversation, c'est d'une part et avant tout le plaisir de vivre, la découverte de nouvelles sensations et d'émotions toujours plus intenses; d'autre part, les imperfections de détail constatées dans le fonctionnement, au niveau individuel ou familial, du système général. "Figure-toi que tout à l'heure, quand j'ai voulu me brancher sur...!" Les moindres défaillances, jusqu'au retard de quelques secondes, sont immédiatement signalées, et commentées avec les intimes. Nous [Nous ne savons pas à qui fait allusion ce pluriel inattendu.] avons essayé à plusieurs reprises, et dans des milieux fort différents, d'orienter la discussion vers le passé, même récent. La première réaction est toujours de surprise – cela ne fait pas partie du savoir-vivre, c'est *shocking* – puis, en cas de persistance dans cette voie, l'étonnement se transforme en gêne ou en agacement. La vie se situe ici, dans le présent et dans l'avenir immédiat. L'hypothèse la plus vraisemblable est que la mémoire ne fonctionne que par rapport aux dernières heures vécues; le seul problème à résoudre serait de remplir le mieux possible l'instant prochain. Les projets à longue échéance sont effectivement très rares, voire inexistants: ce soir, demain, bientôt, prochainement, suffisent à structurer les programmes. Cette façon de vivre est probablement en relation avec le fait que le long terme est pris en charge par l'U.C. Ce dernier connaît les désirs et les habitudes de chacun et organise le microcosme de la R.N.A.Z. – ou de ses cellules individuelles – en fonction des préférences et des manies des intéressés. Ces derniers se sont adaptés au paternalisme de la science absolue qui veille sur eux et en ont perdu le sens de la responsabilité, de l'engagement, de la liberté; du vouloir. Ils

préfèrent peut-être la joie de la surprise à la réalisation d'un projet, trop facile à réaliser. La "joie", c'est probablement un terme abusif, comme le serait "bonheur"; mettons plaisir, bien-être, jouissance. Ils n'ont pas l'air malheureux; c'est tout...

Comme dans les autres Régions, les hôpitaux ne semblent pas surchargés de travail; j'en ai vu plusieurs en passant, sans m'arrêter. Il fallait pourtant aller y voir de près. Celui-ci, comme les autres que j'ai entraperçus, est composé de deux bâtiments nettement séparés. Le plus petit affiche EMERGENCY AND VARIOUS TROUBLES; l'autre se spécialise dans les AMNESIA DISORDERS... Je suppose qu'il s'agit d'un pléonasme, ou d'une maladresse, une mauvaise traduction de je ne sais quelle langue; probablement du chinois qui, je m'en souviens, construit ses mots composés selon des règles bizarres. (Quand tu liras ce texte, Carole, tu seras satisfaite de voir que ton hypothèse reçoit un argument de plus: je n'ai jamais ouvert une grammaire de chinois, et pourtant je sais comment cette langue fabrique de nouveaux mots à partir des plus simples, ou des plus généraux.) Je ne connais que les troubles de la mémoire, qui s'appellent précisément amnésie. Mais je ne vois pas ce que peuvent être des troubles de l'amnésie. Je me dirige donc vers AMNESIA DESORDERS.

Comme dans les autres bâtiments officiels que j'ai visités en curieux, personne ne me demande mon document. Je suis surpris par l'animation qui règne ici. Des patients circulent dans les couloirs, que ce soit au bras d'un infirmier, sur des fauteuils roulants ou même dans des lits. Les occupants de ces derniers ont les yeux

fermés et me semblent très pâles, peut-être à cause de la lumière trop crue des tubes fluorescents. Les autres ont l'air... hébétés; oui, c'est le mot qui convient le mieux.

Je m'approche d'une infirmière qui contemple le spectacle en secouant la tête. "Beaucoup de travail, aujourd'hui, non?" Elle a terminé sa journée, mais elle se demande si elle a le droit de s'en aller. Non, il n'y a rien de spécial; c'est ainsi depuis six mois. Tu comprends, ce sont ceux de la première grande campagne, il y a quarante ans. *Oui, je comprends. Quarante ans déjà?* Elle me regarde et semble hésiter; j'ai peut-être posé la question de trop. Ah...! Tu n'étais pas encore né... Elle, elle est née cette année-là. Ses parents l'ont inscrite comme volontaire en "amnesia disorders", pour lui éviter le traitement. Volontaire, c'est vite dit. Jamais elle n'aurait accepté cette profession. Elle a suivi le curriculum d'études jusqu'au certificat d'infirmière chef, bien que ses résultats l'aient désignée pour continuer et devenir médecin. Tu ne peux pas savoir... A voir le spectacle, j'imagine ce que cela représente, jour après jour. Oh, ils ne souffrent pas vraiment; et dans quinze jours, ils rentreront chez eux et n'y penseront plus. Je commence à comprendre... *Ils sauront retrouver le chemin?* Oui, sans problème. Ici, nous ne touchons que les résurgences de la vieille mémoire, celle d'avant l'Événement; ces souvenirs qui risquent de jeter le trouble partout. A l'époque, ils ne connaissaient que l'amnésie totale, jusqu'au jour de l'intervention. La médecine a fait de grands progrès; nous pouvons éliminer tout ce qui réapparaît du premier traitement et maintenir pratiquement tous les acquis postérieurs, qui d'ailleurs ne sont pas très nombreux, comme tu sais. Mais le pire, ce

n'est pas cela... *Ah...! C'est que toi...?* Bien sûr! Volontaire, je t'ai dit. Mémoire intacte, du premier souvenir à celui de ce matin! Des centaines, des milliers de souvenirs que je traîne avec moi! Et, bien sûr, cloîtrée ici, intouchable. Une puce greffée, là, dans le bras, et qui ferme la porte de sortie si j'approche à moins de dix mètres. Je ne peux pas même raccompagner jusque là les patients qui retournent chez eux! Je suis femme, je m'attache à eux, et je ne peux que leur indiquer d'un geste par où ils doivent, par où ils peuvent, eux, s'en aller, pour toujours. *Tous, ici...?* Non, pas tout le monde. A partir de mon grade, oui. Les autres peuvent demander d'être soignés. Ils viennent travailler, avec un brassard bleu... Regarde, ces deux, là. Nous n'avons pas le droit de causer avec eux; uniquement les instructions de travail. Bien sûr, chacun a son micro incorporé. Un mot de trop et... *Mais alors, tout ce que tu me dis...?* J'avais terminé mon temps de travail et j'ai débranché. Ils ont dû contrôler et ils m'imaginent de retour dans l'aile de logement. Mais c'est plus prudent que je te quitte. J'avais besoin de parler, merci de m'avoir écouté. Elle me prend dans ses bras et part brusquement, pour que je ne la voie pas pleurer. Je suis content de penser qu'elle a remarqué que j'ai moi aussi les larmes aux yeux. J'en sais assez!

C'est au Nord Est de la Région que se situe la zone scientifique et industrielle. Géographiquement parlant, elle appartient encore à la R.N.A.Z., mais il est évident qu'elle jouit d'une certaine autonomie. Il est difficile d'en estimer la superficie. En comparant les deux cartes du monde dont je dispose, je dirais que cette zone correspond en tout cas à tout l'Ouest de l'ancienne

Europe, c'est-à-dire la France, l'Espagne et le Portugal. Les bâtiments ne sont pas notablement plus élevés que dans le reste de la Région. Ceux que j'ai visités se développent surtout vers le bas, en sous-sol. Il est toutefois difficile de savoir où se situe le sol. D'immenses régions présentent une altitude de base unique, mais totalement artificielle; la végétation, abondante et très variée, croît dans des bacs de béton, à des hauteurs diverses, souvent sur le toit des immeubles. Par endroits, des colonnes s'élèvent très haut; nous ignorons si elles sont construites en métal, en matière plastique ou en un mélange des deux. Il n'est pas possible d'estimer leur hauteur. D'après les renseignements que nous avons pu obtenir [Nous ne savons pas s'il s'agit du même "nous" que précédemment, l'auteur du texte étant revenu au singulier durant de nombreuses pages.], elles représentent un des deux moyens de communication planétaire – l'autre utilisant des satellites artificiels – destinés à se remplacer mutuellement en cas de problème. Nous avons demandé si cette zone organise et contrôle uniquement la R.N.A.Z. La réponse, accompagnée d'un sourire, a été "All over the World." J'ai tenté une deuxième question: "All the Cosmos over?" Pour toute réponse, un geste que je ne peux pas interpréter, l'index et le pouce de la main droite, qui se touchent presque; et avec toujours le même sourire condescendant. Nous n'avons pas compris grand-chose, évidemment.

Ce qui nous a le plus surpris, c'est l'absence totale de retenue ou de méfiance à notre égard; nous les avons sentis très sûrs d'eux-mêmes, très fiers de leur savoir et de leur puissance. J'ai même l'impression qu'ils se situent au-dessus des Grands

Décideurs. C'est donc là que trouve le point faible du Système: une pyramide à trois sommets, ce qui défie la géométrie classique. En simplifiant un peu, je mettrais à ces trois sommets, respectivement, l'étiquette politique, cybernétique et scientifique. Pour chacun d'eux, il y a lieu de se demander qui commande: les hommes ou les machines? Quoi qu'il en soit, ce point faible a perdu toute son importance; si quelque chose doit se produire, ce sera sans notre intervention. Nous n'avons plus qu'un but, comprendre. Est-ce que cela va donner un sens à notre vie? La question elle-même a-t-elle encore un sens? Il me reste à traverser un Océan, le Pacifique ou l'Atlantique, et à découvrir la R.N.A.U. D'ici, le voyage au-dessus du Pacifique sera moins long.

Ma première surprise a été d'apprendre que les rares transports aériens étaient strictement réservés aux urgences. Voilà qui réjouirait Marcel – un des Marcel – si fâché par la pollution créée par les avions. De là où j'habitais à la R.N.A.Z. où je me trouve maintenant, j'avais voyagé par voie terrestre; je n'avais aucune barrière maritime à franchir. Le train presque toujours, et quelques autres "déplaceurs" que je renonce à décrire. De toute façon, voyage agréable, rapide, presque silencieux, avec à peu près autant de tronçons à ciel ouvert que dans des tunnels. La traversée du Pacifique m'enchanté. Je me sens bien sur le bateau, heureux de n'avoir rien à décider, jouissant d'un confort total, avec la possibilité de m'isoler pour réfléchir à tout ce que j'ai appris dans la R.N.A.Z. ou de discuter avec les autres passagers. Je ne sais pas combien de temps la traversée va durer. Nous avons quitté la terre ferme il y a une dizaine de jours, sans voir autre chose que quelques îles à

l'horizon; aucun bateau, non. La mer est calme, le ciel clair, la température agréable, la nourriture excellente. J'ai tout de suite compris que nous utilisons l'énergie solaire, ce qui confirme mon idée que les Décideurs ont fait de la lutte contre la pollution leur grande priorité; ce que j'ai pu comprendre de mes visites dans la zone scientifique va dans le même sens. Le "pourquoi" est clair et j'y adhère sans réserve; le "comment" m'échappe absolument.

Je dis que j'adhère au pourquoi... Je dois préciser que je n'ai aucun effort à réaliser pour participer personnellement à cette lutte généreuse; tout est organisé, tout est prévu pour éviter les écarts de comportement. Il ne s'agit pas de consignes, d'écriteaux dans tous les coins rappelant qu'il est interdit de faire ceci ou obligatoire d'agir de telle façon. Par exemple, la douche est réglée à trente-six ou trente-sept degrés, très agréable, et s'arrête d'elle-même au bout de quelques minutes. Il est possible de choisir l'eau froide, pour une durée à peu près équivalente. Ensuite, il faut attendre plusieurs heures pour recommencer. Il suffit de comprendre le fonctionnement; impossible de tricher. D'un côté, cela présente un certain danger: nous ne développons pas un instinct de respect de l'environnement. Les Décideurs comptent davantage sur l'efficacité des systèmes que sur la bonne volonté des individus. Est-ce une politique judicieuse? Je suppose que les expériences réalisées... Quand? Jadis, avant l'Événement, dans une première période d'adaptation? Cela a-t-il une relation avec l'amnésie collective organisée? Et pourquoi cette dernière, pour quelle raison et dans quel but? Le schéma général est peut-être assez simple: pour repartir à zéro, parce que trop de mauvaises habitudes et de

fausses valeurs s'étaient établies. C'est très probablement quelque chose de ce genre, mais trop vague sous cette forme. J'aurais dû poser une ou deux questions à l'infirmière chef... Non, j'ai bien fait de respecter son besoin de s'exprimer à partir de ses propres problèmes, pour une fois que quelqu'un l'écoutait vraiment et pouvait la comprendre.

Les repas sont servis entre 13.30 et 15.00 puis de 20.00 à 21.30; le petit déjeuner, sous forme de buffet libre, est ouvert de 07.00 à 10.00; il y a quelques tables pour deux personnes et les autres peuvent en accueillir jusqu'à six. Je tâche de me joindre à d'autres passagers, sans m'imposer à des groupes déjà constitués. Un vieux monsieur s'installe toujours à la même petite table. Je lui ai offert ma compagnie, très discrètement – pour une fois, juste faire connaissance. Il a accepté, sans manifester ni joie ni déplaisir. Nous avons parlé de tout et de rien; j'ai senti que ce n'était pas le moment de l'interroger. C'est lui qui a pris l'initiative de me proposer de nous retrouver ce matin, dès l'ouverture du buffet. Nous sommes seuls dans la salle.

"Je te reconnais, maintenant. Tu as inspecté le service des amnésies, à H." Non, non, pas inspecté. Visité, tout simplement. "Tu as des problèmes?" De mémoire? Aucun, je suis né quelques années avant l'an "un". Mes premiers souvenirs datent de notre ère, je n'ai été soumis à aucun traitement. "Ah, tu crois cela!" Et il se met à m'expliquer. Bien sûr, c'est une intervention plus douce, dont presque personne ne se rend compte; plus préventive que corrective. Ils ont prévu cela, pour le cas où l'un de nous entrerait en contact avec des gens qui, comme le dit bien la section où il m'a vu,

souffrent de troubles de l'amnésie. "Drôle de formule, n'est-ce pas?" En effet... Des gens comme lui, précisément. Mais leurs services après vente ne sont pas très efficaces; ils assomment sur le moment les "réminiscents" impénitents, puis tout revient peu à peu. Quand une opportunité s'offre, ceux qui récupèrent des souvenirs importants et significatifs aimeraient bien ouvrir les yeux aux autres, les secouer un peu. Mais de telles occasions se présentent rarement. "Les gens nous fuient plutôt, tu as vu. Mais j'ai senti que tu avais envie d'en savoir davantage." Oh...! "Ne dis pas que non; ou je me tais pour toujours!" Je le regarde, et il continue. Il était enfant au déclenchement de l'Événement. Il se souvient vaguement du Refuge, et des adultes qui devaient sortir, les uns après les autres; son père, un matin..." Matin? "Les lumières du Refuge baissaient lentement, puis se rallumaient peu à peu, à intervalles réguliers; c'était cela, les soirs et les matins, peut-être sans rapport avec les jours et les nuits du dehors. Il y avait, parmi les réfugiés, un génie scientifique. Il a réussi à capter, malgré les murs de béton armé qui faisaient cage de Faraday, les nouvelles diffusées par les belligérants. Au début, tous les deux criaient victoire, sans nier quelques pertes en vies humaines, ce qui ne représentait pour eux qu'un détail anecdotique. Peu à peu, le ton des Occidentaux a changé, les choses allaient mal pour eux, il était question de demander un armistice, la paix, la collaboration pour créer ensemble un monde meilleur. Ceux de l'Orient ne moquaient. Trop tard! Ils l'avaient proposé avant, avant que les autres pressent sur le bouton fatal. Puis, les émissions occidentales ont cessé. Le physicien a encore capté quelques chaînes indépendantes, qui parlaient du nombre des morts, dans tous les continents." Des

millions? "Des milliards...! Les derniers renseignements ont préféré parler des survivants probables. Quelques milliards? Entre cinq cents millions et un milliard. Mais comment pouvaient-ils savoir? Le tour du génie est arrivé, il est sorti un matin et le silence s'est établi. Ou alors, j'ai oublié. Reviens demain. Ou plutôt dans deux ou trois jours, pour que personne ne se rende compte."

Le lendemain, en fin de journée, nous avons aperçu une côte à l'horizon. A la vitesse où nous allions, il était peu probable que nous l'abordions avant vingt-quatre heures. Pourtant, au repas du soir, le vieux me guettait et m'a fait signe de venir à sa table. "Tu sais rire?" J'ai joué dans une troupe de théâtre amateur. "Alors, ris de temps en temps, assez fort; il faut qu'il croient que nous parlons de choses peu sérieuses." Savoir vraiment, non; il a procédé par recoupements, par déductions, par comparaisons. Il faisait partie, d'un point de vue géographique, du groupe Occidental; l'Europe d'alors, qui d'ailleurs a payé le plus lourd tribut, en nombre de morts. Assez anti-Américains mais encore davantage anti-Chinois. Dans les dernières décennies avant l'Événement, la peur et la haine de la Chine ont été entretenues soigneusement par les services des USA, dans tout leur bloc. Beaucoup ont résisté longtemps, certains auraient même préféré adhérer au groupe Oriental; puis les excès – inventés ou réels – attribués aux Jaunes, comme nous avons fini par les appeler, en souvenir d'un vieux Péril Jaune du XIX^{ème} siècle, nous ont presque tous contaminés. "Ce n'est pas très drôle, mais n'oublie pas de rire; et quitte cet air sérieux, tragique!" J'ai fait de mon mieux. C'est vrai qu'il était devenu impossible de construire un monde meilleur sur ce fond de haine, attisée par la défaite militaire.

La haine était partout, sur tous les continents; c'est par cela qu'il fallait commencer. Surtout – il avoue qu'il ne sait pas vraiment, mais il a de sérieuses raisons de croire – que les vainqueurs avaient prévu un énorme arsenal de contamination, avec entre autres un produit inspiré des recherches sur la maladie d'Alzheimer; en cherchant à lutter contre elle, ils avaient découvert comment elle se propageait. Et c'était une des façons les moins brutales – apparemment du moins – de rendre l'ennemi inoffensif. Tout était donc préparé pour la grande campagne de vaccination, non pas contre la maladie en question, mais pour la favoriser; une simple question de dosage. Ha, ha, ha! "Merci." Je n'ai presque pas dû me forcer. Les morts? Europe, donc, Chine, Japon, Afrique, Inde, Canada, Angleterre, Russie... Aucune partie du globe n'a passé entre les gouttes. Et l'Amérique Latine? Pareil. Tu...?

Il allait sûrement me demander si j'avais quelque chose à voir avec l'Amérique Latine, et je n'aurais pas su que lui répondre. "Oui" et "non" auraient à la fois une vérité et un mensonge, et je n'aurais pas pu préciser. Heureusement que le haut-parleur est venu me tirer d'embarras:

"Your attention please!"

Nous avons dû regagner nos cabines. Nous nous sommes revus de loin, au moment du débarquement; il a fait semblant de ne pas me connaître. Il a dû penser que j'avais quelque chose à voir avec l'Amérique Latine, puisque je lui posais la question. Il a peut-être raison. Je ne sais pas; je ne sais plus.

La R.N.A.U. me réservait une surprise de taille. Sa frontière Sud conserve des vestige du grand mur construit par les Etats-Unis entre eux et le Mexique. Les anciens postes de contrôle semblent avoir été modernisés, sans rien de spectaculaire. Tout d'abord, une splendide forêt: toutes les espèces de séquoias, comme il se doit, et des chênes-lièges, des buissons colorés, des fougères arborescentes, et d'autres essences inconnues. Sur le vélo qui m'a été confié, j'ai serpenté dans ce parc splendide, un peu mystérieux. La route est capricieuse, presque sans tronçons rectilignes; le sol est solide, assez lisse, mais pas goudronné. Les arbres se sont espacés au bout d'une dizaine de kilomètres; une petite heure de promenade. Brusquement, j'ai eu la sensation de faire un bond en arrière dans le temps; de plusieurs siècles, deux ou trois au minimum.

Tout le territoire – j'y ai circulé, à bicyclette, pendant plus d'une année – est consacré à la culture et à l'élevage, selon les anciennes méthodes; très anciennes même. Partout, de petites exploitations familiales, disséminées. Quelques villages, qui ne doivent pas dépasser le millier d'habitants, abritent des artisans, qui travaillent le bois, le métal, le cuir, la paille; et une petite auberge, sans oublier l'atelier de réparation de vélos. Pas la moindre mécanisation, des voies de communication non asphaltées, aucun véhicule automobile, bœufs et chevaux pour le transport comme pour les labours; des moulins, à vent ou le long des rivières, comme seule source d'énergie. Les paysans donnent l'impression de travailler, sinon avec plaisir, du moins sans contrainte. Ils se disent tous

Américains – Yankees – sans orgueil ni honte. Ils n'ont guère envie de causer avec des étrangers; le seul renseignement que j'aie pu obtenir, c'est qu'ils sont amis des Chinois. "Yes, sir. Long ago." L'amnésie a donc été combinée avec la fixation de nouveaux schémas, qui semblent bien ancrés... Je ne sais pas si je dois dire "dans les mémoires" – cette notion n'a probablement pas cours ici – mais dans la façon de penser et de vivre. Penser? A la rigueur, oui; c'est une pensée raccourcie, mais qui fonctionne assez bien dans la situation où ces gens se trouvent: des agriculteurs vivant confortablement, sans grands soucis matériels. J'ai vu des chars chargés de sacs ou de bétail se diriger paisiblement vers des maisons construites dans le style du pays, encore que d'un volume supérieur. Les paysans déposent les sacs ou les bêtes sur un quai de bois, il y a un échange de documents, puis ils repartent à vide, ou presque; ils chargent quelques sacs – de jute, comme ceux qu'ils ont livrés. Je devine à peu près ce que cela représente.

Bien sûr, j'ai visité plusieurs de ces centres de récolte. Je me suis cru transporté dans l'autre R.N.A. Tout est mécanisé, ou plutôt informatisé. Deux ou trois techniciens commandent et contrôlent les machines qui trient, transforment, conditionnent les produits, puis les orientent vers divers lifts qui disparaissent dans les sous-sols. Les animaux passent dans un local de désinfection, puis vont se faire tuer, dépecer, congeler, ailleurs... Je n'ai pas voulu jouer à l'inspecteur, ni au naïf. Eux ne m'ont rien demandé, je n'ai pratiquement pas posé de questions. Les Yankees continuent de nourrir une partie du monde, avec cette différence qu'ils ne polluent pas et qu'ils ne ruinent plus les producteurs des autres régions. Ils

collent exactement à la tâche qui leur a été... imposée, bien sûr. Mais eux ne s'en rendent pas compte. "Les choses sont ce qu'elles sont", il n'y pas de raison pour qu'elles évoluent.

Je suis remonté vers le Nord par la côte du Pacifique. J'ai pu observer que les zones montagneuses sont elles aussi cultivées dans la mesure du possible, avec des terrasses qui font penser aux rizières de l'Orient ou aux "*andenes*" de la Cordillère des Andes. Le vieux monsieur du bateau doit avoir vu juste: j'ai peut-être connu, d'une certaine façon, en un certain sens, par mes ancêtres éventuellement, j'ai peut-être connu le vaste "*altiplano*" dont je rêve parfois – dans de vrais rêves, oui, ou en m'ingérant dans les rêves des autres et j'ai alors la sensation d'avoir toujours vécu là. Mon document d'identité me permettra ainsi d'aller me ressourcer dans ce qui serait ma terre d'origine; avant de retourner chez moi. Chez moi? Encore un terme dont le sens m'échappe partiellement, et de plus en plus; mais, "les choses étant ce qu'elles sont..." De l'ancienne ville de Seattle, il ne reste à peu près rien; quelques bâtiments administratifs, des entrepôts minables, dont l'essentiel doit se trouver en sous-sol.

Vers le Sud.

Les vastes bateaux à énergie solaire amarrés au quai de chargement ne m'ont pas vraiment surpris: la R.N.A.Z. n'est pas loin d'ici. J'ai décidé de mettre à exécution mon projet de gagner l'autre demi continent. Un petit caboteur m'a conduit en dix jours à la frontière de la Région puis au premier port – l'ancienne Tijuana, qui ne compte plus que huit mille habitants – de ce qui a été le Mexique.

De là, un train m'a emmené jusqu'à El Paso, réduit à un petit centre administratif et un poste de douane par lequel ne passe pratiquement personne. C'est pourtant de là que part le train du Sud; et quel Sud! A plus de dix mille kilomètres à vol d'oiseau. Je préfère ne pas savoir la durée du voyage; d'ailleurs, je ne sais pas jusqu'où j'irai. J'espère tenir bon jusqu'à ce qui demeure, pour moi, le Pérou, mais qui maintenant est inclus dans la Région S. Un convoi par jour, des wagons-lits confortables, un restaurant; surtout, une vitesse modérée, qui permet d'admirer... ce qu'il y a, rarement, à admirer vraiment. Le pays ressemble à ce que j'ai connu dans les deux Régions où j'ai habité: des localités à la taille de l'homme, des zones industrielles sans fumée, des cultures modernes où l'homme contrôle encore (ou de nouveau, je ne sais pas exactement) la mécanique. Le réseau ferroviaire, selon le panneau de la gare de départ, n'est pas très dense. Notre voie passe par le Plateau central, deux autres lignes longent la mer, sur chaque côte. Les transversales sont peu nombreuses et de tracé sinueux. J'ai toujours avec moi la carte du monde ancien; nous devons passer par Mexico City, México D.F. (Distrito Federal, je suppose) de mon plan, ou dans les environs immédiats. Le Mexique ne figurait pas dans la liste des pays les plus touchés par le conflit; je suis curieux de voir ce qu'est devenu ce monstre urbanistique.

Le haut-parleur qui commente, très irrégulièrement, la progression du convoi s'est contenté de dire "Here was Mexico City". Il fait encore assez jour pour constater qu'il ne reste rien de la mégapole; maintenant, c'est une bourgade comme les autres, et qui probablement porte un autre nom. Que sont devenus les quarante

millions d'habitants ? Je ferais mieux de me demander d'où me vient ce chiffre incroyable. Il a surgi en moi, comme plusieurs autres connaissances – c'est ainsi que je les ressens, sans contrôle possible de leur statut de vérité – qui s'imposent à mon imagination ; c'est bien le terme qui convient : elles apparaissent en moi comme des images précises, comme des souvenirs. Je finis par croire que toutes les manipulations cérébrales, neuronales, que les vainqueurs du conflit ont réalisées pour créer la nouvelle humanité ne sont pas encore bien maîtrisées et me conditionnent plus que je ne l'imagine. C'est angoissant, puisque la seule chose que j'étais absolument certain de savoir, c'étaient précisément mes souvenirs. Je me disais : "Tu as vécu cela ; même si tout est illusion, tu as réellement fait l'expérience, en toi, de cette illusion. Et cela, personne ne peut te le reprendre" Si des souvenirs me sont inoculés par leurs techniques, il ne me reste aucune certitude ; je ne sais pas qui j'ai été et donc pas non plus qui je suis ni qui je serai. Ni si je serai. Il ne me reste que "je suis" ; "je suis ce que je suis". Non : "Je suis celui que je suis." Je ne suis pas une chose, je pense, je suis celui-ci qui pense maintenant. C'est peu pour construire une vie et lui donner un sens. Le voyage continue...

Nous venons de traverser le Canal de Panama, d'après le haut-parleur. J'ai bien examiné les deux cartes que je possède et le plan, très schématique, du trajet qui mène de El Paso au Cap Horn et qui est affiché dans le wagon. Je suppose que, dès que cela sera possible, nous rejoindrons la rive du Pacifique, pour emprunter ensuite l'ancienne route, la Panamericana. Ce sera vraisemblablement au niveau de l'Equateur ; je veux dire, le

parallèle zéro. J'espère que le haut-parleur nous avertira du moment exact; cela doit être impressionnant de passer d'un hémisphère à l'autre.

Nous avons certainement franchi de nuit le parallèle fabuleux; je dormais. Ou peut-être que le responsable n'a pas jugé poli de nous réveiller pour si peu de chose; pour lui, bien sûr, cela ne signifie plus rien. Il fait tout sa vie ce long parcours, sans avoir jamais perçu la sphéricité de la Terre, et sans ressentir quoi que ce soit d'anormal à cet endroit précis. Nous approchons maintenant de la région où devait se trouver jadis Lima. Ah, non. J'ai mal deviné. C'est encore Lima, d'après le plan affiché dans le wagon: "Lima, centre administratif de la Région S". Je décide de quitter le train. Je me rends compte que, de tout le trajet, je n'ai parlé à personne – exception faite des formules conventionnelles. Je suppose... En fait, je ne sais pas très bien pour quelle raison je suis venu ici, ni ce que j'attends de ce contact. D'après le paysage que nous avons traversé depuis que la voie a rejoint la côte, je m'attends à trouver ici la même uniformité sans surprise qui, sauf quelques paysages de montagne assez impressionnants mais trop lointains, a été tout intérêt à ce voyage, dont j'attendais beaucoup. Je ne sais pas quoi, mais beaucoup. Et jusqu'à maintenant, presque rien.

L'étonnement cependant m'attendait; mais pas du tout dans le sens habituel. Ce qui me bouleverse, c'est de reconnaître, oui, de reconnaître le "vieux Lima", que je suis certain de n'avoir jamais vu. Dans mes plus anciens souvenirs, je suis un enfant de quatre ou cinq ans. Depuis ce moment, tout l'itinéraire de ma vie est bien clair

dans ma mémoire. Je maintiens ce que je viens d'écrire: je n'avais jamais changé d'hémisphère! Je ne connais rien de Lima, et pourtant tout m'est familier. En arrivant, j'ai même reconnu la gare, avec cette différence qu'il y a maintenant un deuxième quai, pour le convoi qui traverse le continent. Mais l'autre quai, celui du train qui monte... Je sens que le nom va me revenir... La Oroya! Oui ou non? Souvenir ou imagination?

Il faut que je retourne à la gare, pour vérifier. J'ai l'impression de reconnaître le petit tortillard de montagne; seule la motrice est de type moderne, probablement plus respectueuse de l'environnement. Le panneau confirme mon intuition, que je refuse d'appeler souvenir: le nom qui s'est imposé à moi, c'est bien celui de la première station importante, La Oroya; ensuite, la voie continue vers le Sud. A partir de Huancavelica, il est facile de voir que la carte a été prolongée; les couleurs sont plus vives que sur l'ancienne partie. La ligne devait s'arrêter là. Elle continue aujourd'hui vers le Sud. A quelques mètres à ma droite, un vieux couple me regarde avec insistance; très vieux, des visages tout ridés, foncés, de petite taille et un peu voûtés, surtout lui. C'est comme s'ils avaient envie de me parler mais qu'ils n'osaient pas. Ils discutent entre eux, avec des gestes étriqués, puis se tournent à nouveau dans ma direction. "*Veo que ahora la línea sigue hasta el Cuzco. ¿Hace mucho?*" Ils paraissent tranquilisés de m'entendre parler espagnol – ce qui m'est venu spontanément; dans les rues, je n'ai entendu que l'anglais. Ils s'approchent. "Oui, longtemps." Il était encore enfant. "Moi aussi", précise sa femme. Je dis que cela n'a pas dû être une entreprise facile, dans la Sierra. Presque tous

les habitants de Lima ont participé. Volontairement? Oh...! Tous, ceux des beaux quartiers comme ceux des *pueblos jóvenes*. Oui, les "jeunes villages", ces horribles bidonvilles qui entouraient Lima, misérables, insalubres, sans eau courante. Toi, tu n'as pas connu cela; tu es bien trop jeune. Tous au travail. Pendant des années. Entre les deux, ils n'arrivent pas à se mettre d'accord sur le nombre exact; elle se contente de quinze ans, lui en compte vingt-cinq. Pendant ce temps, tout a été rasé ici, les villas avec piscine, les hôtels de luxe, les quartiers populaires. Il ne reste que ce que tu as vu: le vieux Lima. Les travailleurs de la voie, bien sûr, ils ne sont pas revenus. Il faut dire que presque tous venaient de la Sierra. Elle pense que les autres, les *gringos*, sont retournés chez eux; c'est mieux ainsi. "Moi, je suis née ici. Avant, quand j'étais petite, nous n'existions pas, ma famille et moi. Tout était à eux, pour eux. Maintenant, cela va mieux." Et vous vous souvenez de tout cela? Il ne restait presque plus personne dans la ville, dans les faubourgs. Ses parents, à elle, ont dû aller travailler à la voie ferrée; elle s'est cachée comme elle a pu. Lui, il est arrivé un peu plus tard. Elle l'a vu qui errait à la recherche de quelque chose à manger et... Voilà: ils ne se sont plus quittés. Peu à peu, les choses ont changé, des gens d'ailleurs sont venus, ils ont réparé les maisons de la vieille ville, autour de la Plaza de Armas, ils ont transformé la Cathédrale en Administration de la Région S.; et ils ont fait démolir tout le reste! Même le temps a changé! Plus de brouillard, plus de *garúa* [pluie très fine, ce qui s'appellerait chez nous "le brouillard qui tombe"]. Soleil la journée, et de temps en temps un peu d'eau pendant la nuit. Dans notre jardin, les légumes poussent tout seuls; pas besoin d'arroser.

Je m'étais habitué peu à peu à ce beau temps perpétuel, mais il a fallu la petite phrase du vieil *Indio* pour que j'en prenne conscience. Je comprends mieux, maintenant, le geste du scientifique, quand je lui ai demandé s'ils contrôlaient aussi le cosmos. Ce millimètre qui sépare les deux doigts peut avoir deux sens, qui ne s'excluent pas. D'un côté, il désigne le budget extrêmement modeste consacré aux espaces intersidéraux; d'un autre, il peut désigner la toute petite couche de cosmos qui entoure la terre, l'anthroposphère, celle qui nous concerne. C'est elle qui a obtenu la priorité absolue, ce qui a permis de contrôler le climat, sur toute la Terre. Marcel pensait, lui aussi, qu'il fallait orienter la science vers ce qui touche l'homme directement. Il parle d'une sorte de "raison vitale", si je me souviens bien. Du soleil la journée, de la pluie de temps en temps la nuit, selon les besoins. Est-ce que les Décideurs ont eu connaissance du *Testament* de Marcel, et qu'ils en ont tenu compte? Peut-être un peu. Mais lui ne parlait pas de domestiquer la nature; il voulait dialoguer avec elle, la comprendre d'abord, la respecter, et chercher de petites améliorations de ses lois, pour maintenir l'équilibre général tout en rendant plus facile la vie de l'homme.

J'ai invité mes deux amis à aller prendre quelque chose dans un établissement public. Ils m'ont conduit jusqu'à un petit square, avec tables et chaises. Je leur ai demandé de choisir ce qui leur ferait plaisir. C'est elle qui s'est dirigée vers le kiosque situé à l'angle de la place. Elle est revenue avec, sur un plateau ovale, trois verres coniques, assez hauts, remplis d'un liquide entre le gris et le jaune;

et trois curieux paquets enveloppés dans des feuilles vertes. Nous avons levé nos verres en nous regardant dans les yeux, sans rien dire. Dès que j'ai goûté, le nom a pris forme en moi et je l'ai prononcé, ou il s'est prononcé tout seul: "*chicha de qora*" [boisson à base de maïs, légèrement fermentée]. "*Se nota que te gusta*", m'a dit Felipe; tu aimes bien, cela se voit. J'ai défait soigneusement les paquets et j'ai reconnu (reconnu?) l'odeur qui s'est dégagée. C'est un mélange de maïs en semoule et de petits morceaux de porc bien gras, généreusement assaisonné. "*Ah, tamales!*" Et après la première bouchée: "*Está muy rico, excellent!*". J'ai oublié le prénom de la petite grand-maman; c'est dommage.

Me voici à Cuzco; au Cuzco, en souvenir du sens premier de ce nom: "Le Nombriil [du monde]". Mon train continuait jusqu'à Puno, au bord de Lac Titicaca. J'ai décidé de ne pas poursuivre. Le Cuzco sera ma dernière étape, après quoi je retournerai dans ma lointaine Région. Seules subsistent les constructions datant d'avant la conquête espagnole. Je fais tache parmi ces gens très typés, et vêtus probablement comme leurs lointains ancêtres, antérieurs même aux Incas, peut-être. Pendant longtemps, j'ai pourtant pu me promener sans provoquer d'attroupement. Il n'y avait pas grand monde dans la localité; ils étaient aux champs, je suppose. Maintenant, le soleil va se coucher, les rues se remplissent. J'ai autour de moi une foule dont j'ai de la peine à comprendre l'état d'esprit; ils me semblent très sûrs d'eux, sans qu'il faille parler d'arrogance. Leur sourire lui aussi a quelque chose d'ambigu, curiosité modérée, amitié un peu condescendante. Une femme s'adresse directement à moi, et les autres font silence. Je ne

comprends pas un mot de son discours, mais la sonorité ne me surprend pas: elle parle *qechua*, la langue commune imposée par les Incas à tout leur empire. La porte-parole a terminé son message; je sens qu'elle attend, que tous attendent une réponse. Parler espagnol ou anglais serait certainement maladroit. Je pourrais inventer une langue quelconque, imiter un dialecte germanique, par exemple, comme le fameux *schwizertüch*, ce qui nous mettrait sur pied d'égalité. Enfin, une série de syllabes s'échappe de ma bouche: "*Manam runasimita yachanichu*". Elle suscite un éclat de rire général, et c'est alors seulement que je comprends ou je devine ce que je viens de dire: "Je ne connais pas le *quechua*." Et je l'ai dit en *qechua*, ce qui est manifestement comique. Alors j'ai ajouté (quelqu'un en moi a ajouté): *takypiykichik kusikuni*; cela doit signifier quelque chose comme "si vous chantez, cela me fait plaisir". Ils se mettent à chanter et à jouer de leurs instruments, c'est la fête! Après cela, nous pourrions échanger sans danger quelques phrases en espagnol. Dans trois jours, je reprendrai le train en direction de Lima.

Quand je suis arrivé à la gare du Cuzco, le matin du départ, il y avait deux convois à quai. En toute sincérité, je ne peux pas dire pourquoi j'ai choisi celui de la voie B. Je ne me souviens pas avoir vu d'écriteau, ni entendu des indications diffusées par haut-parleur – et en quelle langue? C'est en lisant, dans une petite gare que nous avons traversée sans nous arrêter, le nom de Ollantaytambo, que j'ai compris que je me dirigeais vers l'Atlantique plutôt que vers le Pacifique. J'ai passé deux nuits à Aguascalientes, pour monter au Machu Picchu voir le lever du Soleil; le second soir, j'ai retrouvé

sans peine le chemin qui conduit aux bains chauds, toujours aussi émouvants et aussi rudimentaires, avec leurs cinq bassins de pierre perdus dans la forêt. A Quillabamba, un planteur a offert de m'accompagner, à cheval, jusqu'à Kiteni, où je trouverais sans peine des bateaux descendant le Río Urubamba. Tout s'est bien passé; lentement, avec quelques jours d'attente dans des villages heureux, de l'amitié partout, des échanges presque silencieux mais d'autant plus profonds, autour du feu de camp. Deux rapides nous ont obligés à suivre un sentier dans la Selva pour rejoindre, quelques kilomètres plus bas, l'embarcation allégée du poids des voyageurs – une douzaine de personnes. De confluent en confluent, Ucayali, Marañón, Napo, nous voici enfin sur l'Amazone, Río Amazonas, au pluriel, avec sa centaine de sources rivales; jusqu'à son embouchure, ses embouchures qui se ramifient à travers le delta final. Avant de m'embarquer sur l'Océan, j'ai tenu à traverser le Sertão jusqu'aux ruines de Canudos, en souvenir de *La Guerre de la Fin du Monde...* Elle a effectivement eu lieu, encore que bien différente de celle que le romancier avait imaginée; pire et meilleure, et mauvaise comme toutes les guerres, défaite d'un côté comme de l'autre, et toutes ces morts absurdes. Et tous ces morts innocents, trompés, manipulés, qui finissent par haïr des inconnus innocents, trompés, manipulés et par les tuer ou se faire tuer par eux; jusqu'au dernier?

Le bateau, enfin, très semblable à celui du premier voyage, une mer calme, une période hors du monde, des connaissances sans lendemain, et le Rayon Vert à chaque coucher de Soleil. La

Croix du Sud, nuit après nuit plus proche de l'horizon, puis son absence nostalgique. Plus jamais ?

Le retour.

Le train de nouveau, puis un autre train, et l'arrivée chez nous. Annie et Carole m'attendent sur le quai. Elles sont devenues amies, pendant cette longue absence. Je me demande si notre fille me reconnaîtra... Je me doutais bien de quelque chose, mais pas à ce point: Carole m'a suivi jour après jour. Elle a été chargée par ses supérieurs de prendre soin de moi; oui, me protéger, pas me surveiller. Mon expédition était en principe sans danger, mais ils tenaient à me voir rentrer sain et sauf et, peut-être, porteur de quelques informations utiles. Nous aurons une entrevue dans un mois; le temps de me reposer de tant de kilomètres... sans efforts! Il paraît que je n'ai pas grossi. C'est vrai que j'ai marché le plus possible, à chaque étape, et la traversée du convoi d'un bout à l'autre plusieurs fois par jour, le vélo dans la R.N.A.U., la piscine et la salle d'exercices sur les bateaux, la nage en rivière malgré les piranhas dans le trajet en pleine Selva, l'errance dans le Sertão.

J'ai peu à peu raconté mon périple à Annie et à Carole, bien qu'elles aient pu lire tout ce que j'écrivais, au fur et à mesure de mes découvertes. Elles étaient arrivées à la même conclusion que moi: il est inutile de chercher à en savoir davantage et, surtout, il est impossible d'intervenir sur un système aussi puissant, aussi astucieusement organisé. D'ailleurs, toute tentative de modification, ne serait-ce que de détails à première vue sans importance, risquerait d'agir à fin contraire. L'équilibre actuel fonctionne, je n'ai

rencontré personne de malheureux; de vraiment heureux non plus, je dois bien le reconnaître. Quant au sens de la vie... "Non, Annie, non, Carole... Ne cherchons pas. Les choses étant ce qu'elles sont, le mieux est de clore ce récit, vous ne croyez pas?"

Elles n'ont pas répondu tout de suite; alors, je me suis décidé à écrire :

FIN DU RÉCIT

La fin la plus tragique.

Tu te souviens que je pressentais à notre situation calamiteuse une issue plus terrible encore que les deux que j'ai évoquées dès le début de ce testament: les derniers hommes à moitié asphyxiés, desséchés, contaminés dans leur corps et dans leur cœur et dans leur tête, et qui crèvent parmi les déchets et les ruines; ou les massacres enchevêtrés les uns dans les autres, plus personne ne se reconnaît dans la guerre totale, et le dernier qui se trouve tout seul, sans personne à tuer, ne sait rien faire d'autre de sa vie et se laisse pourrir parmi les cadavres. Ou un mélange des deux... Je pressentais depuis quelque temps une troisième possibilité, que je n'osais pas formuler parce que je devinais où elle allait m'emmener; et cela, je le refusais. C'est alors que j'ai inventé la lignée des Marcel et que j'ai demandé au dernier de raconter sa vie et d'essayer de savoir, de comprendre comment cela s'était produit. J'ai été plein d'espoir, quand il a commencé de voir les contradictions de sa façon de penser et de vivre: penser très peu et vivre tranquillement. J'ai cru que je commençais la lecture d'un roman semi-policier et semi-espionnage. Mais il a vite compris, dès son départ en voyage, qu'il n'y avait plus rien à faire. Il s'est bercé d'illusions quelque temps, et moi avec lui, parce qu'il découvrait

certains côtés positifs des bouleversements opérés par les Grands Décideurs; alors, je me suis dit qu'après tout, ce monde-là n'était pas si mal et qu'il pourrait évoluer vers davantage d'humanité.

La tentation.

Avant même que Marcel en prenne conscience, j'ai déduit de son récit quelles étaient les priorités essentielles de l'Equipe de tête. Quand le physicien a répondu à sa question sur le Cosmos par le petit geste de la main droite, j'ai applaudi. Plus de dépenses militaires, c'était déjà un énorme progrès. Plus de sommes énormes consacrées à l'exploration de l'Univers infini. Plus non plus de recherches gratuites dans l'infiniment petit, de course au premier qui trouverait telle particule encore hypothétique, ou qui échafauderait une théorie réconciliant Einstein et Planck. C'était enfin mon maître José Ortega y Gasset qui l'emportait sur les autres penseurs et qui remettait les choses à leur place, et l'homme concret et vivant au centre de tout. La raison au service de la vie, la science au service de l'homme et de la nature. A partir de là, rien n'est impossible. Et, en fait, Marcel formait, avec le monde qui lui était proposé, un "nous remarquablement cohérent. Il n'a jamais parlé de ses connaissances, autres que professionnelles. D'après son langage, je déduis que sa culture générale ne dépassait pas le strict minimum. S'il a reçu des leçons d'histoire, elles se limitaient à l'époque contemporaine, à partir de ce qu'il appelait l'an "un". La lutte entre Athènes et Sparte, la date de l'incendie de Rome par Néron, le contenu du Traité de Cateau-Cambrésis d'où est sortie l'Europe "actuelle", les Guerres Mondiales, le premier homme sur la Lune, quelle importance est-ce que cela présente face à la vie

concrète, à ce qui existe maintenant et à ce qui va se passer demain? Aucune, d'un certain point de vue. C'est pourquoi les leçons d'histoire n'ont probablement pas été totalement supprimées: Une fois de plus, "pour savoir où nous allons, où nous devons aller, il faut savoir d'où nous venons". C'est bien simple, nous venons de l'an "un", selon un processus de lente amélioration de tous les paramètres. La durée du travail obligatoire a diminué de deux pour cent, les maladies disparaissent définitivement les unes après les autres, les incartades du temps deviennent exceptionnelles: soleil le jour et pluie suffisante pendant la nuit. Les choix offerts à chaque citoyen augmentent; il n'y en avait que deux, dans les premières années, alors que maintenant trois est un minimum et qu'il demeure toujours possible de reprendre le problème sous un autre angle. Si nous venons de là, nous pouvons espérer que, sans grands efforts, nous allons vers encore mieux, toujours mieux.

Le dialogue vertical.

Et puis, j'ai été impressionné par la mise en place d'un système de communication dans les deux sens, entre le sommet et la base. Moi qui ai fait confiance au marxisme et qui ai admiré ce que je croyais savoir de la République Populaire de Chine des premières années, et surtout quand j'ai deviné, à travers le récit de Marcel, que, militairement parlant, c'était le Bloc Oriental qui avait gagné la grande bataille, j'ai eu la naïveté de supposer que les Hauts Dirigeants étaient retournés aux sources de la politique de Mao Ze Dong, tout en évitant ses énormes erreurs. Les plus humbles habitants du globe peuvent exposer leurs besoins et même

leurs simples désirs au Pouvoir Suprême, qui est en même temps le Savoir Suprême, grâce à l'orientation utilitaire, utilitariste, des progrès en informatique. Le U.C. n'est pas là pour jouer, surfer par simple curiosité, perdre son temps. Il sert à résoudre les problèmes essentiels: ceux de la Planète et de son climat, et ceux de chacun, en particulier; en d'autres termes, l'équilibre général, écologique et humain. J'aime croire que, dans les premiers temps du communisme chinois, cet aller et retour entre la base et le sommet a fonctionné aussi bien que ce que Marcel décrit. L'expérience d'avant l'Événement montre que la République Populaire de Chine n'a pas pu vaincre l'héritage du l'Empire du Milieu et de sa vieille tradition d'autoritarisme absolu. La nouvelle tentative, celle de l'Événement lui-même et de ses suites à partir de l'an "un", telle que Marcel a pu l'observer, a suscité en moi quelques espoirs. Un mélange entre la technocratie et un rêve de démocratie participative pouvait, pourrait, aurait pu apporter le bonheur à l'humanité. Il fallait pour cela créer l'"homme nouveau" capable de faire coïncider ses désirs avec le bien de la communauté. Quelle pédagogie réaliserait ce prodige? Quelle autorité serait assez courageuse et généreuse, assez sûre d'être dans le vrai, dans le bien et dans le juste, pour demander aux sciences de l'éducation d'entraîner tous ceux qui dépendent d'elle à penser vraiment?

Les choix du programme scientifique.

L'erreur des Grand Décideurs serait surtout de n'avoir pas développé l'ensemble des sciences humaines et de s'être contentés de celles qui assurent le contrôle de la pensée et aboutissent vite à la manipulation; pour le bien de tous, croyaient-ils peut-être. Non, je

dois rester lucide. Leur but était de tout posséder, de tout dominer, et d'assurer cette suprématie à longue échéance. Le mal était en eux et, même s'ils s'étaient soumis volontairement à l'amnésie imposée à tous les autres, ils n'auraient pas pu éliminer leur fonds d'égoïsme. J'avais été tenté aussi par l'aspect positif que représentait la structure de ce merveilleux "nous" que forment toutes les femmes et tous les hommes. Hélas, Marcel a pu constater que si l'humanité qu'il a auscultée a maintenant une tête, cette dernière n'émane pas de l'ensemble de l'organisme; à la rigueur, elle n'en fait pas vraiment partie. L'humanité est ce qu'elle est: un merveilleux idéal, une abstraction, des milliards et des milliards d'individus, chacun d'eux unique et irremplaçable. Merveilleux idéal, je le maintiens, mais très vulnérable. Le tout qu'il forme n'est pas régi par les mêmes lois que chacune de ses parties, comme le proclame la formule souvent avancée, et rarement vérifiée. Bien des humains doivent descendre au plus profond de leur drame personnel pour trouver la force de réagir; il faut pour cela une tête, une pensée, un cœur, une volonté libre. L'humanité ne possède pas ces organes, ces dimensions. Si elle atteint le fond de son abîme, rien ne pourra l'en sauver.

Le sens de la vie, à nouveau.

Marcel, tu m'as mis dans un sacré borbier! Dans le monde dont tu as fait l'expérience concrète, ou immédiate si tu veux, poser la question du sens de la vie, c'est comme un cercle vicieux. Le sens de la vie, c'est de se demander si la vie a un sens et de ne pas pouvoir faire un pas de plus; c'est à nouveau se demander si cela a un sens de se demander si la vie a un sens. C'est bien ce que tu as

pressenti, tandis qu'Annie et Carole cherchaient un argument pour ne pas abandonner tout espoir; alors tu t'es dépêché d'écrire le mot FIN. C'était une façon de ne pas sombrer dans la folie. La puissance absolue des Décideurs garantissait le fonctionnement du système, dans une sorte d'équilibre dément mais prodigieux, dont la rupture n'était simplement pas pensable. La pensée, en effet, n'avait prise sur aucun élément de raisonnement ou, en d'autres termes, le travail de la pensée échappait à l'homme, à cette pensée de chacun de nous et qui fait notre grandeur. La pensée informatisée était ailleurs, extérieure à l'humain. Cela, dans le monde que tu as visité, en promeneur curieux, pour finir par y dissoudre tes doutes. Douter de quoi? Pourquoi douter? Les choses sont ce qu'elles sont.

Un nouvel aspect de l'espoir.

Qu'est-ce qu'il me reste à faire? La troisième issue à notre situation tragique et que je craignais de découvrir, plus terrible encore que les deux premières, que j'ai rappelées il y a quelques pages, ne se distinguait de celle de Marcel que par une nuance: son indépendance, l'absence d'un pouvoir dictatorial, bien intentionné par ailleurs, comme la structure démocratique possible. L'Événement – puisqu'il en faut un pour nous sortir de l'ornière qui conduit tout droit au fossé final – serait ce sursaut inespéré du bon sens des humains. Les voix qui s'élèveraient de partout pour mettre fin à la guerre – à l'esprit de guerre – et à la détérioration de l'anthroposphère, de notre environnement vital, l'emporteraient sur les faux arguments des actuels décideurs (sans majuscule, les nôtres, obscurs, anonymes, déguisés). Le programme de réaction, que nous connaissons bien maintenant – arrêt du mouvement

pernicieux, invention d'un nouvel ordre des choses et mise en œuvre de ce projet – ressemblerait de très près à ce que Marcel a observé, ou a déduit de ses observations. Priorité à l'amour entre tous les hommes et à la collaboration avec la nature, et pouvoir suprême rendu à la raison humaine, dans sa fonction unique, qui est de découvrir ce qui est bon pour la vie et de le réaliser. Quand je dis "bon pour la vie", je pense à la vie de tous les êtres vivants, mais en particulier à la vie humaine, qui inclut la pensée, le bien (éthique), l'amour, la joie... Il faudra pour cela des décideurs, des chercheurs, des femmes et des hommes d'action. Ils seront moins ambitieux que ceux de Marcel, ils se contenteront de vivre comme tout le monde, sans luxe inutile; ils seront moins pressés, ils rétabliront un vrai dialogue avec la nature, et entre les humains. Et avec le temps il arriveront au même résultat. Tous les problèmes seront résolus, la maladie vaincue, la misère éliminée, un rythme de vie équilibré, un travail pour le bien commun offert avec joie en remerciement d'une vie harmonieuse, l'avenir de tous garanti à longue échéance. Longue, très longue... Très long terme, si toutefois il doit y avoir un terme. Est-ce que ce sera encore ce que nous appelons la vie? Tu as raison: je n'ai pas eu le courage – je le prends maintenant – de demander si cette vie-là aura un sens.

Faite passer le temps? Au secours!

Marcel, lui, pouvait au moins se révolter au fond de lui-même contre ces gens qui s'offrent des palais somptueux alors que lui doit se contenter d'un trois pièces et demi, certes relativement confortable et avec balcon au Sud-Ouest. Mais il aura trop peur de rompre l'équilibre dans lequel cette vie tranquille et agréable lui est

assurée, pour se lancer dans la polémique ou la révolution. Une révolution modeste appelle vite la Grande Révolution et ses terribles affrontements. Nos descendants – les arrière-petits-enfants de nos arrière-petits-enfants, dans le meilleur des cas – n'auront pas cette chance, ni cette tentation secrète de faire quelque chose pour changer, pour améliorer ce qui, d'un point de vue quelque peu terre à terre, est déjà (presque) parfait. Le problème pour eux sera d'occuper le temps libre, que l'amélioration continue du système augmentera encore; se creuser l'imagination pour trouver de nouveaux passe-temps... Quel horrible mot, quelle affreuse situation que de devoir aider le temps à passer! C'est pourtant l'aboutissement logique de la lutte pour le triomphe du bien sur le mal. Je refuse cependant de faire comme Marcel, de profiter d'un moment d'inattention de mes personnages – toi mon lecteur fidèle, les multiples entités auxquelles j'ai donné une réalité plus ou moins individuelle, Lucien, Marcelle (déjà...), tous le Marcel, Annie et Carole, ON, l'humanité, le Décideurs, le monde, la pensée – pour taper les trois lettres du mot libérateur. Je n'ai pas mis Garance dans la liste de mes personnages. Elle est restée extérieure à moi, parce qu'elle a été la première à s'opposer rigoureusement à mon libre arbitre, quand je m'efforçais de mettre en doute le "réel", quand je feignais de ne plus croire au vrai, au bien ni au beau. Elle ne pouvait confirmer mes "perceptions immédiate" que de l'extérieur, au nom de ce qui m'est inaccessible, inconnu, inconnaissable, impensable. Oh, Garance, à l'aide! Je sais que tu ne m'as pas trompé; tu aurais voulu le faire, que tu n'y serais pas parvenue: c'est contraire à ta nature, tu es vérité. Alors ?

Ma "petite" erreur.

"Tu t'es laissé emporter (c'est Garance qui me dit cela), tu as oublié que le temps reste pour toi une énigme partielle. Dans un ancien chapitre, tu l'as plus ou moins défini à partir de tes actes volontaires et des projets qui les structurent. C'était un bon départ, je ne l'ai pas avalisé explicitement; mon silence t'a suffi. Je t'ai laissé ensuite chercher ton chemin, pour que tu apprennes; tu as compris beaucoup de choses, mais qui sont restées quelque peu théoriques. Tu as vécu comme si ta solide théorie du sujet et de l'objet pouvait être mise entre parenthèses, et en cela tu as vu juste. Pour vivre normalement en tant qu'être humain sur cette Planète, il faut faire "comme si", comme si tout cela était le réel et pas seulement ta "perception de", ou l'état dans lequel ce qui est se présente à toi, mais qui ne serait que l'une de ses facettes. Mais quand tu te mets à réfléchir, tu dois être plus prudent. Le temps linéaire et irréversible, c'est celui de ton vécu, avec les nuances que toi-même tu as découvertes, les heures d'attente qui n'en finissent pas et les heures de joie qui filent trop vite, par exemple. C'est le temps de ta vie, que tu peux prolonger de quelques années, dans le souvenir que gardent de toi tes amis; quelques décennies, prudemment, parce que tout change vite aujourd'hui. Avec Marcel, tu t'es autorisé un bond d'un siècle, ou même davantage, et tu as compris que tu jouais avec le feu. Maintenant, tu te mets à parler de la fin "heureuse et tragique" de l'humanité! Ce temps-là, mon cher, tu ne le connais pas! Tu l'as imaginé, au sens fort du terme; je l'ai vu en toi, comme un long tunnel tout droit, dont tu entrevoyais la sortie, à la fois lumineuse et angoissante. D'accord, encore une fois, mais pour autant que tu sois conscient qu'il s'agit de l'image que tu

créées, pour essayer de comprendre. Elle peut t'aider, et en même temps elle est un piège, dans lequel tu es tombé.

Le côté linéaire du temps.

"Je peux te le dire, je dois te le dire, puisque tu as confiance en moi. Gardons ton image du tunnel. Le temps à l'échelle de l'humanité n'est pas rectiligne; son terme n'est pas fixé, il dépasse l'opposition entre fini et infini. Le tunnel qu'il dessine dans l'immensité de la durée, selon ton image, va bien dans une certaine direction – que moi-même je ne connais pas, ne sois donc pas vexé si je ne t'en dis pas davantage – mais avec des tas de petits virages. Il va se chercher lui aussi, par tâtonnements, par essais et rectification. Tu peux à la rigueur percevoir vers l'avant une très discrète lumière, qui te confirme dans ton optimisme vital: oui, ce temps-là semble aller dans le bon sens, dans le sens du bien. Mais cela ne correspond pas au sens (orientation) du temps lui-même; c'est le temps du projet humain, de tous les hommes et de chacun: ouvert, à faire, à essayer. Si tu projettes sur le temps tel qu'il est en lui-même tes préoccupations à l'échelle de ta vie, de ton quotidien, et que tu n'imagines pas d'autre issue lointaine que l'aboutissement heureux et glorieux de l'aventure humaine, l'aventure de la vie et de la pensée, tu mêles tout, tu confonds ton réel avec celui qui t'est interdit, qui ne peut pas être objet de toi sujet, celui qui est extérieur à toi et ne dépend pas de ton libre arbitre. Bien sûr: dans ce cas, tu te heurtes à une humanité amorphe, inutile, hors des catégories de ton vécu, telles que le sens de la vie, l'engagement dans le combat pour une Terre habitable et l'Homme, avec majuscule, bon et réconcilié avec lui-même. Je ne nie pas cette possibilité, mais je n'y

crois pas, moi, Garance. Je laisse à ce temps-là les choix qui lui appartiennent."

Je ne suis pas certain de comprendre...

En d'autres termes...

Ce n'est pas facile, d'accord. Quand tu parles du temps, tu ne peux te référer qu'à ton vécu du temps, ou au temps en tant que vécu par l'homme. Tu y découvres entre autres la côté irrémédiable du passé, dont nous avons déjà discuté: ce qui a été ne peut pas ne pas avoir été. Là, j'ai garanti sans réserve ta perception immédiate. Il en va de même pour l'ouverture du temps à venir, avec des limites qui ressemble d'assez près à celles qui bornent ta liberté. Par exemple, chaque jour est nouveau; c'est en fait une reprise de ce que je viens de rappeler: demain ne sera pas aujourd'hui, parce que aujourd'hui sera figé dans le passé accompli. Le temps en aval est changement; dans les faits, mais aussi et surtout en qualité, en valeur. Il sera sur l'axe qui sépare le bien du mal. Cela aussi, je peux l'avaliser. Mais quand tu sors de ton vécu, quand tu crois avoir une "notion" de la fin de l'humanité, tu abandonnes ta possibilité de connaître. Tu parles encore du temps, mais tu ne sais pas de quoi il s'agit vraiment, ce qu'il "est", lui. Par exemple, il doit englober la rigidité stricte du temps vécu en amont et la disponibilité tu temps vécu en aval. Cela dépasse ton entendement, au même titre que la "réalité" ou la "vérité" du marteau en dehors de la facette de lui qui apparaît ou qui se manifeste dans votre rapport de sujet à objet. La fin de l'humanité échappe à ta perception immédiate, tu peux le constater si tu

t'efforces – en vain – de la penser vraiment. Et cela, même si, par ailleurs, elle "peut" arriver demain. Par rapport à ton vécu, elle est une simple hypothèse de travail."

Je commence à y voir clair; je commence...

L'échelle humaine...

"Essaie de faire comme moi, tu veux? Tu as certainement compris ton erreur intellectuelle, ta généreuse maladresse dans le maniement de ta pensée – de ta petite pensée, ne l'oublie pas, et non La Pensée. Alors admets que cet état du monde est une belle utopie, et plus encore une belle "uchronie", selon le terme que tu as emprunté à ton fameux maître Ortega y Gasset; oui, Don José, je n'ai pas oublié. Tu te réclames de sa défense de la raison vitale. La fin de l'humanité n'est pas à ta dimension. Non pas parce que tu es trop faible pour avoir la moindre influence – ce qui d'ailleurs n'est pas du tout prouvé, à l'échelle de ta vie – mais parce qu'elle est, elle aussi, extérieure à toi, hypothèse périlleuse et pourtant acceptable dans tes réflexions, mais sans statut que tu puisses connaître et comprendre. Reste dans le domaine de "ta" raison vitale, tes actes quotidiens, le projet qui les oriente, tout ce que tu peux faire dans le temps qu'il te reste à vivre. De ce point de vue, n'oublie pas la formule avec laquelle tu joues un peu imprudemment: "les choses étant ce qu'elles sont". Les choses étant ce qu'elles sont, ta réflexion doit partir de l'homme tel qu'il est, ni totalement bon ni totalement mauvais, et surtout encore à faire; à chercher, à inventer, et d'abord l'homme que tu es toi. Le futur, pour toi, est ouvert, mais il dépend de tous les hommes, il dépend des hommes

bons et mauvais. La vie reste donc, et restera aussi longtemps que tu peux vraiment l'imaginer, l'aventure de l'humanité d'aujourd'hui, menacée par les deux processus qu'elle a mis en marche, la disparition des conditions matérielles de possibilité de vie, par détérioration de l'environnement, d'une part, et la folie belliqueuse d'autre part, la spirale de la violence, le triomphe de l'égoïsme.

...donc, le possible, voire le probable.

Ces deux processus seuls, ami; je reconnais qu'à l'échelle humaine, ils font partie des probabilités. Le troisième – le récit de Marcel – qui soudain t'a paniqué, est pure littérature, pour reprendre la formule que tu as empruntée à Verlaine. Mais l'aventure de l'humanité n'a pas à choisir entre ces deux cataclysmes, ni à accepter passivement leur combinaison, qui peut déboucher sur le troisième. Je te l'ai garanti, quand tu m'as posé la question: oui, mon pauvre et précieux ami, l'avenir est encore ouvert, la catastrophe n'est pas écrite, sinon par toi et par quelques visionnaires qui se disent lucides. Elle peut encore être évitée, aussi longtemps qu'il y aura un être vivant doué de pensée. Ta vie, la vie de l'homme, "la vie" a, ici et maintenant, un sens: s'engager pour que l'humanité choisisse la vie plutôt que la mort, le bien plutôt que le mal. C'est exactement ce que toi-même tu as formulé, et plus d'une fois. Remets les pieds sur terre (sur terre et sur la Terre telle qu'elle t'est offerte, et confiée) et continue de croire au sens de la vie. Ton engagement, même discret et dépourvu d'illusions, aidera peut-être d'autres à y croire eux aussi, malgré tout."

Cette fois, j'ai compris. Ce que je connais du temps n'est fonctionnel qu'à l'intérieur de mon microcosme existentiel. Merci, Garance.

Les caprices de la mémoire de Marcel.

Il y a quelque chose qui m'a pris au dépourvu, dans le récit de Marcel. J'ai hésité à supprimer tout ce qui s'y rapportait – c'est un droit que je m'arroge en tant que responsable des neuf cents pages du document global – et j'ai pensé qu'il y avait là, malgré tout, un phénomène significatif. Marcel a en effet des réminiscences d'un genre ambigu, qu'il finit par accepter malgré leur impossibilité apparente. Il se souvient d'événements qu'il n'a pas pu vivre et il reconnaît des personnes ou des lieux qu'il est certain de ne jamais avoir vus, ni immédiatement ni par des photos ou des films; qu'il n'a pas pu reconstruire, évoqués par des récits, écrits ou oraux. Je l'ai senti bouleversé, surtout par l'idée qu'il risquait de perdre ainsi son passé, puisqu'une particule de sa mémoire ne lui appartient pas, ne peut pas lui appartenir. . Dans la "mise en abîme (abysses, qui m'agace un peu)" que représente son récit, il a lu toutes les pages qui précèdent le moment où il prend à sa charge la suite du discours. Il sait donc l'importance du passé en tant que ce dont l'existence est garantie. De quelque niveau qu'elle soit, une expérience réalisée s'inscrit immédiatement dans le passé immuable; rien ne pourra l'empêcher d'avoir été. De toute façon, par le seul fait d'être un humain, Marcel aime se dire que ce qu'il a vécu ne peut pas lui être repris. S'il est prouvé que plusieurs de ses souvenirs sont, d'un certain point de vue, impossibles, donc faux ou irréels, le doute à leur sujet va nécessairement déteindre sur tous

les événements emmagasinés dans la mémoire. Cela se conjugue avec les mesures prises par les "vainqueurs" de la dernière Guerre Mondiale – les guillemets rappellent que ce terme est relatif et que tous les belligérants, de toutes les guerres passées et à venir, sont en fait des vaincus – pour anéantir la mémoire d'avant l'Événement et recommencer sur des bases vierges, donc artificielles, construites.

La vérité de la fiction.

Je pourrais penser qu'il s'agit d'une simple fantaisie gratuite de la part du conteur, recherche d'originalité, réaction hâtive à ces moments de pause lorsque la suite nécessaire s'interrompt brusquement: ne sachant plus que raconter, le responsable du récit – et qui croit en être le maître – invente n'importe quoi. C'est possible, Marcel n'est pas un romancier chevronné. Pourtant, j'ai produit moi-même trop de textes narratifs pour ignorer cette prise de pouvoir de l'écrit sur l'écrivain: le texte et ce qui lui a été confié, personnages, événements et même simples lieux, prennent les choses en mains et imposent leur vérité. Il s'agit bien sûr d'une vérité "narrative", mais elle vaut bien les autres et, surtout, elle est la vérité de cet univers imaginaire. J'admets donc, jusqu'à preuve du contraire, qu'il faut prendre cela très au sérieux.

Le statut de la mémoire.

Il serait imprudent de me lancer dans l'analyse de ces anomalies de la narration sans auparavant me demander ce que je

sais de la mémoire et de l'amnésie, de leurs statuts, de leur fonctionnement. Je vois assez bien la fonction de base de la mémoire, son côté indispensable. Pour décider ce que je vais faire, ce qu'il convient que je fasse pour agir conformément à mon échelle de valeurs, il faut que je me souvienne de ce qui a caractérisé et structuré mon passé, et qui me fait être maintenant celui que je suis; il faut que je connaisse, au sens fort du terme, l'itinéraire dans lequel je suis engagé, même s'il demeure ouvert, toujours à modifier si la nécessité s'en fait sentir et, surtout, toujours à assumer. De façon plus abrupte, je dirais que le monde qui est devant moi, l'espace et le temps qui attendent mon choix et mon action, se présenteraient comme une masse informe et absurde si je ne me rappelais pas la façon dont, depuis ma naissance, je les ai construits. Je serais aussi inadapté à l'existence qu'un nouveau-né. D'un point de vue légèrement différent, pour que mes expériences passées me servent à quelque chose, il faut que j'en conserve la trace, que ce soit dans un schéma de pensée ou à un autre niveau, que j'aime appeler la "mémoire des muscles" – bien que je sache qu'elle part elle aussi du cerveau. J'ai peu à peu appris à vivre et la disparition de ma mémoire me rendrait totalement "aliéné". Je retrouve ainsi l'idée émise il y a longtemps et selon laquelle mon passé est une accumulation de savoirs (intellectuels, intuitifs, affectifs), une réserve de "savoir faire" dans laquelle je dois pouvoir puiser, et en extraire ce dont j'ai besoin dans une circonstance donnée. Ma mémoire est donc ma principale richesse, du point de vue de la conduite de ma vie.

L'amnésie.

Il suffit de penser à l'amnésie elle-même pour comprendre ou du moins confirmer l'importance capitale de la mémoire. Ce que je sais des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer me permet d'imaginer la perte d'identité que cela représente. Séparé de son histoire, le moment présent n'est rien, n'a aucun sens, et la personne qui est censée le vivre n'existe pratiquement plus. Les modestes pertes de mémoire que je connais personnellement sont en bonne partie due à mon âge, et augmentent avec les années, mais ne sont pas (pas encore) un réel handicap. Il y a pourtant quelques "trous" qui m'impressionnent: d'une part, lorsque je me rends compte que jamais je ne pourrai les combler, parce que ce sont des événements personnels et que toutes les personnes qui en ont eu connaissance ont disparu; d'autre part, quand un proche me parle d'un événement relativement important et auquel j'ai participé, mais dont je n'ai aucun souvenir. Les amnésies ponctuelles du premier type sont surtout difficiles à admettre affectivement; j'ai la sensation que ce fragment de ma vie passée est un élément significatif de l'ensemble de ma personnalité, et donc que son absence irrémédiable fait de moi une personne incomplète, amputée. Celles du second type est plus troublante quant à ses conséquences sur ma conception même du passé et de la mémoire. Mon passé – et donc ce que je suis actuellement, cette personne que je sens être – ne correspond que partiellement à ce que je suis pour autrui, et surtout pour ceux qui me sont les plus proches. Je savais déjà cela d'un autre point de vue, mais je découvre que la connaissance qu'autrui a de moi peut être plus riche que la mienne, sur certains points précis, et souvent pas anecdotiques du tout. Je sais que cet autre a raison, parce que le souvenir est un fait alors

que l'oubli n'est rien. C'est une conclusion de type mathématique: étant donné un événement qui a été vécu par deux personnes, si une seule s'en souvient, il peut et doit être considéré comme réel [$a + 0 = a$]. L'absence de a n'est que cela, zéro, rien, mais en aucun cas la négation l'existence ou du moins de la possibilité de a . Que j'apprenne par personne interposée, et même si j'ai en elle une confiance absolue, que j'ai fait, donc que j'ai "été" ceci ou cela, ne compense que très partiellement mon amnésie ponctuelle; ce souvenir ne m'appartient pas réellement, il est une reconstitution, je ne suis pas sujet de cet objet-là. Je "suis" ainsi en partie inconnu de moi-même et cela, peut-être, bien davantage que je ne le crois. La psychanalyse prétend remédier à cette situation, mais elle ne me semble pas fiable; elle peut probablement combler certains vides, mais surtout elle est capable de créer de faux souvenirs, totalement inventés ou tout au moins profondément modifiés. Ces derniers peuvent agir de façon positive sur des troubles du comportement, mais leur efficacité thérapeutique n'est pas un gage de leur vérité.

La sélection.

Je me rends compte aussi du tri nécessaire que chacun effectue, qu'il le veuille ou non. La seule idée d'un cerveau humain qui garderait vivantes, actives, toutes les données dont il a eu connaissance montre que cet excès dans le positif – accumulation prodigieuse d'éléments, indépendamment de leur possible ou probable utilité un jour ou l'autre – serait tout aussi dangereux que l'excès contraire, la perte (immédiate ou rapide) de toutes les informations reçues, ce qui nous obligerait à avancer à l'aveuglette dans l'existence. La mémoire, telle qu'elle fonctionne en fait pour

chacun de nous, se situe entre deux extrêmes, jamais réalisés. Nous connaissons bien cette situation, pour l'avoir rencontrée pour presque tous les aspects de l'humain. L'écoulement du temps, sans ce processus de conservation – partielle et sélective – du vécu, serait la négation non seulement de l'homme mais de la vie sous toutes ses formes.

Le classement.

J'ajouterais encore une dimension qui me semble importante: c'est celle de l'accès aux renseignements utiles. Ma mémoire tient à ma disposition une quantité impressionnante de points de repère et de critères, des informations d'origine très variée: mes perceptions, mes comportements, ce que j'ai entendu dire, ce que j'ai lu, ce que j'ai compris ou découvert par raisonnement, sans oublier mes réactions affectives à tous les événements, qu'ils me concernent directement ou non. C'est donc un ensemble imposant, très hétéroclite, et dans lequel je dois situer mes nouvelles expériences, au sens le plus large du terme. J'ai ainsi un grand tout – la somme des objets, de tous les genres possibles, dont j'ai été le sujet – mais je ne suis pas archiviste professionnel et je ne sais pas où se trouvent les casiers prêts à recevoir et donc à intégrer les nouveaux éléments.

Les banques de données.

Il y a plusieurs façons d'organiser le savoir. Je possède, par exemple, un dictionnaire – un vrai, qui date de plus de cinquante ans – qui commence par m'offrir, sur une quarantaine de pages, la "synopsis" de ce qu'il intitule la "classification idéologique". Cela

commence par *Dieu / Le monde / Monde inorganique / Monde organique / Règne végétal / Règne animal / Les êtres irrationnels / L'homme / L'individu / La société* /. Cela finit par le tableau des transports, avec entre autres *la lettre, le cheval, l'automobile, le ballon, le naufrage, l'hélice, l'ancre, le phare* et, dernier élément, "*le droit maritime*". Cette classification ressemble à un immense arbre généalogique. Il doit être possible de s'y retrouver; et même facile, pour l'auteur de la classification. Mais mon arsenal d'éléments s'est construit de façon désordonnée, au fur et à mesure de mon propre développement, ce qui fait que le souvenir dont j'aurais besoin dans une circonstance déterminée peut être perdu dans la masse des messages enregistrés! Sur mon PC, j'arrive assez rapidement, par quelques "clics" de souris, à extraire de l'ensemble le fragment dont j'ai besoin. La mémoire travaille partiellement de la même façon, tableau synoptique, arbre généalogique, organigramme, peu importe le système choisi, mais à mon insu. Elle doit savoir, plus ou moins bien, où placer où placer les nouveaux arrivages, les événements qui tissent la vie et augmentent continuellement le fonds mémoriel. Toutefois, cette façon de répartir tout donné dans un ensemble préexistant comporte ses dangers. Ce procédé tend à devenir impératif et rigide; tout nouvel objet doit entrer dans la case qui, apparemment, lui correspond le mieux, mais il risque de ne pas s'y sentir à l'aise, de ne pas s'articuler avec les autres objets de son groupe. Certains éléments refusent même toutes nos catégories, menacent de faire sauter l'édifice entier. Si ce problème t'intéresse et que tu aimes les livres passionnants et ardu, aventure-toi dans la lecture de *Kant et l'Ornithorynque*, de Umberto Eco (LGF, 2001). L'idéal serait évidemment que cette classification soit souple et

ouverte ; cela suppose l'effacement partiel de la version antérieure – une sorte d'amnésie, pour retrouver l'expérience hospitalière de Marcel – pour que le nouvel ensemble demeure cohérent et "lisible". C'est ainsi que travaille mon logiciel, encore qu'avec une méthode plus radicale. Si j'apporte quelques corrections à un texte d'une centaine de pages, il ne sait pas les introduire ponctuellement dans sa mémoire ; il me demande si le nouveau document "remplace" le précédent, de même titre. Il efface l'ancienne version puis réenregistre l'ensemble du texte, modifié sur quelques points seulement. Dans la vie réelle, les choses peuvent se passer ainsi et c'est probablement la meilleure solution, dans des certains cas. Faire table rase, recommencer à zéro (certains claviers ont une touche RAZ, qui m'a intrigué longtemps, jusqu'à ce que j'en décode le sigle : Remettre A Zéro), partir sur de nouvelles bases, effacer l'ardoise, oublier (au sens actif du verbe, dissoudre dans l'oubli), pardonner, brûler ses navires, couper les ponts. Il peut être nécessaire de rompre brutalement et totalement avec le passé pour pouvoir envisager l'avenir. C'est le correctif nécessaire à la phrase que j'avais promis de ne pas répéter, et qui la remplacerait par : "Il peut être utile de ne pas savoir d'où nous venons, pour décider sereinement et librement où nous voulons et où nous devons aller".

Une autre dimension de la mémoire.

Parallèlement à ce besoin de la page blanche et vierge, je signalerais l'intérêt que nous avons à remettre en question les schémas de la vie courante et d'éliminer ceux qui sont devenus inutiles ou nuisibles. Ils ont certainement été efficaces un certain temps, ils nous ont économisé du temps et de l'énergie, mais ils ont

mis la pensée en veilleuse, et souvent la volonté elle-même. "J'ai toujours fait ainsi, et cela m'a réussi. Je ne vois pas pourquoi je changerais d'attitude." C'est une voie qui peut conduire au fatalisme, que nous avons déjà observé sous d'autres aspects, par exemple dans le beau texte de Louis Aragon cité plus haut: "C'est la vie telle qu'on l'avait toujours connue et qu'on ne discutait pas." Le même schéma se retrouve dans des problèmes collectifs, et face à des enjeux énormes. Lorsque je laisse entendre que j'estime impensable que l'homme ne soit pas parvenu à supprimer la solution violente et belliqueuse des conflits, j'entendent souvent objecter que "il y a toujours eu des guerres". Cette forme particulière de mémoire est d'autant plus pernicieuse qu'elle est difficile à déceler. Le schéma intériorisé agit avant que la pensée ne se soit posé la question à laquelle il répond. C'est une façon de dire que la mémoire peut et doit être prise dans un sens large. Il y a une mémoire du cerveau – celle à laquelle ce mot fait généralement allusion – mais elle n'est pas la seule. La simple habitude de faire un certain geste, d'adopter une attitude identique dans une circonstance déterminée, chaque fois que celle-ci se présente, et même une réaction affective déclenchée de façon répétitive par un événement donné, tout cela appartient à la mémoire globale. J'ai fait allusion plus haut à ce que j'ai appelé la "mémoire des muscles", sans justifier cette formule. J'en donne maintenant un exemple bien simple, et d'une actualité immédiate. J'ai acquis récemment un nouveau clavier (sans fil, ce qui est très pratique). La disposition générale est exactement la même que celle du précédent, mais l'écartement entre les touches a changé. Je commets davantage de fautes de frappe qu'avant cet achat, bien que j'aie tout de suite

remarqué (intellectuellement) le changement; je dois donc faire table rase d'une partie de l'apprentissage antérieur, et le remplacer peu à peu par une nouvelle connexion entre mon cerveau et mes muscles. C'est du moins ainsi que je formule la chose, tout en sachant qu'un neurologue en sourirait très probablement.

Retour au récit de Marcel.

Il faut bien entendu éviter de jouer sur les mots. L'amnésie dont nous a parlé Marcel est une image plus qu'une réalité. La réalité, sous cet angle, obéit à des schémas variés, et dont le travail des pseudo vainqueurs de la "dernière" guerre mondiale n'est qu'une version parmi les autres. Ce qu'il faut retenir de cela, c'est que le contrôle de la mémoire présente une dimension politique, au sens large du terme; son maintien ou sa mise au rebut ont des conséquences sur la suite des événements. Le Musée de Guernica, qui est une splendide réflexion sur les événements tragiques du 23 avril 1937, met en relief les deux dangers de la mémoire, dans une formule toute simple: "Pardonnez, mais ne jamais oublier!" Une mémoire rigide et oppressive empêcherait la réconciliation et la construction d'un avenir meilleur; la perte de la mémoire serait mensonge, ce qui est déjà grave – contraire à l'idéal humain? – et de plus elle mettrait en veilleuse notre vigilance devant des dérapages de même type que celui-là. Le négationnisme face aux crimes de tout genre, de l'assassinat d'un seul individu au génocide, mais aussi de la destruction d'une vie – animale ou végétale – sans la moindre raison à la mise en danger de toute vie sur la Terre, est une attitude nocive et condamnable. C'est cette forme d'amnésie qui a permis la répétition, au cours de notre histoire, de luttes fratricides,

de guerres désastreuses pour tous, d'atrocités inqualifiables. Oublier cela et repartir à zéro? C'est tout le contraire d'un "beau rêve". C'est pourtant celui qui semble animer les Grands Décideurs du récit de Marcel, dans leur grande naïveté. Mais soyons lucides! Cette apparente naïveté cache mal un égoïsme monstrueux. Le bien-être relatif qu'ils accordent à tous les hommes n'a pas d'autre but que le leur, qui exige et suppose la richesse et le pouvoir absolus. Tout leur appartient et ils sont tout puissants; ils dominent les autres vivants (ces "décidés" qui ne s'en rendent pas compte) et la nature elle-même. Les seules limites que connaisse cette hypertrophie de leur liberté, de leur puissance, sont les conditions à remplir pour que cette dernière s'établisse et se maintienne. Marcel se rend bien compte, sans le formuler trop clairement, que ce schéma ne peut pas durer "éternellement". Mais, comme le temps humain n'englobe pas l'éternité, le système peut fonctionner "très longtemps", au point peut-être d'anéantir l'humanité; non pas tous les hommes, mais ce que les hommes ont d'humain. C'est, je le rappelle, l'aboutissement le plus tragique que j'imagine à la trajectoire dans laquelle nous nous trouvons emportés. Ce rêve absurde des Décideurs est bâti sur le mensonge, un pseudo bonheur fondé sur une illusion de liberté. Revenons à notre monde concret.

Ici et maintenant.

L'hypothétique être pensant qui arriverait chez nous en provenance d'une galaxie lointaine – ou simplement d'un astre de notre propre Galaxie, ce qui serait à peine moins in vraisemblable – ne pourrait pas comprendre la Terre d'aujourd'hui et ses habitants à

partir de ce qu'il observerait: un potentiel de destruction cent fois (chiffre proposé parfois, mais inconnu de tous) supérieur à ce qu'il faudrait pour anéantir toute vie sur la Planète. Une telle aberration – parmi d'autres, nous ne le savons que trop – ne s'explique que par l'évolution de nos sociétés. Dans notre petite zone méditerranéenne, la lutte entre Rome et Carthage serait un point de départ possible, avec le refrain de Caton le Censeur, "delenda quoque Carthago". Il n'y a pas d'autre issue à nos problèmes que la destruction de l'ennemi. JWB ne dit pas autre chose aujourd'hui. La grande différence entre Rome et les Grands Décideurs (ceux de Marcel, qui sont les "nôtres") est que nous avons une puissance de destruction qu'eux ne pouvaient pas même imaginer.

Evocation d'une autre option (simple parenthèse).

Une autre approche du problème pourrait proposer un mot d'ordre voisin du précédent: "Oublie le mal que d'autres t'ont fait, mais garde en mémoire celui que tu as fait (toi ou les tiens) aux autres."

La mémoire de Marcel, et le temps.

Malgré cette analyse, je ne vois pas comment réagir face aux divers cas de fausse mémoire que relate Marcel, dans son Récit. Dans un premier temps, j'ai pensé à un phénomène que j'ai souvent constaté, en moi, mais qui a totalement disparu depuis des dizaines d'années; plusieurs personnes m'ont dit avoir fait des expériences semblables. Il s'agit d'une sensation de "déjà vécu". Pour moi, cela s'est toujours produit dans le cadre d'un échange verbal, et en rapport direct avec lui. Tout se passe normalement et soudain je

"sais" ce qui va être dit dans la minute ou les minutes suivantes; quelques paroles émises par les autres confirment ma prévision (pré-audition) et en général – si mes souvenirs sont bons, puisque cela ne s'est plus produit depuis longtemps – je finis par prononcer moi-même une phrase qui m'est comme imposée; j'aimerais même ne pas la dire, et pourtant je sais que je vais le faire et je le fais. Un bref moment de malaise me prend puis se dissipe, mais le souvenir de ce décalage temporel reste gravé en moi, très fortement. Je n'ai pas consulté de psychiatre au sujet de ce dérèglement du temps. Il est peut-être catalogué et expliqué médicalement. J'ai imaginé, de mon côté, deux processus temporels parallèles – que j'appellerais, pour leur mettre une étiquette approximative, la perception instantanée et la conscience – dont l'un resterait bloqué quelques instants et rattraperait son retard d'un seul bond. Je conscientiserais alors les événements déjà perçus par l'autre instance, et tout particulièrement par ma perception auditive, puisqu'il s'agissait toujours (dans mon cas...) de mots, de fragments de phrases. Je vivrais à un certain niveau de conscience ce que je viens de vivre à un autre. Cela irait dans le sens du récent conseil de Garance et me rappellerait, s'il en était besoin, que le temps n'est probablement pas ce que je crois qu'il est. Je l'ai défini, de mon petit point de vue personnel, par l'ordre de succession de mes actes, y compris les actes de pensée, bien entendu. Le temps se présente comme une condition de réalisation de tous mes contacts, de moi en tant que sujet à l'autre comme objet. Ce temps-là n'apparaît, comme toute autre connaissance, que dans une relation entre sujet et objet et je ne peux rien savoir de lui en dehors de cette interdépendance des deux composantes.

Le temps...

Non, je n'oublie pas le Récit de Marcel; simplement, je me rends compte que je dois pousser plus loin ma réflexion sur le temps, avant de reprendre la question de la curieuse mémoire de Marcel. A la fin du paragraphe précédent, le parle de ma relation au temps comme d'une "connaissance", qui serait de même type que mes autres connaissances, liées en bonne partie à la perception sensorielle. Or je ne perçois pas le temps à travers mes organes récepteurs: je ne le palpe, ne le goûte, ne le sens, ne l'entends ni ne le vois. Comment le temps se manifeste-t-il à moi? Cette façon de poser la question m'incite à prendre comme point de départ le "nous" que nous formons, le temps et moi. Dans ce tout, chacun des deux protagonistes est à la fois sujet et objet de l'autre: le temps (sujet) se manifeste à moi (objet, destinataire), comme moi (sujet), je prends conscience de lui (objet). Cet échange se présente sous diverses formes. Il est tout d'abord la non simultanément de nos rapports, à travers ma perception sensible. Je veux dire par là que le temps me fait sentir la séparation, les uns des autres, de mes divers contacts avec le monde (au sens large). C'est à partir de ce vécu que ma pensée élabore, peu à peu, un concept du temps, qui sera celui de mon temps vécu, donc valable pour lui seulement. Chaque vécu a son instant, comme chaque moment a son contenu existentiel. Ensuite, ces divers fragments de ma présence au monde s'organisent en une succession, dans un ordre irréversible, de laquelle je tire (dans mon système de pensée réflexive) des notions comme "avant", "maintenant", "après" – et parfois, exceptionnellement, "en même temps". Cette construction est à la

fois subjective, dans ce sens que c'est moi qui dois la construire pour comprendre, connaître ma relation au monde, mais elle est aussi imposée par les faits donc, à l'intérieur du "nous" "le temps + moi", les paramètres sous lesquels le temps peut et doit se manifester à moi. C'est bien à cela que Garance faisait allusion il y a quelque temps, pour me faire comprendre la naïveté de mes réflexions sur la fin de l'humanité. Le temps n'est peut-être irréversible que dans l'aspect qu'il doit prendre pour je le "vive", pour que je crée "mon temps vécu". Rien n'empêche qu'en lui-même il présente d'autres caractéristiques, même parfois en contradiction partielle avec la saisie que j'ai de lui. Il y a peut-être un certain parallèle entre cette analyse et l'opposition que propose Bergson entre le temps et la durée; tu remarques que je reste très prudent dans ma comparaison...

Retour (une nouvelle fois) au récit de Marcel.

Je pourrais me contenter de ces hypothèses et penser que les décalages signalés sont dus au caractère pluriel du temps, donc à une dimension de lui qui, "normalement", n'apparaît pas dans le temps vécu des humains, mais s'impose à lui dans certaines circonstances, qu'il resterait à définir. Je pourrais réagir ainsi si je n'étais pas, en quelque sorte du moins, l'auteur de ce texte et par conséquent celui du récit de Marcel, qui en fait partie. Je saisis l'occasion pour dire que je sais Marcel incapable de mentir; je le connais depuis très longtemps, je ne nie pas ses points faibles, certains défauts même de son tempérament, mais il est – il était, il a été jusqu'à sa mort – d'une honnêteté totale. Les possibles interférences entre le temps "réel" et mon temps vécu confirmant le

fait indiscutable que le temps n'est pas (pas uniquement, et tout cas) ce que je crois qu'il est, tout devient possible. Par exemple, Marcel retournera plus tard – selon le temps du vécu tel que je croyais qu'il était, et tel qu'il est pour nous – dans les Andes, il apprendra quelques mots de *qechua* et c'est ma nécessité d'étaler ces réalités dans mon schéma temporel qui rend extraordinaire et incroyable l'épisode de "*manam runasimita yachanichu*". Pour le lecteur qui s'intéresse à l'ethnolinguistique, je signale que le mot par lequel les hispanophones désignent la langue maternelle des *serranos*, les habitants de la Sierra, désigne, dans la langue en question, une zone de culture: les climats et les techniques agricoles qui leur correspondent s'échelonnent ainsi de la Côte du Pacifique à la Selva amazonienne et l'une d'elle s'appelle *qechua*, écrit aussi parfois dans l'orthographe latine, *quechua*. Les conquérants d'alors, dépourvus d'interprètes, ont mal interprété la réponse à une question qu'ils avaient mal formulée, par gestes probablement, et ils ont décidé – c'est eux qui commandaient – qu'il s'agissait du parler des autochtones. La langue elle-même se trouve dans le mot composé *runasimi* – *runa* étant "homme" et *simi* "langue". Tu vois que nous naviguons dans des eaux dangereuses. Non, ma position de responsable du texte dans son ensemble m'interdit de me contenter de cette interprétation rassurante, mais simpliste et d'une cohérence douteuse. J'ai cherché pendant plusieurs heures, sans parvenir à comprendre le message que me transmettait Marcel – à moi et à d'autres lecteurs potentiels. J'ai fini par demander à nouveau l'aide de Garance. Ne te crispe pas chaque fois que je l'évoque; tu la connais assez bien si tu as lu ce qui précède et tu finiras pas comprendre en quoi elle est le

personnage-clé de tout ce texte, infiniment plus important que son auteur.

Nouvelle leçon de Garance.

"Borel – c'est la première fois qu'elle m'aborde ainsi, et cela ne me plaît guère – ce serait plutôt à moi de te poser la question! Tu te prends pour un écrivain, tu affirmes avoir composé toi-même, en ton nom, quantité de textes narratifs, tu as eu l'imprudence de confier à Marcel plusieurs dizaines de pages de ton texte, et c'est moi qui devrais trouver l'explication de tes propres contradictions? Non, non! Fais un effort; à mon tour, j'attends de toi des éclaircissements. Tu as prétendu que c'est le rôle de la pensée de jeter de la clarté sur les événements; fais agir ta pensée. Ou alors, revois ton texte – et réfléchis à son titre – et, si tu ne trouves rien, biffe les passages qui te gênent; il est assez long comme cela, non?"

Comprendre Garance.

Elle sait être dure, Garance! Bon, je vais m'y hasarder. Mon titre? C'est vrai que je n'y pense pas tout le temps: "*NOUS*". Je suis parti, tu t'en souviens peut-être, cher lecteur, du "nous" que nous formons toi et moi. En m'exprimant, j'envoie un message. Si je n'ai personne pour le recevoir, je ne fais rien, je ne suis rien. Tu existes donc, ne serait-ce que par hypothèse, dans le fait de mon écriture; tu me fais exister en même temps que je te donne (ou t'impose) l'existence. Bon, d'accord, c'est tout à fait cohérent et je persiste. Pourtant, si Garance me rend attentif à l'importance de ce titre, il me faut y regarder de plus près. Et-ce que, par exemple, ce premier

"nous" en cacherait un autre? J'avais été frappé par l'écriteau "Attention! Un train peut en cacher un autre!", vu dans une petite gare non loin d'ici; et cela, avant que la formule soit reprise à gauche et à droite. Je la prends donc au sérieux: il doit y avoir un autre "nous" dans ce donné initial de moi qui me mets à écrire, et pas n'importe quoi: un texte de neuf cents pages! Et, par la suite, je prétends que mon œuvre n'est pas un simple divertissement, mais quelque chose d'important, de significatif, et qui va même se considérer comme une contribution (une goutte d'eau, tu te souviens?) au sauvetage de l'humanité. De quel "nous" est-ce que je faisais encore partie à ce moment-là, et que celui de l'écrivain et du lecteur m'aurait empêché de voir?

"Ne fais pas durer le plaisir!"

Je t'assure, Garance... Peut-être...

L'auteur du discours (oral ou écrit).

Celui qui parle, première personne du singulier, je. Ce n'est qu'une face de la médaille, cet individu unique et irremplaçable auquel je tiens tellement. Mais il y a l'autre face: que je le veuille ou non, que je le sache ou non, je fais toujours partie de quantité de "nous" chaque fois que je m'exprime. J'assume totalement et personnellement ma parole, mais ceux qui reçoivent mon message me situent dans des groupes dont je serais le porte-parole; ils n'ont aucune raison de s'intéresser à ma petite personne, sauf dans un cercle d'intimes, et seulement dans certaines situations. Par contre, et comme nous l'avons vu tout récemment, ils me classent dans leur

meuble à casiers personnel, que nous avons rencontré dans l'analyse de la mémoire. L'intérêt de mon point de vue, c'est qu'il renvoie à la façon de penser d'une certaine réalité sociale, groupement, institution, secteur, classe, classe d'âge et autres associations, implicites ou explicites, qui jouissent d'un certain poids et qui bénéficient d'une garantie qui me dépasse. J'ai beau prendre des précautions, dire que je parle en mon nom, que c'est "mon avis", "ma conviction", "de mon point de vue"; ceux à qui je m'adresse entendront un Suisse, un homme de gauche, un vieux, un universitaire, à leur guise. Ils pourront passer de l'individu au groupe de deux façons, qui peuvent d'ailleurs se compléter. D'un côté, ils me connaissent, plus ou moins bien, mais mon nom leur dit quelque chose, ils ont vaguement entendu parler de moi ou, à l'opposé, ils savent tout de moi et ils n'ont plus rien à apprendre. D'un autre côté, dès mes premiers mots, ils cherchent à me cataloguer, pour deviner d'où je leur parle, à partir de quels schémas de pensée, de quels préjugés éventuels, de quelle somme d'expérience, de savoir, de sagesse dans le meilleur des cas, de naïveté ou de bêtise dans le plus défavorable. La belle individualité que j'ai défendue dans un chapitre précédent risque toujours de se dissoudre dans un "nous", plus facile à cerner.

Autre point de vue.

Si je décris de cette façon mon auditeur ou mon lecteur, c'est évidemment parce que je connais ma propre façon de recevoir des messages; que je le veuille ou non, je dois bien mettre celui qui s'adresse à moi quelque part dans mes tiroirs, sans quoi je risque de ne pas bien comprendre la finalité de son discours, son utilité

pour moi ou, inversement, son manque d'intérêt, qui me fera écouter sans trop d'attention, sans perte de temps ou d'énergie. J'avais insisté sur l'importance d'une réflexion sur le destinataire du message: si je veux être compris, je dois savoir à qui je m'adresse – ce qui, dans le cas précis de ce texte-ci, est pratiquement impossible, puisque je n'ai aucune idée à ce sujet et que je ne sais même pas si quelqu'un, un jour, me lira. Je savais depuis longtemps l'aspect complémentaire de la question, la nécessité de savoir qui me parle pour décoder sans trop d'erreur son message et adopter à son égard une attitude cohérente – qui peut aller de l'intérêt passionné à l'indifférence totale, en passant par la méfiance ou l'empathie. J'aurais pu, j'aurais probablement dû développer ce thème plus tôt, pour éclairer – selon la tâche que j'attribue à la pensée – le "nous" que je forme avec mon interlocuteur. Je préfère ce terme à celui de lecteur, que je viens d'utiliser, parce que toute communication est une sorte de dialogue, même si l'autre reste silencieux; ne pas répondre est souvent la plus claire des réponses, et parfois la plus cruelle. Nous faisons partie tous les deux, non pas seulement du "nous" par lequel j'ai commencé mes réflexions (émetteur et récepteur du message, sans rien de plus), mais l'un et l'autre de plusieurs "nous"; non seulement un nous auteur unique et multiple, mais chaque lecteur lui aussi un nous irréductible et collectif. Il sera bon de les identifier au mieux, et le plus tôt possible, pour éviter des malentendus, toujours difficiles à dissiper une fois qu'ils sont établis.

Qui écrit ici?

Il est indéniable que celui qui s'exprime dans ce texte-ci est un sujet multiple, qui fait partie d'un grand nombre de "nous" non explicités. Je devrais peut-être m'en excuser, mais je ne sais pas si, en voulant éclairer mon message dès le début, je n'aurais pas abouti au résultat contraire, précisément à cause de cette multiplicité des secteurs dont je peux être le porte-parole, et qui peuvent être plus ou moins significatifs d'un chapitre à l'autre, d'une phrase à la suivante. Il était tout aussi honnête d'insister, comme je l'ai fait, sur ma sincérité individuelle. Je savais que je pouvais engager derrière moi, les membres de divers "nous" et j'ai tenu à préciser que je ne dirais jamais rien sans être personnellement d'accord avec cela. Si mon point de vue coïncide avec celui d'autrui, et même d'un autrui important, quantitativement ou qualitativement, l'essentiel était pour moi d'y adhérer moi-même sans réserve.

Qui parle à travers Marcel ?

A partir de là, comment interpréter l'ambiguïté du vécu de Marcel ? De qui était-il représentant, porte-parole ? Il faisait partie de ceux – peu nombreux apparemment – qui mettaient en doute leur ancienne conviction de vivre heureux et libres ; il se sentait partagé entre le désir de pouvoir adhérer à cette vieille illusion et la sensation qu'il n'en était rien. Il partait donc en quête ; en quête de clarté, et d'une vie cohérente. En cela, il partageait, il partage le sort de beaucoup de nos contemporains, ce qui n'est pas sans nous interroger. Nous sommes nombreux à souffrir de la disparition des repères sûrs et des références stables, au vu de la tournure que prend l'histoire depuis un siècle : deux guerres mondiales, suivies

chacune d'un grand espoir, puis ruine progressive de ce dernier, désillusions, angoisse; la lucidité est de plus en plus difficile à porter. Je pars de l'hypothèse que Marcel, les inquiets dont je viens de parler et moi-même formons un vaste "nous" qui s'aventure à la suite de Marcel. Quand lui découvre que l'une des dimensions essentielles de la situation telle qu'il la vit se réfère à la mémoire et, plus précisément, à son élimination, nous avons de la peine à le suivre dans cette espèce de science-fiction. Il faut un effort de transfert pour que nous comprenions que la perte de la mémoire nous concerne aussi; c'est l'analyse que nous avons menée ensemble sur le statut ambigu de cette faculté.

Un "nous" encore mal défini.

Notre mémoire collective offre en effet la vision directe de cette élimination irrécupérable des valeurs sur lesquelles s'appuyait, il n'y a pas si longtemps, la société occidentale et, avec elle, une grande partie de l'humanité. L'espoir cependant est tenace, en nous comme chez Marcel. L'Amérique Latine, cela fait penser à l'Eldorado, ce pays fabuleux dont ont rêvé les Conquistadores et qui a fait rêver, sous une forme ou une autre, toutes les générations, jusqu'à la nôtre. Nous pensons encore qu'il y a une porte de sortie, une issue de secours, et que les choses finiront par s'arranger. Chacun à sa façon ou dans de petites chapelles, nous poursuivons la quête et, en tant que lecteurs du récit de Marcel, nous débarquons dans une ville... que nous connaissons ou que nous ne connaissons pas? Que nous n'avons jamais vue au sens strict du terme, mais qui nous est familière par ouï-dire; nous sommes étrangers dans ce pays qui, pourtant, est le nôtre. Comment ne pas

évoquer le Louis Aragon du temps de la Résistance: "En étrange pays dans mon pays lui-même"? J'aspire si fort à l'idéal auquel je cherche à m'accrocher que je finis par croire en lui. Et cela est bien! Garance elle-même me le confirme: il reste toujours une chance de salut, même au cœur du désastre, tant qu'il y a un homme capable de penser. Alors, je pousse plus loin encore, jusqu'au Cuzco, ce "Nombril du Monde", et je découvre le côté utopique et "uchronique" de ma découverte, je réponds malgré moi à un discours incompréhensible, en avouant que, dans cette langue-là, je ne sais dire qu'une chose: que je ne la comprends pas. Et cela finit dans le rire, le retour à travers la Forêt vierge, le pèlerinage au monument, ou au cimetière, de la Guerre de la Fin du Monde, et enfin l'abandon de ma quête du sens de la vie.

Dire et vouloir dire (de nouveau...).

Je ne prétends pas que Marcel ait voulu dire cela; il peut l'avoir dit et je peux l'avoir entendu ainsi; c'est tout. Lui n'a fait que raconter une histoire, vraie comme toutes les histoires, et je l'ai vécue à partir de mes craintes et de mes espérances, de mon angoisse et de mon entêtement à lutter et à donner ainsi un sens à ma vie et à "la vie". Comme lui a reconnu le tortillard qui part de Lima en direction de La Oroya et de l'Eldorado, j'ai reconnu dans son errance ma recherche, ma quête, absurde mais humaine, prodigieusement humaine, du Graal. Mais je reconnais que les dés étaient pipés. Je le savais quand j'ai confié à Marcel le soin de donner une forme relativement compréhensible à ma panique, au

moment où j'ai aperçu le troisième danger: l'illusion de vivre heureux et libre, mais sans penser en tant qu'humain digne de ce nom. La tricherie, à laquelle je n'ai pas pu me soustraire, c'est d'avoir joué avec les instances du récit. Le "Borel" que Garance a interpellé il y a peu, le petit Suisse qui est allé passer un an au Pérou, où il a été en contact avec une famille biculturelle, liménienne et *serrana qechua*, puis un an à Changsha, dans la province chinoise du Hunan, où il a découvert quelques éléments de la langue mandarine, le narrateur qui dit "je" et parfois "nous" dans ce texte, et le Marcel qui doit prendre en charge l'aspect le plus délicat de la réflexion, avec ses nombreux ancêtres Marcel, et Lucien, Marcelle, les divers vieux qui se souviennent encore, l'infirmière volontaire de la section "Amnesia disorders", les volontaires qui sortent du Refuge pour aller enterrer les cadavres, Annie, quelques-uns que j'oublie parce qu'il faut bien savoir oublier, Garance elle-même peut-être, tous composent le "nous" qui écrit ce texte. Et le lecteur? Le lecteur aussi, bien sûr, et malgré toute la peine qu'il a à s'y retrouver, le lecteur aussi fait partie de ce "nous", puisque sans lui ce texte n'existerait pas. Que l'un des composants reconnaisse ce qu'un autre a vu, ou que le troisième se souvienne de ce que le quatrième a vécu, c'est en définitive absolument cohérent. L'arrière-monde de chacun, sa circonstance intérieure, est à la fois sa propriété exclusive et une facette du monde bouleversé dans lequel nous vivons.

La liberté de la mémoire.

Non. Selon les normes de la pensée raisonnante, il n'y a aucune explication, aucune justification du phénomène qui m'a

intrigué dans le récit... Le récit que Marcel à créé et qui a créé Marcel; qui est sorti de Marcel et qui l'a accueilli, qui l'a incorporé. Dans cet univers à la fois narratif et existentiel, la mémoire est plus puissante que le temps. Elle choisit son itinéraire. Conformément aux usages, elle récupère en général des événements passés; en tout cas, elle les présente au sujet dont elle est l'objet – ou inversement, à l'objet dont elle est le sujet – comme des faits qui se sont réellement produits. Pourtant, elle sait aussi anticiper. Elle se précipite en avant, elle enregistre ce que ce même sujet va faire dans quelque temps, dans vingt secondes ou dans vingt ans, elle le garde en secret puis, quand le moment du vécu approche, elle le libère par petites touches, pour que l'autre ne se sente pas trop perdu, dans le monde et dans le temps. Cet "autre" reconnaît alors ce qu'il n'avait jamais vu, il prononce quelques mots dans la langue dont il apprendra les rudiments au cours de son séjour, dont il ne sait pas encore qu'il pourra le réaliser. Parfois enfin, elle fonctionne dans l'instant sans durée. Le sujet doit alors fermer les yeux, mettre son esprit ou sa pensée en repos, ne rien percevoir d'autre que sa respiration – ce n'est pas exactement percevoir, c'est se trouver avec, ou dans sa respiration, la devenir – et attendre. Ainsi, il se souvient de ce qu'il est en train de faire, il se souvient que le monde et le temps sont suspendus autour de lui, extérieurement à lui, et qu'il ne voit rien, n'entend rien, ne goûte aucune saveur ni aucun parfum, ne touche rien d'autre sa terre, ce qui n'est pas un vrai toucher puisqu'il est la terre qui le porte et le supporte; et il respire, il se souvient qu'il a respiré, il se souvient qu'il respirera, jusqu'au jour où il cessera de respirer, à jamais. Se souvient-il, se souviendra-t-il qu'un jour, il a cessé de respirer?

Presque une confession de l'auteur.

Cela fait du bien, après trop de réflexions, trop de problèmes à résoudre, l'humanité entière à sauver des trois périls qui la menacent – l'anthroposphère anéantie, le massacre définitif de la guerre totale (le *waynuchikuy*, ce mot composé quechua qui décrit bien le suicide) ou encore la liberté et le bonheur désarticulés de la pensée... Cela fait du bien de rencontrer d'autres cris, d'autres chants, qui parle du suicide, ou *pachakuti*, qui se souvient de la fin du monde et l'annonce, sous la forme d'un grand renversement, un "sens dessus dessous", parallèle au Koyaniskatsi des Indiens Hopi, "un état du monde qui appelle un autre monde", parent du cri de Elisa Serna, *Este tiempo ha de acabar, otro nuevo apuntará*² ("Ce temps doit finir, un autre, neuf, surgira"), – cela fait du bien de rompre les amarres, comme si tu relisais, une fois encore, *Le Bateau ivre*. J'avais besoin de cela avant de me lancer dans le dernier chapitre.

L'espoir ne meurt pas.

Soyons prudents. J'imaginai un dernier chapitre consacré au "nous" que, peut-être, nous formons, Garance et moi. Je devrai probablement l'écrire mais, avant cela, je tiens à effectuer encore une tentative de description de la voie qui pourrait nous mener à une fin de l'humanité digne d'elle. Cette idée germe en moi depuis quelques jours, et j'avoue que j'y crois de moins en moins. Il faut pourtant oser. Figure-toi que je suis assez naïf pour partir d'un "nous" auquel j'ai fait allusion il y a peu, et qui serait constitué de

² Elisa Serna, "Este tiempo ha de acabar", *Le Chant du Monde*, EDIGSA.

tous les humains – actuels et à venir – sincèrement désireux de collaborer à cette belle tâche et donc capables de sacrifier pour elle une part du superflu dont ils jouissent ou dont ils rêvent; ils donneraient, "nous" donnerions ainsi un sens aux efforts et aux sacrifices consentis par tant de femmes et d'hommes du passé, animés du même espoir. Je m'explique.

L'espoir lucide.

Il y a sur la Terre de quoi faire vivre décentement tous ses habitants actuels et ceux des prochaines générations. Tout tient dans cette notion de décence. Que les sept milliards de Terriens acquièrent, d'ici une cinquantaine d'années – ou dans quelques siècles – le niveau de vie considéré comme normal dans notre société occidentale d'aujourd'hui, c'est hors de question. Je pense qu'il est inutile d'insister. Cela n'empêche pas une grande partie des déshérités de monde contemporain de rêver à cela. La plupart d'entre eux savent, par les informations de tout genre qui circulent de plus en plus jusque dans les zones très reculées, que ce genre d'existence se réalise pour certains de leurs contemporains et, même sans y croire, sans penser qu'un jour ils l'obtiendront, ils en rêvent. Ce qu'un bouleversement général du système de production et de distribution des biens nécessaires à la vie peut (pourrait...) leur offrir, ce sera (ce serait...) un pâle reflet de notre confort. Toutefois, les moyens techniques à disposition pourraient nous offrir à tous l'alimentation nécessaire, l'eau potable suffisante, un habitat nous protégeant du froid et des intempéries, les soins médicaux nous mettant à l'abri de la maladie grave, une organisation garantissant à tous ces diverses protections, même en cas

d'accident, d'incapacité de travail – en raison de l'âge, entre autres – de cataclysme localisé, d'évolution naturelle des conditions de vie sur Terre. Ceux qui jouissent aujourd'hui de beaucoup plus que cela devraient accepter une diminution de leur confort et ceux qui en sont encore privés totalement ou presque devraient se contenter de ce minimum vital décent, dans une première étape du moins, pour eux-mêmes et pour plusieurs générations.

Le "nous" hypothétique.

Cela m'oblige à revenir sur le "nous" auquel je faisais allusion plus haut, "constitué de tous les humains – actuels et à venir – sincèrement désireux de collaborer à cette belle tâche et donc capables de sacrifier pour elle une part du superflu dont ils jouissent ou dont ils rêvent". A première vue, la première partie de sa définition ne pose pas de problème. Une très grande majorité des Terriens désirent collaborer à la construction d'un monde meilleur, et pour tous. Disons plutôt "désireraient", accepteraient de participer à cette entreprise si ce projet existait, si eux en avaient connaissance; et encore, s'ils étaient capables d'y croire, après toutes les fausses promesses qui les ont entraînés de déception en frustration et de ressentiment en révolte. C'est ce qui me tourmente le plus: il y a potentiellement une grande majorité de Terriens susceptibles de s'engager dans la plus belle des aventures humaines, mais cet engagement semble tout simplement impossible, impensable à l'échelle du temps humain. Quelques milliers d'années suffiraient peut-être pour que l'humanité se structure, comme j'y ai fait allusion, de façon démocratique et mette sur pied un réel projet, d'une vie digne de ce nom pour tous. Mais

les menaces qui pèsent sur nous auront mis fin à l'aventure humaine bien avant la fin de ce millénaire.

Les conditions...

Cette lucidité – que je refuse d'appeler pessimisme – est tristement justifiée par la suite de la définition du "nous" sauveur: "capables de sacrifier". Le groupement humain en question s'est brusquement rétréci, quantitativement. Plus cruellement, ai-je le droit de l'appeler encore "nous"? Est-ce que j'en fais encore partie? Bien sûr que, s'il existait un projet de ce genre, concret et crédible, "nous" y adhérierions. Je suis sincère, je crois réellement que, dans ces conditions, je serais capable de sacrifier beaucoup de mon superflu, voire tout mon superflu. Mais je ne m'engage pas à grand-chose, parce que je sais trop bien que ce miracle ne se produira pas. Je continuerai donc d'ajouter ma goutte d'eau à quelques agglomérats de gouttes d'eau, qui nous maintiennent dans l'espoir, qui nous permettent de croire encore en l'homme... Parce que nous ne pouvons pas vivre sans cela! C'est impressionnant, c'est émouvant de découvrir dans ce monde malade des associations qui ne renoncent pas, qui s'efforcent de lutter contre le courant fatal, qui remportent de temps en temps de petites victoires contre les forces de l'autodestruction, et cela avec des moyens financiers ridiculement faibles en comparaison avec ceux dont disposent leurs opposants. Il y a d'abord ceux dont les médias parlent, Médecins et autres "sans frontières", Amnesty, Handicap et autres "international", Green Peace, et je ne sais combien d'ONG et de sigles généreux, qui suscitent notre admiration et notre reconnaissance. Cette dernière ne porte pas seulement sur le fruit

direct de leur activité, à laquelle nous avons le privilège de pouvoir contribuer par une obole symbolique, mais encore sur le soutien que cela apporte à notre espoir, à notre foi en l'homme et en la vie. Oui, je tourne en rond, l'espérance se fait balayer par la triste réalité, qui suscite un nouvel enthousiasme bientôt refroidi par les "informations" de dernière heure; je ne vois pas comment en sortir. Je tourne en rond, dans ce texte, je passe de phases de lucidité sinistre à des tentatives désespérées de sauvetage, avec l'énergie du désespoir, déjà saluée comme notre ultime chance.

Ne pas regarder trop loin.

Garance me l'avait bien dit: je ferais mieux de m'en tenir à mon échelle temporelle, de me poser avant tout, et pourquoi pas uniquement, la question de ce que j'ai à faire dans le temps de vie qui me reste. Sous cet angle, je ne peux que me répéter une fois de plus à moi-même: "puisque personne ne peut te prouver que cela ne sert à rien, continue de faire tout ce que tu peux pour défendre les valeurs auxquelles tu crois." Cette lutte présente plusieurs aspects complémentaires, plusieurs phases, que je rappelle brièvement: stopper l'évolution actuelle de la société planétaire, proposer et faire accepter un autre projet de vie collective, trouver le moyen de le réaliser.

Face au défi.

Me voilà donc confronté au défi que je m'étais lancé et que j'ai cru rendre moins ardu en recourant à ce pauvre "nous" des gens de bonne volonté – dont je ne suis pas sûr de faire partie moi-même. Le défi est de taille et je sais déjà que je ne pourrai pas le relever

vraiment; d'autres que moi, et combien plus doués, ont échoué dans la même entreprise. Il s'agit en effet de parler de ce dont personne ne sait rien. Jusqu'à maintenant, je me suis contenté de lui mettre un nom, un beau nom de femme, surtout pour éviter qu'un (éventuel) lecteur ne l'identifie à autre chose, à une entité déjà nommée – différemment, par les uns ou les autres – et abondamment commentée. Je vais essayer, malgré tout, de laisser ma pensée projeter sur ce mystère un rayon de clarté.

Tour d'horizon.

Tu ne m'en voudras pas, cher lecteur, toi qui as été la moitié du premier "nous" de ce texte, si je pars d'un autre "nous", de base lui aussi. Pour retrouver les dimensions de mon vécu dans lesquelles Garance intervient, je dois refaire un tour d'horizon sous un angle différent de celui de mon entrée en matière, il y a plus de huit cents pages. Le temps écoulé aurait probablement suffi à émousser la mémoire des éventuels lecteurs acharnés, qui n'auraient pas l'impression de lire du déjà lu; je préfère toutefois entreprendre ma revue générale de façon plus systématique.

Le point de départ.

Ce "nous" primitif, ou primordial, c'est avec le monde sensible que je le partage: "nous – le monde sensible et moi". C'est une globalité relativement claire, avec cette caractéristique, déjà rencontrée à l'occasion, qu'une dimension de "moi" fait partie du "monde sensible"; c'est donc une globalité dissymétrique, pas très orthodoxe. De plus, l'adjectif "sensible" définit avec précision le

statut de cet ensemble: la relation entre ses deux moitiés se situe dans la sensation, synonyme, dans ce cas, de perception. C'est bien là que s'établit le niveau zéro de mon existence. Chronologiquement, et quelles que puissent être les diverses théories à ce sujet, il n'est pas aberrant d'affirmer que le début de la vie individuelle correspond aux données que le nouveau-né – le futur nouveau-né, plutôt – reçoit du monde qui l'entoure. Seule la vue ne peut absolument pas fonctionner, mais peut-être tous les autres sens; en tout cas, le toucher (au sens large) et l'ouïe. Ce qui est fondamental, c'est que cette relation de départ va se maintenir tout au long de la vie. Le nouvel être humain continuera de ressentir son vécu quotidien comme une présence au monde; sa présence au monde sensible, et en même temps la présence de ce monde en lui, par l'intermédiaire de ses organes de perception. C'est évidemment de là qu'il faut partir, pour découvrir ou construire peu à peu les paramètres par lesquels ce tout se structure.

Le monde sensible.

Par exemple, la construction intellectuelle de l'univers qui s'installera progressivement en moi – je reviens à ma technique de prendre à ma charge, pour simplifier l'usage des pronoms personnels, la description d'un phénomène que je considère d'un point de vue très général – cette construction intellectuelle se constituera en majeure partie à partir de ce que je verrai (vue), de ce que j'entendrai (ouïe) et en particulier de ce que les autres me diront (ouïe encore), de ce que j'apprendrai par les divers médias d'information (vue et ouïe). Aucune connaissance ne pénétrera en moi autrement que par mes organes de perception. Je pourrais,

bien sûr, ne pas aller chercher plus loin et faire taire tout doute survenant au sujet de ce monde sensible, mon premier comparse dans l'aventure de la vie. Ces doutes susceptibles de survenir sont par exemple cette phrase souvent entendue et qui affirme que "tout est illusion", ou les fréquentes erreurs de perception, comme la fameuse vision d'un bâton bien droit mais qui, plongé dans l'eau calme du lac, se présente comme plié en deux. Cette attitude décontractée – élimination pure et simple du doute – est celle que nous adoptons tous dans le quotidien; nous pensons et nous agissons comme si le monde sensible, ou le monde tel que nous le percevons, était tout simplement le monde réel. Pourtant, ma pensée reste consciente de sa mission, qui consiste à jeter de la clarté sur tout ce qui se présente, sur le monde en général. C'est dans l'accomplissement de cette fonction première qu'elle me signale que cette équation – le monde = ce que je connais – ne se fonde sur rien, si ce n'est sur une sorte de bon sens quelque peu naïf: "les choses sont ce qu'elles sont". Garantie elle-même me l'a certifié, en une formule très proche: "tout ce qui est, est ce qu'il est". Je dois donc me montrer strict: "tout ce qui est perçu est perçu", et je ne sais rien de plus de lui. Ce que je connais du monde sensible, c'est qu'il se présente à moi de cette façon. Si je veux parler de lui et de "ce qu'il est", et ne pas extrapoler la garantie offerte ci-dessus par mon maître à penser suprême, je dirai que le monde sensible est la façon dont il m'apparaît, dont il se manifeste à moi. Cela d'ailleurs ne m'avance guère.

La tête dans les étoiles.

La nuit s'installe, je regarde le prodigieux spectacle du ciel. Je repère sans le vouloir les constellations que je connais, je nomme en passant les étoiles que j'aime particulièrement, Deneb en tête, sans raison particulière au départ, jusqu'au jour où j'ai découvert qu'elle se trouve au zénith à minuit, à la date de mon anniversaire ; Vega, Altaïr, Arcturus qui va se coucher alors qu'Aldébaran se lève à peine, plus discret que Capella, et tant d'autres, que je ne me lasse pas d'admirer... Toutes bien visibles par ce temps très clair – grâce au petit orage qui a nettoyé l'atmosphère en fin d'après-midi – bien sensibles comme le monde dont elles font partie. Puis je me souviens avoir lu récemment que celle-ci n'est pas exactement ce que je vois, mais une nébuleuse double, et que celles qui forment la belle croix du Cygne ne se trouvent pas sur le même plan, mais que certaines sont dix ou cent fois plus éloignées de moi que les autres. Celle-là, que je n'identifie pas au premier coup d'œil, à un endroit où normalement il n'y a rien de spectaculaire, ce n'est donc pas une étoile, mais une planète, qui n'émet aucune lumière propre mais se contente de nous renvoyer celle du Soleil. Quant à la Voie Lactée...! Chacune de *mes* étoiles possède ainsi deux dimensions: en tant qu'élément de *mon* monde sensible, elle est le scintillement que *je* perçois maintenant; les astrophysiciens me font savoir que dans *leur* univers, qui est aussi, en un certain sens, le monde sensible, *leurs* étoiles *leur* offrent un aspect totalement différent de celui que je peux percevoir, et qu'elles "sont" cela. Pour eux, évidemment, la beauté qui est en train de me fasciner s'apparente à l'illusion d'optique évoquée ci-dessus. Ils savent que le bâton qui me renvoie une ligne brisée est en réalité rectiligne et ils l'expliquent à partir d'un indice de réfraction; de même, ils savent que l'étoile alpha de la

Petite Ourse n'est pas immobile, exactement dans le prolongement de l'axe de rotation de la Terre, qui d'ailleurs se balance lui aussi légèrement, alors que pour moi la Polaire m'indique toujours fidèlement le vrai Nord. Ils découvrent, par leurs prodigieux appareils et leurs savants calculs, des spectacles plus hallucinants encore que les miens, mais qui ne sont pas des illusions, eux! J'espère cependant pour eux qu'ils sont encore capables de s'émerveiller à la vue d'Orion et de son baudrier, qui nous désigne, plus près de l'horizon, l'éclat triomphant de Sirius. Cette double réalité, ou double vérité, des corps célestes devrait suffire à justifier l'hypothèse du caractère multiple de la vérité, ou du réel. Dans notre mode de penser généralement admis, toutefois, la vraie vérité est celle de l'astrophysicien, alors que la mienne est taxée de "subjective", si ce n'est d'illusion d'optique. Il serait vain de polémiquer à ce sujet. Je ne demande à personne de me croire ou de me donner raison contre les partisans de la vision scientifique – scientifique – rigide. J'offre, à l'éventuel lecteur qui serait comme moi à la recherche d'un mode de penser et de vivre aussi cohérent que possible, une piste qui me semble aller dans la bonne direction.

Les lois et les illusions.

Les illusions d'optique reçoivent, dans tous les cas que je connais et que j'ai étudiés de plus près, une explication scientifique. D'autre part, je reconnais que j'ai simplifié l'opposition entre les étoiles que je perçois et celles dont parlent les spécialistes: le scintillement que je perçois obéit aux lois combinées de la physique, relativement en particulier à la lumière, et de la physiologie ophtalmique. Il n'y a pas de contradiction qui nous obligerait à

exclure un phénomène au profit de l'autre. Il s'agit bien de deux phénomènes, de deux façons dont le monde se laisse percevoir par nous : dans un cas directement, dans une relation immédiate entre l'organe de perception et la source émettrice d'ondes lumineuses ; dans l'autre, par l'intermédiaire d'appareils et de procédés ou de systèmes d'observation remarquables, dont simplement il faut se rappeler que l'observateur humain, le sujet connaissant, intervient à toutes les phases de l'expérience. Il n'y a de connaissance que subjective : un sujet qui connaît un objet et, plus exactement, qui connaît d'un objet la façon ou le mode sous lequel il est connaissable. Qu'est-ce qui m'empêche, à partir de là, de penser qu'il n'y a qu'une façon dont le réel peut apparaître à l'humain, et qu'elle correspond aux lois de la nature et, dans le cas des étoiles, de la physique appliquée à ce type de phénomène ? La différence entre les diverses sensations de perception s'expliquerait par les intermédiaires mis par le sujet entre lui et son objet : intermédiaire zéro pour la vision directe, lunettes de couleur non grossissantes pour voir les étoiles bleues, rouges ou jaunes, longue-vue pour découvrir la rondeur des planètes, leur sphéricité, puis télescopes de plus en plus sophistiqués pour aboutir aux tableaux saisissants offerts par les magazines de vulgarisation. Inutile dès lors d'imaginer cette pluralité gênante de la vérité. Le secret du réel, sa vérité, ce serait précisément d'être pour être perçu – deux verbes qui ne désigneraient qu'une seule et même réalité. Le miroir transparent de la surface du lac, qui dévie les rayons lumineux qui le traversent en biais, comme le miroir réfléchissant de la couche de vapeur d'eau qui renvoie le bleu pâle du ciel vers le spectateur qui croit regarder le sable de façon immédiate, joueraient le même rôle que les

télescopes ou, en direction de l'infiniment petit, les microscopes électroniques qui révèlent les failles à l'intérieur du continu de la vision normale.

Etre perçu et rien d'autre ?

Si le réel n'était que cela, un "être perçu", qui suppose donc ma perception, cette dernière devient toute puissante; si je ferme les yeux, les étoiles cessent de clignoter et, comme la vue seule est capable de rendre compte d'elles, elles disparaissent totalement, elles n'existent pas et n'ont peut-être jamais existé. J'en crée de nouvelles en écartant les paupières. Ce qui est surprenant, c'est que ces nouvelles ressemblent étrangement aux précédentes. Dans la relation de sujet à objet qui crée le "nous" que je forme avec le monde sensible, "je" suis le seul élément doué de volonté; c'est donc de moi que dépend ce que je perçois, de mon libre choix. L'expérience ne confirme pas cette hypothèse. C'est bien la preuve qu'il y a autre chose, dans la constitution de l'objet, que cette perception dont je suis le seul l'agent actif et libre. Le calcul des probabilités ne pourrait pas justifier la permanence des constellations, pas plus que celle de la solidité du fameux marteau fait d'une seule barre métallique tordue à une extrémité et dont j'ai abondamment parlé la deuxième fois que, au cours de ce long trajet, j'ai essayé de comprendre ma présence au monde (sensible). Comment se fait-il, comment se ferait-il, si ce marteau n'avait pas d'autre réalité que de m'apparaître, que je le retrouve à chaque fois avec la même forme, le même poids, la même dureté, la même

solidité sans faille? Il faut bien que la réalité de mes objets dépasse le seul fait d'être perçus, qui les exposerait à l'arbitraire de ma volonté libre, ou de ce mystérieux hasard dont je refuse de parler, depuis que j'ai démontré – j'ai cru démontrer... – l'inanité de cette pseudo notion, voire d'un destin tout autant incompatible avec la présence de l'humain, individu unique, irremplaçable et libre.

La limite imposée à la liberté et ses conséquences.

C'est précisément cette dernière caractéristique fondamentale de l'homme qui joue ici un rôle essentiel – à ses dépens, en un certain sens. Etoiles scintillantes ou marteau figé dans sa forme immuable, chacun de mes objets nie effrontément mon libre arbitre; il lui oppose une caractéristique de lui-même sur laquelle je n'ai aucun pouvoir. Je peux mieux le connaître, le connaître avec l'aide de médiateurs sophistiqués, instruments ou raisonnement subtils, mais je me heurte à une dimension de lui qui limite rigoureusement mes choix, qui anéantit ma liberté. Il y a donc, du côté objet de notre "nous" – moi sujet et monde sensible, donc senti – autre chose que cette nécessité d'être perçu pour être. Je ne veux pas anthropomorphiser le monde sensible et parler de sa liberté ou, pire, de sa volonté. Dans sa réalité, que j'ignore en dehors de sa facette perceptibilité, il y a "quelque chose" qui garantit sa réalité et, du même coup, la mienne. Moi, l'homme, qui suis sujet ou ne suis rien, j'ai besoin d'un objet absolument indépendant de moi pour être moi-même. Ma liberté absolue serait ma mort, ou plutôt ma non existence. Je me perdrais dans l'infini des possibilités d'être. C'est en reconnaissant – à travers la permanence des caractéristiques de chacun de ses objets – c'est en reconnaissant sa relativité et ses

limites, que ma liberté assure sa réalité et m'y fait participer. C'est aussi en cela que se précise, vaguement, au-delà des mots, la silhouette de Garance. Elle est celle qui me confirme, qui me garantit, à travers son beau prénom, qu'il y a le réel. Et par là même elle me garantit que je suis. Je ne fais peut-être pas partie de ce réel, il faut faire attention de ne pas jouer sur les mots; nous retrouverons la question sous peu. Mais je suis et je sais que je suis grâce à ce réel qui me "finit", et "finissant" ma liberté en lui résistant obstinément. Elle n'en reste pas moins liberté, mais dans un cadre bien déterminé; elle demeure condition indispensable de mon humanité, à l'échelle de mon vécu.

La vraie place du "subjectif".

Cette vision des choses me permet d'éclairer le problème de la subjectivité. Dans le langage courant, et même dans la pensée ordinaire, l'objectif passe pour préférable au subjectif; ce dernier est partial, donc arbitraire, souvent intéressé, pour ne pas dire malhonnête, tandis que son contraire est équitable et juste. Il s'agit tout d'abord de bien comprendre à quoi renvoie cette valorisation. Le jugement objectif est censé ne pas se fonder sur l'échelle de valeurs de celui qui le prononce, mais uniquement sur un appareil de référence établi, valable pour tous et reconnu par la communauté: la loi, le règlement, l'usage, les valeurs admises dans la collectivité concernée. Il suppose donc une sorte d'ascèse de la personne appelée à juger et qui doit renoncer non seulement à ses intérêts ou à ses choix affectifs, mais encore à sa propre éthique si, comme cela est souvent le cas, elle ne coïncide pas totalement avec celle du code qu'il s'agit d'appliquer, de façon très stricte. Dans

nos sociétés contemporaines, dites pourtant démocratiques, et en raison de la disparition des références et des repères unanimement partagés, une certaine divergence entre l'éthique individuelle et les normes imposées par le système est devenue la règle. L'objectivité, dès lors, perd passablement de son prestige; elle exige la mise en veilleuse des convictions personnelles, lesquelles demeurent (ou deviennent, selon ce que nous venons de voir) la seule référence, le moteur de chaque préférence, de tout jugement, au sens le plus large du terme. Du point de vue juridique, l'homme de loi peut remédier à cela en faisant appel à l'esprit de la loi, qui peut ne pas toujours transparaître dans sa lettre, mais cette nuance est une liberté que le juge ne peut prendre que dans des cas très spéciaux, et de façon explicite s'il ne veut pas que son jugement soit facilement invalidé. Cela explique la coloration que prend l'appartenance à une communauté, tout particulièrement au niveau des Etats. Je suis Anglais, Italien ou Suisse, la constitution de mon pays affirme que cela est interdit et que ceci est obligatoire, "mais". Mais je suis un homme libre, un individu unique et irremplaçable.

La vie est subjective!

Ensuite – par rapport à mon "tout d'abord" au début du paragraphe précédent, il importe de ne pas oublier que tout acte, au sens le plus large du terme, qui inclut la pensée comme la parole, tout acte est par définition subjectif: il y a toujours quelqu'un pour le réaliser. Dans la grammaire traditionnelle, le "nominatif" était censé désigner le "sujet de l'action". Je me souviens encore de ce que l'instituteur nous faisait répéter: "Le verbe s'accorde avec son sujet;

pour trouver le sujet, il faut poser avant le verbe la question *Qui est-ce qui?*". Pour montrer que nous avons bien compris, nous allongions le *est* et mettions un accent sur le *ce* (kiêseki). Il ne fallait pas prendre "il pleut" comme exemple, bien entendu. Cela nous rappelle à quel point le sujet est essentiel, toujours présent, même si aucun mot ne le désigne, simplement parce que la vie est subjective; chacun assume tous les aspects de son existence, même de façon apparemment passive, comme lorsque *je* suis malade ou que *je* me fais bousculer par un cycliste. Il ne faut toutefois pas céder au mouvement de balancier – renverser le char de l'autre côté, selon l'image courante – et sacraliser le sujet aux dépens de l'objet. Aucun des deux termes n'a de sens sans l'autre, ni aucune des deux fonctions; j'ai déjà beaucoup insisté sur ce point; trop, probablement, et je m'en excuse. Ce que j'ai tenu à mettre en évidence dans les paragraphes précédents, c'est l'importance de la subjectivité – en donnant à ce terme les nuances apparues plus haut – et, en même temps, ses limites.

J'insiste (une dernière fois!)

L'attribution de la solidité au marteau de mon exemple apparaît bien dans toutes les perceptions que *je* peux avoir de cet outil, elle passe donc par *ma* perception, elle se confirme dans *mes* multiples perceptions successives, mais elle ne dépend pas de moi, elle m'est imposée par une dimension – non pas en centimètres, mais comme propriété, comme caractéristique ou comme facette – de l'objet lui-même. Cette façon dont le marteau m'oblige à reconnaître sa solidité, sa solidité objective, c'est bien le cas de le dire, résiste à mon libre arbitre capricieux et me confirme du même

coup qu'il y a là quelque chose de fondamentalement extérieur à moi, du "réel". Ce réel, précisément, dont j'ai besoin pour ne pas me dissiper dans une subjectivité dépourvue d'objet, d'un objet qui me résiste, qui est ce qu'il est, que je le veuille ou non. C'est alors que Garance avalise ma prise de conscience en me confirmant que "ce qui est, est ce qu'il est". Il ne faut pas oublier non plus que l'être suppose un agir. Je ne parviens pas à imaginer quoi que ce soit qui se contenterait d'être, sans rien faire. Le marteau n'est vraiment lui-même qu'en plantant des clous; la rose émet des ondes lumineuses de longueur définie et des particules (des molécules, je suppose) qui diffusent son odeur – qui devient parfum pour le destinataire, ce qui fait de ce dernier un sujet...). Etre perçu, c'est agir.

Réciprocité du rapport entre sujet et objet.

Dans la même optique, il serait faux de penser le rapport sujet objet comme unidirectionnel. J'aimerais dire qu'il ne l'est jamais. Je ne m'y risque cependant pas, en partie à cause d'une chanson latino-américaine que j'aime bien et qui dit. "Ne dis jamais *jamais!*". L'espagnol dispose de deux adverbes, ce qui rend la contradiction moins visible: *¡Nunca digas jamás!* Je reste donc prudent: la relation sujet objet n'est pas nécessairement unidirectionnelle; peut-être jamais. Je laisse ainsi une porte ouverte, ce que je fais régulièrement, même si j'oublie de l'expliciter; je me méfie des systèmes fermés sur eux-mêmes. Dans notre cas, et bien que l'adjectif "sensible" pose au départ que c'est moi qui sens le monde, alors que celui-ci ne ferait que se laisser sentir, nous avons vu qu'il y a une interaction essentielle, puisque en s'offrant à moi en tant qu'objet mais en résistant à mon libre arbitre de sujet, le monde

sensible me donne réalité, comme je le fais à son égard en le percevant. Le "nous" dont nous sommes partis au début de ce chapitre s'est constitué dans un premier temps autour de la simple perception, par la présence, voulue, de l'adjectif "sensible", que je viens de rappeler. Ce serait réducteur de penser que la relation entre nous s'arrête là: que ferions-nous l'un en face de l'autre, le monde et moi, seulement à regarder et être regardé? La réciprocity stricte n'aurait pas de sens: le monde n'a pas d'yeux pour me regarder. Dès que je développe tant soit peu ce dernier verbe, l'activité qu'il contient apparaît: je ne regarde pas pour le plaisir de regarder, mais pour connaître, pour comprendre, pour éclairer. Je fais appel à un autre verbe encore: "apprendre". Son avantage tient à ce qu'il est, lui, bidirectionnel, dans son ambiguïté: j'apprends le monde comme j'apprendrais l'anglais, et le monde m'apprend ce qu'il est comme mon professeur m'apprendrait l'anglais. L'espagnol – l'appel à un autre système linguistique met souvent en relief des aspects d'une langue qui n'apparaissent pas au premier abord, c'est pourquoi j'en use, en essayant de ne pas en abuser – l'espagnol utiliserait ici deux verbes différents: *yo aprendo el mundo, y el mundo me enseña*. J'apprends peu à peu ce que le monde est, et le monde me renseigne sur ce qu'il est; il m'enseigne le monde, il s'enseigne à moi et, par cela même, il m'apprend à vivre, à vivre mieux. "Mieux", ici, signifie d'abord "avec une meilleure connaissance de ce qui est", et ensuite prend une teinte éthique, se réfère à mon échelle de valeurs, confrontée à la vérité du monde.

Comment va le monde?

Dans ce dialogue d'apprentissage, je découvre entre autres les deux phénomènes dont l'existence me hante et que je ne peux pas m'empêcher de rappeler de temps en temps; deux, qui peuvent se résumer en un seul: le monde va très mal! Le monde dont je parle maintenant n'est évidemment pas celui des années-lumière ni des galaxies aux confins de l'espace. Je ne pense pas que les spécialistes de cet univers-là se préoccupent de sa santé et puissent se prononcer à son égard; il est ce qu'il est, en toute logique. Par contre, mon monde, celui que je peux percevoir par moi-même et connaître à travers des informations à mon échelle, celui qui me concerne, va très mal. L'équilibre naturel qui avait fait de lui, jusqu'il y a peu, un siècle ou deux, un environnement propice à la vie et en particulier à la vie végétale et animale dans leur ensemble, tend à devenir définitivement invivable. D'autre part, l'équilibre, plus fragile et artificiel, qui maintenait pensable un "nous" formé de tous les humains et évoluant tranquillement vers toujours mieux, cet équilibre est définitivement compromis. C'est bien cela que le monde et moi nous nous apprenons réciproquement, dans la polysémie du verbe "apprendre". Je laisse de côté la possibilité un peu théorique d'une humanité repentie croyant vivre heureuse et libre dans une sorte de système sophistiqué qui mettrait entre parenthèse l'usage de la pensée et, du même coup, la liberté de l'homme, donc son humanité. J'ai dit à quel point cette façon d'échapper aux deux catastrophes qui nous menacent me semble plus dramatique encore que ces dernières.

Et l'espoir, alors ?

Il y a une donnée – le terme convient mal, je n'en trouve pas de meilleur pour le moment – qui ne semble pas découler automatiquement du "nous" qui met face à face le monde sensible et l'homme: l'espoir qui subsiste d'une issue heureuse à la situation actuelle. L'équivalent approximatif de l'hypothèse, que je viens de rappeler, d'une humanité déshumanisée dans un pseudo bonheur somnambulique, mais, précisément, où la liberté, la pensée et une part modeste de bonheur seraient réelles. Cela, je n'en découvre aucun indice dans le monde sensible que je m'efforce de mieux connaître, ce qui revient à dire que lui ne me donne aucun enseignement – ni renseignement – à ce sujet. Je ne trouve en moi que des arguments subjectifs au sens le plus restrictif du terme: j'ai profondément besoin de croire que cela est possible, je ne peux pas vivre sans ce reste d'espoir. Je ne mourrais pas de chagrin si je savais, sans l'ombre d'un doute, que cette solution heureuse est absolument et définitivement exclue; mais je ne vivrais plus, au sens fort de ce verbe, ce ne serait plus une vie, seulement un "être-là" vide de sens. Je dois bien avouer que ce besoin ne prouve rien; si fort qu'il soit, il ne suffit pas à me faire "savoir" que ce dernier espoir demeure, que cette reprise en mains, que ferait l'humanité, de son avenir appartient aux possibles, aux "objectivement possibles". J'ai affirmé, il y a longtemps, que ma pensée pouvait me sortir de ce doute affreux. Je vais tenter une fois de plus ce chemin.

Parenthèse sur la valeur des arguments.

Dans le prochain paragraphe, je vais faire allusion une fois de plus à la perception immédiate et je laisserai entendre (je me connais assez pour savoir que je ne pourrai pas faire autrement)

que la perception immédiate de la liberté est un "fait" que tout le monde peut constater et confirmer en regardant sereinement en soi, et cela me semble suffisant. Quand je lis un texte plus ou moins semblable à celui que je suis en train d'écrire et, bientôt, de terminer, je réagis souvent avec violence à des formules du type de "tout le monde sait que..." ou "personne ne niera que...". Il s'agit très souvent d'une façon – malhonnête et maladroite – de masquer un manque d'arguments solides. Tu auras peut-être, mon cher lecteur, la même réaction à mon égard. A plusieurs reprises, dans les chapitres précédents, j'ai pris la peine de fournir des arguments à l'appui de ma thèse. J'avoue que je ne crois pas cela bien utile, et je ne vais pas le faire cette fois-ci. Il est des vérités situées au-delà ou en deçà des arguments et des démonstrations, des vérités "données" à qui veut bien les recevoir. Essaie donc, si notre voyage commun a créé entre nous une sorte d'amitié (sympathie, empathie), de tenter l'expérience; et tu verras...!

L'énigme du temps à venir.

Il s'agit en fait de savoir si le temps à venir, le futur, est ouvert ou non. Pour commencer, envisageons les deux cas extrêmes: tout est déjà décidé – "écrit" selon la traduction courante du *mektoub* islamique – ou, à l'opposé, tout est encore possible, n'importe quoi peut arriver, à tout instant. La première hypothèse entre en contradiction absolue avec la certitude que j'ai de ma liberté; je ne reviens pas ici sur mes réflexions à ce sujet, qui m'ont amené à faire confiance à ce que j'appelle la "perception immédiate" – que d'ailleurs Garance a avalisée sans hésitation. La question resurgira sous peu, probablement. Je suppose que personne ne met

sérieusement en question sa propre liberté de base, avec ses limites bien sûr, mais essentielle à l'humain, ou de l'humain. L'autre extrémité du système bipolaire est aussi contredite par l'expérience. Il y a d'abord le problème du temps: j'approche à grands pas des quatre-vingts ans, je ne pourrai pas avoir soixante ans demain. Il y a ensuite toute une série de lois naturelles qui excluent leur transgression, du moins à échéance, même longue, mais dans le cadre de l'expérience humaine; le phénomène même de la vie – naissance, développement (reproduction possible) et mort – me conduit sans l'ombre d'un doute vers ma mort, même si je ne sais pas exactement à quoi cela peut ressembler.

Donc...

Une fois exclues les deux solutions extrêmes, la seule certitude qu'il nous reste dit que, tant qu'il n'est pas prouvé qu'un événement est impossible, il est "à vues humaines" possible. Et c'est bien de cela que nous parlons, des réalités à l'échelle humaine, dans le cadre du vécu. La vraisemblance ne suffit pas pour éliminer quoi que ce soit de l'avenir susceptible de se réaliser. C'est bien ce qu'a compris La Fontaine et qu'il illustre dans "Le vieillard et les trois jeunes hommes". Tant qu'il n'y a pas de contradiction avec des lois naturelles bien établies, et quoi qu'en dise le calcul des probabilités (en accord plutôt avec lui, pour autant que je sois bien informé), n'importe quel événement appartient au possible, reste "à venir" si les conditions lui sont favorables. C'est bien à ce travail de ma pensée que Garance a accordé son aval. Le

sauvetage réel, généreux, vraiment humain, du monde et de ses habitants reste possible tant qu'il y a un être pensant – un humain, donc – en vie. Le point de non-retour est une vue de l'esprit, mises à part les restrictions signalées ci-dessus; seuls les faits pourraient justifier l'expression, si une tentative désespérée pouvait être tentée plusieurs fois de suite et aboutir toujours à l'échec, malgré l'apprentissage que représente chaque tentative – et encore, plusieurs fois ne représenteraient qu'une probabilité de plus en plus infime, mais toujours théoriquement existante.

Presque impossible, donc possible.

La conclusion à laquelle nous arrivons n'est pas nouvelle, ni dans ce texte ni dans la pensée humaine d'aujourd'hui. Bien des contemporains sont d'accord avec moi et estiment que la catastrophe finale est presque certaine, presque inévitable, mais "presque", et tout est dans cet adverbe. Presque signifie pas tout à fait, donc "pas". Je ne propose donc rien de nouveau; j'ai seulement cherché à fonder le plus sérieusement possible cette vision de notre avenir. Il reste à tirer de cette situation une conclusion significative. C'est vrai que j'abuse un peu de cet adjectif; je veux dire, une conclusion qui ait des conséquences sur mon comportement, sur ma relation avec ce monde sensible avec lequel je compose le "nous" qui nous interroge et que nous interrogeons depuis un temps assez long. Cette conclusion s'impose d'elle-même, sous une forme schématique que nous pourrions nuancer par la suite: chaque humain est appelé à faire tout ce qui est en son pouvoir pour empêcher que se produise le drame que semble annoncer le

mauvais état dans lequel se trouve le monde, et pour que se réalise, contre toute vraisemblance, la saine réaction des femmes et des hommes qui rétablira l'équilibre nécessaire au maintien et au développement de la vie. Ce n'est qu'un appel à la conscience – individuelle et/ou collective – un cri d'angoisse, un SOS qui peut être entendu et pris au sérieux. Qui mise aujourd'hui sur cette dernière chance? En fait, passablement de monde, des femmes et des hommes isolés, des groupements, des associations, des mouvements, des chapelles, des ONG. C'est peu face à la puissance des autres tendances, mais c'est quelque chose, c'est une des dimensions de notre espoir.

Le cri du monde lui-même.

Dans sa façon de nous apparaître, le monde ne peut pas s'empêcher de nous avouer qu'il est bien mal en point. Il ne se plaint pas, parce qu'il n'a pas ce qu'il est à la mode aujourd'hui d'appeler des "états d'âme"; il est ce qu'il est, dépourvu de cœur et de cerveau, donc de sentiments et de pensée. Par contre, il dispose d'une dimension – essentielle pour lui ou tout à fait accessoire, je ne le saurai jamais – qui est de se montrer à nous, de pouvoir être perçu par nous. Sous cet angle, à partir de ce que nous avons vu plus haut de la persistance de ses caractéristiques – la solidité, dans le cas du marteau, par exemple – il ne nous trompe donc pas, ce qui supposerait une volonté individuelle; nous avons vu précédemment que l'homme libre et volontaire peut revendiquer le monopole de la tromperie, du mensonge. Le monde sensible, lui, nous fournit des renseignements dignes de foi, qui déterminent la vérité de notre connaissance de lui; de lui en tant que sensible, ou

senti, en tant qu'objet de nous sujets capables de percevoir, de sentir. Si j'ajoute ce second verbe, c'est qu'il n'est pas exactement synonyme du premier: il offre, lui, une ouverture vers le sentiment, en plus de la simple réceptivité des informations. Nous allons y revenir. Le monde nous renseigne donc sur son état. Comme nous nous sommes situés à notre échelle, j'aurais pu l'appeler la Terre; dans la pratique, cela ne changerait pas grand-chose. Pourtant, cette sorte de réduction pourrait nous égarer par la suite; par exemple, si nous laissons le Soleil en dehors de notre monde, les problèmes climatiques deviennent incompréhensibles. Et puis, il serait injuste d'exclure de notre monde sensible le ciel étoilé, même si son influence sur nous est minime; je ne dis pas qu'elle est nulle, pour éviter de susciter la colère et le mépris d'un éventuel lecteur initié à l'astrologie. Bien que sachant qu'elle ne correspond à aucune réalité, j'inclus donc dans notre monde la "voûte céleste", la demi sphère sous laquelle vit chaque individu et par laquelle passent le Soleil et la Lune, les Planètes et les Etoiles. Je leur mets une majuscule à tous, pour souligner la charge émotive qu'ils renferment, pour moi et pour la plupart des humains, j'en suis persuadé.

Les états successifs du monde.

Si nous possédons une intuition assez fine pour percevoir dans sa totalité le message du monde, nous découvrons que son état actuel évoque automatiquement son état antérieur. Le monde nous dit qu'il va mal et cela suppose qu'il allait mieux auparavant; sans cela, son indication n'aurait pas de sens. Je découvre alors – je prends à nouveau conscience – que depuis plusieurs millions

d'année, le monde est favorable à la vie. Les medias ont signalé avec une certaine grandiloquence la découverte – si longtemps attendue en vain – d'une exoplanète dont la température se situerait entre quatre et quarante degrés, donc où la vie serait possible; où il y a peut-être des êtres plus ou moins semblables à nous! Malheureusement, ou heureusement, elle est située à dix mille années-lumière de la Terre... Ce qui par contre justifie notre émerveillement quotidien, c'est plutôt le fait que je viens de rappeler, c'est que notre monde à nous, notre petite Terre dans son modeste système Solaire, permet la vie et son développement depuis plusieurs millions d'années. Et le monde nous rappelle cela, discrètement. Il va mal, mais il n'était pas mal fait!

... bien ou mal fait?

Dans notre réaction primitive de mettre la faute sur l'autre, il nous arrive de ne pas trouver d'autre responsable d'un malheur que le monde lui-même: "Le monde est mal fait!" Cette formule naïve apparaît souvent quand presque toutes les conditions étaient réunies pour que "ça marche"; nous retrouvons le fameux "presque": toutes sauf une, donc pas toutes, donc échec. Dans le *misfit* bien connu des bridgeurs, chacun des deux partenaires a les points nécessaires pour réussir un chelem, mais les deux jeux ne se complètent pas harmonieusement et le contrat ne sera pas rempli. "Ah, si j'avais eu ma renonce en trèfle plutôt qu'en pique...! Vraiment, le monde est mal fait!" S'il était possible de ne modifier que cela, garder les mêmes cartes sauf ce petit détail de couleur, ce

ne serait pas dangereux de changer le monde, pour réussir un grand chelem. Et pourtant... Quand je pense à l'extraordinaire phénomène qu'est la vie, depuis celle des unicellulaires, déjà miraculeuse, jusqu'à celle des animaux dits supérieurs, je me dis que le monde est bien fait, au-delà de tout qualificatif. Que, pendant plusieurs millions d'années, donc bien au-delà des limites de ma temporalité, au sens même le plus large du terme, le monde ait permis à la vie d'apparaître et de se développer, de s'enrichir, de se diversifier comme elle l'a fait, c'est quelque chose de si prodigieux que j'en reste muet; aucun mot ne dira mon admiration, mon respect, ma reconnaissance envers ce monde, dont en plaisantant j'ai probablement laissé entendre une fois ou l'autre qu'il était mal fait. C'est un véritable blasphème de dire, surtout de penser que le monde est mal fait; beaucoup plus grave que les caricatures de Mahomet du journaliste danois ou que les personnages centraux du christianisme déguisés en cochons sur des skateboards. S'il y a quelque chose de sacré, c'est bien le phénomène de la vie, que notre monde a rendu possible et rend encore possible pour quelque temps; c'est l'équilibre incroyablement complexe et subtil qui conjugue harmonieusement tant de forces plus ou moins opposées entre elles, tant de besoins essentiels, tant de contrôles permanents, de rectifications, de compensations... C'est cela que le monde sensible me dit, c'est ainsi qu'il répond à ma tentative de mieux le connaître, de le comprendre tant soit peu. Et dire que, dans mes doutes relatifs à la réalité de l'autre – donc du monde sensible, dans l'optique qui continue d'être la nôtre – j'étais allé jusqu'à me demander si je ne créais pas moi-même mon objet! Je m'étonnais déjà qu'un marteau continue d'être ce qu'il est, à travers mes

perceptions sous divers angles et toutes mes manipulations, physiques et intellectuelles, et j'étais heureux de percevoir cette résistance du réel, qui me confirmait dans la vérité de mon existence. Ce que ma pensée – enrichie de celle des savants qui ont percé une partie de ce grand mystère – découvre dans le phénomène de la vie suffit à me persuader que ma perception ne m'offre qu'une facette du réel. Aucune pensée humaine, aucune intelligence (naturelle et/ou artificielle) ne serait parvenue à inventer, à imaginer ce que le monde, lui, a simplement réalisé. Au-delà de la simple possibilité d'être senti, le réel, et la vie qui en est la suprême réalisation, est "autre chose", "quelque chose" de fabuleux et, je le répète, sacré.

Digression méthodologique.

L'interrogation qui ouvre le paragraphe précédent – bien ou mal fait? – semblait porter les deux adverbes, alors que l'essentiel du problème se situe dans le participe passé passif du verbe "faire". Cette question n'a évidemment pas de réponse, de notre point de vue. Par ma condition humaine, par ma situation par rapport au "réel", à cet au-delà de la perception ou de la relation s'un sujet à son objet, je dois renoncer à percer ce mystère. Qui a fait le monde? Qu'est-ce qui a fait le monde? Le monde s'est-il fait lui-même? Je vais jusqu'à dire que je me sens incapable de percevoir un sens véritable à ces interrogations. Un des premiers obstacles à cette recherche est relatif au temps et à l'espace – parallèlement à certaines impasses dans lesquelles nous nous sommes trouvés il y a peu. Ma pensée, en effet, fonctionne selon l'étendue et la durée vécues, liées à mon statut existentiel, à mon individualité unique,

irremplaçable et libre, et qui ne sont donc valables qu'à cette échelle. Je peux certes supposer que "le monde" se structure selon des paramètres de même type que notre espace-temps, et je crois pouvoir affirmer que, s'il en est ainsi, ces paramètres ne sont en aucun cas ceux-là même qui régissent mon "être au monde". Cette barrière à ma curiosité naturelle est une de mes composantes de base. Je mets ainsi fin à ma digression; je me sentais tenu de rappeler ces données, avant de faire quelques pas dans la direction de cette "problématique".

Changer le monde?

André Breton suggérait qu'au lieu d'interpréter le monde, les hommes se décident à le changer (je cite de mémoire...) Changer le monde? Sous aucun prétexte! Il n'est pas parfait, parce que cette notion de perfection est une pure imagination, une projection vers l'infini de différences que nous observons à notre échelle. Il n'est pas parfait, mais il est tel qu'il est. Je viens d'effacer ma première version, qui disait: "il est ce qu'il doit être". Nous avons encore un long chemin à parcourir, pour préciser quel type de nécessité se cache dans ce verbe "devoir". Pour le moment, je m'en tiens au message que je perçois dans mon contact avec le monde sensible: un monde remarquable, à l'actif duquel je peux porter l'apparition de la vie et la trajectoire qui la fait passer de ses premiers balbutiements à la puissance de la nature, végétale et animale, à l'apparition de la pensée puis à son développement, qui aboutit au monument que représentent aujourd'hui tant les créations de l'art que les découvertes de la science, sans oublier l'entrée en jeu de l'éthique, ni la richesse des émotions et des sentiments, avec à son

sommet, l'amour – amour de l'autre quel qu'il soit, de la nature, du beau, de la vérité, de la Terre, de tout: la relation sujet objet qui fonde notre existence peut toujours se teinter d'amour.

L'aveu du monde.

Or, il se trouve qu'à cette affirmation de son être que proclame le monde – "je suis celui que je suis, je suis ce monde sur lequel se fonde la vie, la pensée, le bien et le beau" – se joint une mauvaise nouvelle. Je préfère la formuler en son nom, telle que je la perçois: "Rien n'est définitivement assuré: je ne suis plus exactement tel que j'ai été pendant des millions d'années, depuis que votre ami Lucien a pris conscience de moi, et de lui par la même occasion. Je vais mal, très mal, et ce qui me donne un sens – la vie, pour ne pas répéter l'énumération exhaustive – est en péril. Et bien sûr, sans elle, non seulement je n'ai plus de sens, je ne sers à rien, mais je ne suis plus rien. Je cesserais même d'être vraiment celui que je suis si l'homme était assez fou pour se suicider; sans personne pour me percevoir, me connaître, me penser, m'aimer, je ne serais plus. Je ne serais pas, je n'aurais jamais été."

Je reprends le témoin.

Je n'attends pas qu'il me dise qui l'a mis en cet état, je ne prends même pas la peine de l'exprimer, tant cette cause du malheur est évidente. Comme cela a été dit plus haut à propos de la vie, je vais jusqu'à dire que le monde par lui-même n'a pas de sens. Il n'était encore rien, il attendait que quelqu'un ou quelque chose lui en donne un, pour dès lors être cela, un monde que quelqu'un voit et comprend. Ce passage de l'être virtuel à l'être concret se produit

du temps de Lucien, quand les premières lueurs de la pensée en gestation le distinguent, de plus en plus clairement. Pendant quelques millions d'années, il va être cela, dans un prodigieux mouvement de perfectionnement; enrichissement réciproque, le monde et la pensée se complétant, se renforçant l'un l'autre, précisément parce que le monde est bien fait, parce que le monde sensible et l'homme pensant sont faits l'un pour l'autre – au lieu du *misfit* dont il a été question et qui aurait pu se produire. Un tel désaccord est être en train de se révéler, dans toute son horreur: à voir comment l'homme a tenu son rôle de partenaire dans le couple qu'il forme avec le monde – le "nous" auquel nous consacrons tout ce dernier chapitre, "le monde sensible et moi" – nous pouvons penser qu'il y a *misfit*, que malgré leurs qualités respectives, les deux éléments ne sont pas faits l'un pour l'autre. Cela se passe autour de nous, tout près parfois: deux être pleins de qualités décident de vivre ensemble mais, au bout d'un certain temps, ils se rendent compte de leur erreur; non pas des défauts de chacun, ce qui serait mesquin, mais plutôt de la non complémentarité de leurs qualités. Le monde est merveilleusement bien fait, l'homme est un être riche des plus hautes possibilités spirituelles (intellectuelles, morales, artistiques, émotionnelles...); ils n'étaient peut-être pas faits pour vivre ensemble. Le couple presque parfait, mais manqué à cause de ce presque, peut se divorcer; les deux individus concernés peuvent tenter une nouvelle expérience. Le monde et l'homme sont condamnés à mener leur tentative de couple jusqu'au bout, à perdre ou à gagner ensemble; à vivre, ou à finir lamentablement.

Le monde tel qu'il est.

Nous venons de voir que vouloir changer le monde, en proposer une meilleure version, serait d'une prétention ridicule; de plus, comme je l'ai déjà laissé entendre, une petite modification, apparemment dans le bon sens et sans aucun effet secondaire prévisible, pourrait malgré tout conduire au désastre, parce que l'équilibre global repose sur un nombre énorme de paramètres, interdépendants bien entendu. Mais puisqu'il va mal, nous devons essayer de le guérir ou, plus modestement et plus prudemment, l'aider à se guérir; ce n'est que de l'intérieur même du système que peut se programmer la lente récupération de la santé. Le plus urgent est de cesser immédiatement de l'empoisonner. Les programmes actuels feraient rire s'ils ne faisaient pas pleurer, pleurer de rage. Les grands de ce monde ont fixé des normes et des délais qui, même si les unes et les autres étaient strictement respectés, ne feraient que ralentir la dégradation, dans le meilleur des cas. Et ces puissants ne sont tels qu'au niveau politique, ce sont les représentants officiels des Etats; cependant, ils gouvernent bien moins qu'ils ne le croient, et beaucoup moins qu'ils ne le disent. Les vrais centres de décision sont anonymes, camouflés, et d'autant plus dangereux. Il faut donc, aujourd'hui plutôt que demain, une réaction profonde et généralisée, un changement radical de notre attitude face au monde.

Urgent!

En d'autres termes, il faudrait une vraie mondialisation, en ce sens que, dans le "nous" qui unit le monde sensible aux hommes, ces derniers se rendent compte que le sort de cette globalité exige

qu'elle obtienne la priorité absolue – et immédiate bien entendu. Le monde en lui-même ne peut pas faire grand-chose, face à la situation actuelle. Il continue d'être soumis à des lois naturelles rigides – ce qui apparemment est un point négatif – mais seules capables d'assurer l'équilibre du tout. Une fois rompu ce dernier – par notre faute – c'est à nous qu'il revient non seulement de mettre fin à notre action négative et destructrice, mais encore de trouver comment restaurer peu à peu l'état normal du monde. Ces lois naturelles auxquelles je viens de faire allusion ne vont pas de modifier d'un moment à l'autre; il est peut-être prévu, dans l'incroyable complexité du système global, qu'elles disposent d'une sorte de mécanisme d'autorégulation grâce auquel elles pourraient s'adapter elles-mêmes à n'importe quelle détérioration des circonstances. Mais l'augmentation – exponentielle, paraît-il – des dégâts ne peut pas attendre que ces autocorrections se mettent en marche.

Un autre aspect du programme.

C'est l'homme qui doit consacrer tous ses moyens – ses connaissances, ses techniques, sa science – au service de la recherche d'une solution de secours. Nos grands organismes scientifiques se gargarisent de formules dans ce sens, mais il s'agit trop souvent d'une investigation pure et désintéressée, quand elle n'est pas orientée vers le profit économique d'une petite minorité d'individus. Ce qu'il faut de toute urgence, c'est que la recherche se concentre exclusivement sur ce problème concret et précis: comment aider le monde tel qu'il est réellement – vu son propre système de fonctionnement et, par ailleurs, vu l'état dans lequel il se

trouve aujourd'hui – à se guérir des troubles que nous avons suscités en lui? Je ne peux malheureusement qu'énoncer cette priorité absolue. La réponse à la question que je viens de poser ne peut être apportée que par la mise en commun de toutes nos ressources, depuis la bonne volonté, la générosité, l'esprit de sacrifice de chaque individu, si modeste – ou si corrompu par la propagande du système – soit-il, jusqu'au dialogue ouvert et sincère entre les cerveaux les mieux dotés et entre les personnalités les plus belles, les plus riches, par-dessus la barrière des chapelles, des options politiques, des religions ou des philosophies. Cela est possible! Cela est possible, puisque le contraire ne peut pas être démontré. Mais cela ne se fera pas tout seul; pas sans nous, les humains!

Ne baissons pas les bras.

L'énormité de la tâche ne doit pas nous décourager. Il n'y a pas d'autre voie de salut et si nous laissons échapper cette dernière opportunité de faire triompher le bien sur le mal... Il n'y aura plus rien. J'entends parfois évoquer une troisième solution: que l'homme – mais l'homme seulement – disparaisse de la Terre. Cette dernière se remettrait peu à peu de la maladie dont nous étions en quelque sorte le virus; les lois naturelles finiront bien par résorber l'abcès, ou le cancer, que l'homme formait dans le grand corps du monde sensible et celui-ci continuera sa marche paisible jusqu'à sa mort naturelle. Théoriquement, cela semble vraisemblable; la récupération prendra le temps qu'il faudra, mais l'histoire de la Terre, telle que les savants la reconstituent, prouve qu'il y a eu des cataclysmes terribles, beaucoup plus spectaculaires que la

disparition de quelques milliards d'humains, dont pourtant les dégâts ont été, sinon réparés au sens strict du terme – les dinosaures ont été éliminés à jamais – du moins compensés par de nouvelles formes de vie. Je maintiens cependant mon affirmation: il n'y aurait plus rien. Pour qu'il y ait quelque chose, il faut que quelque chose ou quelqu'un le sache; il faut au monde un sujet dont il soit l'objet, pour qu'il y ait un monde dans le sens que nous donnons à cette formule, "il y a". Argument sophistique, penseront certains. Si vous voulez...! Je ne vais pas m'amuser à polémiquer à ce niveau.

Le monde sans nous.

J'imagine cette Terre sans humains continuant de tourner autour de son Soleil. Je devrais tout d'abord supprimer ces deux noms propres, puisqu'ils n'ont de sens que pour les humains qui les ont attribués, celui-ci au centre du microcosme solaire et celui-là à l'un de ses satellites. Je les accepte cependant, pour le cas où je devrais à nouveau faire allusion à eux. Je l'imagine continuant ses révolutions sans que personne ne puisse les compter... Non, d'accord, ce n'est pas un argument sérieux. Je l'imagine avec ses continents et ses océans, ses montagnes et ses plaines, ses déserts et ses forêts; avec sa végétation variée et ses milliers d'espèces animales, tout cela dans un équilibre enfin rétabli et qui se maintient "des siècles de siècles" durant, selon la formule étrange qui clôt une prière chrétienne. Dans ce monde apparemment idyllique, aucune vision d'ensemble, aucun cerveau capable de penser que cela est le monde; chaque élément de la nature obéit aux lois qui le concernent, sans le savoir, par pur instinct naturel et, en fait, mécanique, imposé, automatique. Aucun

cœur pour l'aimer non plus. Vous me direz que le monde n'a pas fondamentalement besoin d'être aimé; je vous laisse votre opinion mais je ne la partage pas. Aucun cœur non plus pour aimer, tout simplement: l'amour qui attire l'un vers l'autre une femelle et un mâle de la même espèce en vue de la reproduction et, dans certain cas privilégiés, de l'éducation de la progéniture, cet amour appartient aux mêmes lois utilitaires chargées du maintien de la vie, comme l'amour d'une mère, et parfois d'un père, pour ses petits, dans les espèces où le nouveau né est incapable de survivre tout seul. Lorsque cela n'est pas le cas, pas d'amour maternel ni paternel; procréation puis départ, chacun pour soi. Rien non plus n'est beau, ni laid d'ailleurs, les couleurs du ciel, au lever et au coucher du Soleil, sont peut-être tout au plus un indice que certaines espèces d'animaux captent et qui les aide à assurer leur survie. Les beautés naturelles qui nous captivent ont toutes leur utilité, mais n'ont que cela et ne sont que cela. Pas de sentiments, pas d'émotion, pas de sens du bien et du mal. C'est le monde sensible, cela? "Mais oui. Pourquoi pas?"

Sensible, le monde?

Je renonce à discuter. Je pourrais cependant argumenter. "Sensible" signifie bien, ici, "qui 'peut' être senti". En fait, dans le cas décrit plus haut, le monde ne 'peut' pas être senti, puisqu'il n'y a rien ni personne pour le sentir. Il 'pourrait' l'être 'si'... Nous sommes bien dans les hypothétiques irréelles. Bien sûr que si survenait, d'une exoplanète hypothétique, un hypothétique être pensant et sentant,

ce serait de nouveau le monde sensible, un monde sensible. En attendant cette rencontre – dont l'impossibilité n'a pas été prouvée, je le reconnais – la Terre ne se distinguerait en rien de n'importe quel autre astre; en rien de particulier, qui ferait d'elle un cas intéressant, autre chose qu'une unité parmi des milliards de milliards de milliards d'unités plus ou moins semblables. Le monde sensible n'aurait de sens que pour l'ensemble de l'Univers, que personne ne percevrait, ne connaîtrait. Tout ce que nous en savons, c'est que cet Univers n'est pas, ne serait pas ce que nous percevons, ce que nous croyons qu'il est, à partir de ce que nous percevons. Si nous n'en connaissons que la dimension perceptible, perceptible pour nous les humains, et que nous-mêmes nous ne sommes plus, il ne reste rien. Ni nous ni lui. Même le mot "rien" est de trop. Il est cependant assez significatif. Il nous vient du latin *rem*, accusatif de *res*, la chose. Dans l'usage noble de la langue, il n'est négatif qu'accompagné de l'adverbe "ne": "Je n'ai rien vu". Sans cette particule, nettement négative, elle, il est positif et désigne "quelque chose". "Avez-vous rien vu de plus beau?" signifie littéralement "Avez-vous vu quelque chose de plus beau?", à quoi je réponds "Rien!" C'est l'illustration de ce qui se passe à propos du monde sensible séparé de l'homme, une ambiguïté entre quelque chose et rien, un statut en dehors du langage. Voilà ce qu'il reste de la Terre et de tout l'Univers à la disparition de l'homme. Petit, l'homme, insignifiant? Oui, bien sûr; mais en même temps seul dépositaire de toute "signification".

Courte parenthèse subtile.

Est-ce que je tiens bien compte de la confirmation de mes perceptions immédiates que Garance a bien voulu me donner? Elle m'a garanti, sans réserve, qu'il y a quelque chose au-delà de ma perception; que ce qui me résiste, à moi en tant que sujet libre, est signe qu'il y a le réel. Je ne peux que m'incliner. Il y a. Mais quoi? Donne-moi un coup de main, Garance! Ah, je vois! Cette résistance, c'est encore par rapport à ma perception; c'est à travers mes sensations. Si celles-ci disparaissent avec moi, avec le dernier homme vivant, toute certitude disparaît; il devient impossible de dire s'il y a ou s'il n'y a pas. Ma pensée fonctionne encore convenablement, Garance? "Si tu cherches un compliment, ne compte pas sur moi; et ne pose pas de questions dont tu connais la réponse." Bon. Merci, Garance.

Autre tentative de penser l'impensable.

Dans le grand carrousel des galaxies et des trous noirs, le monde sensible n'a pas de sens par lui-même. Je parle de mon monde sensible, cet atome de l'Univers – dont la spécificité première est que la vie y est possible et que, parmi les êtres vivants, il en est un qui pense, qui perçoit, qui aime – ne se distingue pas des autres. Une fois disparu cet être vivant et pensant, le règne végétal et animal qui existerait un certain temps, engendré et entretenu tant bien que mal par les lois de la nature, devient un cas particulier des caractéristiques objectives – descriptibles, chiffrables, mesurables, s'il se trouve quelqu'un pour exécuter ces opérations – de chacun des atomes du grand tout. Il ne se définit (pour autant

qu'il existe quelqu'un qui prenne la peine de le définir) que par des données matérielles obéissant, apparemment, aux lois de l'astrophysique que nos savants ont mises en relief. A partir de là, ou sous cet angle, ni l'Univers entier (si cette expression recouvre quelque chose) ni ce que j'ai appelé le monde sensible n'ont de sens, ils ne sont pas concernés par les notions de bien ou de mal, de beau ou de laid; ils ne participent à aucun projet, ils n'ont pas de but; ils sont même au-delà de l'idée de vérité, ou d'existence.

Retour au vrai, au seul monde sensible.

Mais si je reprends la situation décrite plus haut, tout change. Face aux dangers imminents qui menacent l'humanité – vivante, pensante et libre – *je* (je reprends ma fonction linguistique de désigner l'homme en général, tout homme et tous les hommes) je décide de réagir et de faire tout ce que je peux pour sauver l'humanité du désastre lamentable. Je donne ainsi un sens à ma vie, puisque ce sauvetage de dernière minute, dans l'énergie du désespoir, est encore possible. Je donne un sens à la vie, dont fait partie cette humanité qu'il faut sauver, et à la pensée, qui trouvera certainement le moyen d'y parvenir. Je donne, par là même, un sens au monde sensible, puisqu'il réalise le miracle de créer les conditions nécessaires à la vie. Et le sens ainsi récupéré s'étend à tout l'Univers, sans lequel il n'y aurait ni le grain de poussière de notre Galaxie, ni la molécule de notre Système Solaire, ni l'atome de notre Terre. Oui: moi l'homme insignifiant, par le seul fait de consacrer le temps qu'il me reste à vivre à faire tout ce que je peux pour que l'humanité se sauve de la fin honteuse qui la menace, je donne un sens à tout ce sans quoi je ne serais pas, de mes

ancêtres à l'histoire de l'humanité, des lois de la nature au monde sensible; et même à cet Univers qui échappe à ma perception au sens strict, mais que je suis capable d'imaginer à travers le récit que m'en propose la science humaine. Le circuit en sens inverse est tout aussi significatif. Sur la base des informations que je glane chez les astrophysiciens, je provoque l'Univers fini-infini, je lui dis qu'il ne sert à rien, que cet immense carnaval n'a pas de sens, une agitation sans projet, sans but. Il me répond que c'est un beau spectacle, magnifique même. Peut-être, mais pourquoi, pour arriver à quoi? Il me confie, en secret, que parmi tous ces astres entraînés dans le grand tourbillon – dont il doit bien reconnaître que personne ne sait à quoi cela rime – il y en a un où la température oscille entre cinquante degrés sous zéro près de l'axe de rotation, et quelques milliers dans les éruptions volcaniques; entre les deux, il doit y avoir des zones où la vie serait possible. "Cela me donnerait un sens, tu ne trouves pas?" Et pour toute réponse il me met en connexion avec le monde sensible. Je dois admettre que les prévisions de l'Univers sont confirmées. Je dis alors à ce minuscule microcosme que cela n'a aucun sens d'avoir des conditions favorables... Il ne me laisse pas terminer ma phrase et me fait contempler la planète Terre, de tout près. D'accord, je ne savais pas... La vie existe. C'est un système remarquable, qui semble équilibré, probablement par des lois très compliquées qui permettent à la vie de se perpétuer, et peut-être même de s'améliorer, de s'enrichir. Mais à quoi est-ce que cela rime? La vie végétale et animale, c'est intéressant, je veux bien, mais est-ce que cela sert à quelque chose, est-ce que cela a un sens? La nature avoue que par elle-même elle n'a pas d'autre sens que de se perpétuer; c'est une sorte de cercle vicieux.

Pourtant elle me désigne, dans coin de forêt au cœur d'un continent, un animal qui se tient debout sur ses pattes arrière, et qui s'arrête pour réfléchir. "Tu vois, là, cet être... Je le croyais perdu, incapable de se défendre dans la lutte pour la vie que mes lois régissent. En fait, il s'agit d'une erreur de mon propre système, je le reconnais. Mais regarde : il cherche dans sa tête comment survivre, alors que moi je le considérais comme condamné. Il veut vivre, il a une volonté, il est donc libre, et il cherche comment y parvenir. Nous pourrions appeler cela la pensée, d'accord ? C'est un grand pas en avant, assez extraordinaire pour me donner un sens, à moi la vie ; cela peut conduire, cela devrait conduire à la liberté, à un dépassement de mon système, dont il faut bien dire qu'il a quelque chose de très mécanique et un peu gratuit : maintenir la vie, mais dans quel but ? Avec la pensée, cela peut conduire à des façons de vivre merveilleuses. Je m'approche enfin de Lucien et je lui demande s'il se rend compte... ?

Ce cher Lucien.

Bien sûr, il ne comprend pas ma question, tout reste à faire, mais il est possible que la vie de l'homme, de l'homme libre qui pense, ait un sens. Je parcours les millénaires et les siècles, le sens se laisse entrevoir, confus, jamais explicité clairement et, surtout, toujours lié à des erreurs de parcours qu'il faut corriger. La vie a un sens pour l'esclave qui veut se libérer, lui, ses semblables et leurs descendants ; pour la femme que le mâle a mise sous sa tutelle et qui veut regagner la place qui lui revient ; pour l'ouvrier exploité par le capital sans états d'âme et qui rêve de devenir un individu respecté, une vraie personne ; pour les habitants des pays que

l'Europe a conquis et exploités, et qui rêvent d'indépendance; pour les adeptes d'autres façons de vivre et de penser, que l'arrogance des prétendus civilisés ne reconnaît pas dans leur humanité. Il a fallu ces injustices pour que la revendication de la justice ait un sens et donne un sens à la vie. Il a fallu le triomphe momentané du mal pour que la recherche du bien prenne toute sa valeur et sa signification. C'est bouleversant, et pourtant cela semble cohérent. Si la marche de Lucien et de ses descendants avait été une lente progression quasi automatique, sans obstacles majeurs, vers toujours plus, toujours mieux, à tous les niveaux, la vie aurait-elle un sens? Une telle quête de toujours mieux – laissons de côté l'aspect quantitatif – peut-elle aboutir?

Le Graal, de nouveau?

Si oui, à quoi? De notre point de vue – humains tels que nous sommes aujourd'hui – "cela" est évidemment impensable, "cela" échappe à notre imagination. Tout ce que j'ose formuler, conscient de ne pas savoir exactement ce que je veux dire, c'est que si l'humanité aboutissait à cette félicité collective, son histoire globale donnerait un sens aux souffrances subies par tous ceux qui ont lutté pour "cela". C'est à peu près ce que je recherche en premier lieu, l'argument par lequel je refuse, vis-à-vis de moi-même, l'échec de notre aventure commune: il faut que tous ces sacrifices servent à quelque chose! Sinon, plus rien n'a de sens ni de valeur, pas plus la vie en soi que mes petits efforts de chaque jour. Mais il n'en reste pas moins que "cela" n'est qu'une hypothèse sans véritable contenu. C'est le fini mais, curieusement, il se situe à l'infini. La

contradiction incluse dans ce raisonnement met peut-être en relief les limites actuelles de la pensée: avec les schémas qui sont maintenant les nôtres – du moins dans le mode de penser que je connais, que j'ai hérité de mes ancêtres directs, dans le cadre de notre culture, alors que d'autres civilisations, peut-être celles que nous considérons comme de loin inférieures à la nôtre, dépassent sans difficulté cette contradiction – avec mes schémas de réflexion, je m'avoue incapable de résoudre l'équation posée: le sens de la quête entreprise, recherche du bien, de la justice, du bonheur pour tous, disparaît au moment où elle aboutit. Je dois donc supposer qu'elle n'aboutira jamais; elle n'atteindra jamais son but, sa "fin"; elle est infinie! La quête de Graal n'est possible, n'est humaine, que si elle n'aboutit jamais.

Cherchons encore.

En partant – tout à fait arbitrairement – de l'hypothèse de l'aboutissement de la quête de toujours mieux, je conclus à son caractère infini. Que se serait-il passé si j'avais commencé par l'autre possibilité? Je veux bien écrire la première phrase, pour voir. Si cette quête ne peut pas aboutir... Oui, il est possible de continuer, par exemple en disant qu'elle est absurde. Ce serait une conclusion hâtive; absurde elle-même. La "Graal" de cette quête nous échappe, je dirais, par définition; mieux, par la définition de l'homme, dont nous avons admis qu'il est imparfait. Le toujours mieux ne peut aboutir qu'au parfait, qui nous échappe. L'effort de l'homme ne vise ce but qu'au niveau figuré. Nous savons parfaitement que deux parallèles ne se rejoignent qu'à l'infini, c'est-à-dire au-delà de ce tout que nous pouvons concevoir. Notre vécu

impose à nos projet de se situer à l'échelle humaine, c'est un "aller vers" conscient du fait que le "quoi" de ce "vers" ("Vers quoi nous dirigeons-nous?") se situe à l'extérieur de nous, de notre monde sensible; ne nous concerne pas en tant que tel. Il n'est que l'indication, à la fois précise et abstraite, de la direction dans laquelle nous nous orientons, toujours à repenser, à nuancer, et surtout à réaliser dans le concret de notre vie. Pour le moment, pour nous, pour moi, la situation est claire: il ne me reste, il ne nous reste qu'à faire tout ce que nous pouvons pour éviter la catastrophe et maintenir ouverte la possibilité d'une fin heureuse et digne de l'aventure humaine. Si notre vie a un sens, c'est celui-ci et aucun autre. Toutefois, le problème n'est pas totalement résolu.

La nécessité, malgré tout.

A l'arrière-plan de nos réflexions, dans tout ce chapitre, apparaît souvent une sorte de nécessité, que l'ordonnance du monde sensible, ou son statut, suggère discrètement. Par exemple, au lieu de dire simplement que le monde est ce qu'il est – dans la ligne de mon cheminement – j'avais obéi sans bien m'en rendre compte à l'incitation d'écrire "le monde est ce qu'il doit être" – et que j'avais immédiatement effacé. Ci-dessus, ne trouvant pas d'autre argument, j'avais fondé mon refus de l'absurdité de l'aventure humaine sur une sorte d'impératif absolu: "il faut" que ces sacrifices aient un sens. Je ne renie rien de ces prises de position; je dois simplement, par souci de cohérence et de clarté, les reprendre et chercher à comprendre leur sens profond. Il y a en effet une opposition – je ne parle pas, pas encore du moins, de contradiction

– entre ces injonctions dont je ne dis pas d'où elles émanent et mon refus de toute notion de destin ou de prédétermination, que j'élimine au nom de la liberté de l'homme – en tant que collectivité comme au niveau de chaque individu, donc de moi entre autres – liberté qui, elle, repose sur ma "perception immédiate", maintes fois mise en avant et expliquée. Je résume cette trop longue phrase: il y a opposition entre cette nécessité que je ressens et ma liberté que je perçois; comment est-ce que je puis justifier cette coïncidence, dans mon mode de penser, d'une forme de nécessité et d'une liberté essentielle? Je crois qu'il est bon, tout d'abord, de revenir à une intuition dont j'ai parlé dans un chapitre précédent, selon laquelle tout se passe comme si le monde sensible répondait non seulement aux exigences de la vie en soi, mais encore aux besoins et peut-être même aux désirs de l'homme. Cela signifierait, d'abord, que l'homme, auquel aboutit, jusqu'aujourd'hui, l'exceptionnelle épopée de la vie sur Terre, était en fait le but de cette recherche, la Graal de cette quête. A partir de là, il est évidemment ridicule de penser que nous sommes – nous, l'humanité perverse, pervertie et qui tend à pervertir la Nature elle-même – le but suprême, enfin atteint. Nous ne pouvons que représenter un stade de la construction du chef-d'œuvre final – inaccessible probablement, mais je ne reviens pas sur cet aspect de la question – un essai peut-être, un des mille tâtonnements de la vie au cours de sa longue et lente, patiente évolution. Tu te souviens des quelques arguments que j'ai avancés jadis dans ce sens, n'est-ce pas? Ils sont sous-entendus dans d'autres façons d'aborder le problème, et que j'ai développées dans ce chapitre dit final. Par exemple, mon refus – dialectique – de modifier en quoi que ce soit le monde, tel qu'il est,

est une façon de dire que, pour que la vie, et particulièrement la vie humaine, continue d'exister, de s'enrichir et d'avoir un sens, il est bon que ce monde soit ce qu'il est. Dès que j'imagine le moindre changement, je me rends compte du danger que cela comporte, ou comporterait, de rompre l'équilibre providentiel qui fonctionne depuis des millénaires. L'histoire de la vie correspond à une forme d'expectative éternelle, réelle dans la mesure où elle n'est jamais comblée, d'un bonheur absolu. Je me permets de citer un quatrain lu il y a bientôt soixante ans, et qui m'est resté en mémoire :

"Les longs corps endormis de mes rêves lunaires
Les yeux clos et figés par l'éternel sommeil
Glissaient sur le velours d'un horizon vermeil
En attendant l'amour depuis des millénaires."³

Je ne sais pas ce que voulait dire exactement ce poète à peu près inconnu aujourd'hui, et que j'ai salué à la fin de sa vie, lors d'une exposition au "Grand Cachot de Vent"⁴, sans me rendre compte de qui était ce vieux monsieur. Quelle joie je lui aurais procurée en récitant ses vers! C'est un exemple, anecdotique certes, d'un minuscule changement que j'aimerais pouvoir apporter à l'histoire du monde. Face à l'impossible, il est facile de prendre des risques. Je remonte à cette rencontre manquée, et je dis: "Ah. Vous êtes monsieur Henri Barbier. Je vais vous faire une petite surprise et, j'espère, un grand cadeau. Ecoutez bien." Et je lui récite le quatrain. Dans son regard, vite troublé par les larmes de

³ Henri Barbier, *Le Son des ténèbres*, Editions Messeiller, Neuchâtel, 1944 (p.35).

⁴ Cf: www.grand-cachot.ch

l'émotion, je découvre sa joie de savoir que le poète qui est en lui survivra quelque temps à sa mort physique. Mais, puisque le battement d'ailes d'un papillon sur les rives du Nil peut créer un tremblement de terre aux antipodes, je n'insiste pas. J'aurais trois ou quatre petites modifications de ce genre à proposer, mais je sais que cela n'est pas possible au sens strict. Le monde ne peut pas permettre ces entorses à l'irréversibilité du temps. Un autre détail de même type, tout aussi anodin en apparence, aurait pu mettre prématurément fin à la liaison entre mes parents, et je ne serais pas ici à écrire, je n'aurais pas été présent au Grand Cachot de Vent pour donner ce dernier plaisir à un poète en fin de vie... Le monde est ce qu'il doit être. Mais qu'y a-t-il derrière ce "devoir" ?

Le temps inflexible.

De plus, cette irréversibilité du temps m'a obligé à être attentif, à savoir que les occasions manquées ne se représentent pas nécessairement, que les choix que nous opérons, même s'ils peuvent être rectifiés, corrigés, compensés, ont quelque chose de définitif: ils ne peuvent plus ne pas avoir été faits. Le divorce annule le mariage, mais n'efface pas ce que ce dernier ait été. Nous rejoignons un peu, ici, le thème de l'amnésie, qui a été pris au sérieux récemment. Nous avons admis la nécessité, dans certains cas, de faire table rase, de repartir à zéro. Pourtant, il s'agit toujours d'un "faire comme si". L'oubli d'un événement ou d'un acte ne signifie jamais que cela n'a pas été, ne s'est pas réalisé une fois. Ainsi, l'irréversibilité du temps confère un poids à tous nos actes et engage notre responsabilité. Je ne fais que signaler en passant la nécessité de sauvegarder la globalité de ce qui est; si je pouvais ici

et maintenant remonter le temps, de quelques minutes ou de quelques heures, il faudrait que le phénomène touche la totalité de ce qui existe, parce que le temps est, par ailleurs, homogène, comme cela apparaît dans la formule récente "en temps réel". La réalité du temps, c'est que ce dernier est le même partout; même si l'horloge australienne ne coïncide pas avec celle d'Europe, il y a simultanéité temporelle sur toute la surface du globe et pourquoi pas, si cela a encore un sens, dans l'Univers entier. Le rayon lumineux qui atteindra la Terre dans dix mille ans se produit exactement maintenant, dans l'astre autour duquel tourne la fameuse exoplanète à température propice à la vie, située à dix mille années-lumière de nous. Ce qui nous concerne de près, c'est que, s'il était toujours possible de revenir vraiment en arrière, non pas de faire "comme si", mais d'ôter rétrospectivement toute réalité à ce qui a été, ou a été fait, plus rien ne serait assuré, tout pourrait se transformer en n'importe quoi, indéfiniment. La cohérence de notre vie, de notre activité, se dissoudrait dans l'aléatoire total, rien ne serait définitif. Cela ne m'empêche pas d'être d'accord avec Aragon quand il dit que

"Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force
Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie
Sa vie est un étrange et douloureux divorce.

Il n'y a pas d'amour heureux." ⁵

Nous pouvons perdre ce à quoi nous tenons le plus; mais nous ne pouvons pas ne pas l'avoir possédé, si une fois il a été à nous. Nous retrouvons la garantie offerte il y a longtemps par Garance: "tout ce qui est, est ce qu'il est". Je peux bien regretter de ne pas parvenir à corriger mon inattention d'il y a une dizaine d'années et à donner une dernière joie au vieux poète; pourtant, si j'y regarde de plus près, je dois reconnaître que cela est mieux ainsi. En d'autres mots, que le monde est bien fait et qu'il semble être fait pour l'homme, pour que l'homme, sa vie, sa liberté, sa volonté aient un sens.

La réciprocité.

Cette notion n'apparaît pas souvent dans les pages qui précèdent. Elle est intervenue plusieurs fois dans la réflexion sur certains des "nous" rencontrés. Il s'agit pourtant de quelque chose de fondamental. Dans tout "nous", il faut se demander si les deux partenaires ont intérêt à participer à lui. Comme je fais toujours partie d'un "nous", je dois surtout me préoccuper de l'autre, ne pas lui imposer de faire partie d'un tout qui ne lui apporterait rien. Par ailleurs, toutes les images que j'ai utilisées pour rendre compte de ce qui correspond, dans ma pensée, à la "création du monde" se fondent sur la réciprocité entre les divers composantes du réel, lesquelles ne "sont" (ne sont quelque chose) que par leur rencontre avec "l'autre"; sans cette dernière, les deux demeurent de pures fictions, ne "sont" que de façon latente. Je n'oublie pas non plus

⁵ "Il n'y a pas d'amour heureux", *La Diane Française*, Seghers, 1946.

l'importance des divers contrats dont il a été question, et dont la validité, ou la durabilité, ne sont possibles que s'ils se basent sur un apport réciproque des partenaires. Cela répond à la question par laquelle j'avais commencé de paragraphe, avant de lui imposer cette introduction. "Le monde pour l'homme, ou l'homme pour le monde?" Ou simplement faits l'un pour l'autre? J'essaie de partir du monde sensible, et de sa dimension suprême, la vie, la nature. Je nous situe "quelque temps" – environ un million d'années, par mesure de sécurité – avant la naissance de Lucien. De plus, je m'enhardis au point de me supposer intérieur à la nature, son cœur et sa pensée; je dois pour cela me féminiser provisoirement.

Monologue de la Nature.

Je vais essayer, sur plusieurs paragraphes commençant tous par des guillemets, de restituer une sorte d'autobiographie de la nature, où cette dernière chercherait à se situer par rapport à l'apparition de l'homme. Voici donc...

"Je suis assez heureuse de ce que je suis. La vie, que je suis parvenue à créer quand les conditions de sa possibilité ont été réunies, me semble assurée, pour un très long temps. Je dois en passant remercier la Terre, ou si vous préférez le monde, d'avoir réussi à combiner entre eux les divers paramètres auxquels il était soumis – chaleur interne, avec ses irrptions de surplus, rayonnements de toutes sortes en provenance du Soleil et des espaces sidéraux, lois physiques réglant les interactions entre les divers éléments gazeux, liquides et solides – au point d'en arriver à ces circonstances vraiment imprévisibles au premier abord. Je suis

donc satisfaite d'avoir su, à partir simplement de circonstances favorables, susciter la vie réelle, concrète. Je lui ai imposé à mon tour une série de lois, revues et corrigées au cours des temps, pour arriver à un équilibre relativement stable, et surtout doué d'un système d'autorégulation qui assure sa pérennité; je ne dis pas son éternité, puisque parmi ces lois j'ai dû inclure le cycle de la vie, le trajet indispensable qui va de la naissance à la mort, avec une phase de développement, une période de fécondité, relativement courte, pour assurer la reproduction individuelle, et enfin la descente vers la disparition totale. Oui, j'ai dû m'y résoudre, sans quoi nous nous serions perdus dans l'accumulation infinie des représentants de chaque espèce ou, pire encore, le triomphe d'une seule d'entre elles, la plus forte, avec la disparition de toutes les autres et, en fin de compte, la même surabondance absurde. Non, je n'ai pas trouvé d'autre solution que ce cycle de la vie et de la mort, qui entraînera tôt ou tard la fin, notre fin à tous, de la nature, de la vie, de moi, du monde.

"Contente de moi aussi quand je contemple tout ce que j'ai créé, dans son ensemble et jusque dans les plus petits détails. Je dois reconnaître que le monde d'avant la vie – d'après ce que je peux déduire à partir de ce que j'observe, et en particulier dans les zones où la vie est pratiquement impossible, c'est-à-dire la calotte glaciaire des deux pôles et les régions désertiques de la zone tropicale – ce monde d'avant la vie, je disais, n'était pas dépourvu de beauté. La séparation des terres et des mers, la dérive des continents, la formation des massifs montagneux et leur dégradation progressive, tout cela a dû représenter un spectacle prodigieux; les

cristaux de roche, par exemple, ou de neige, n'ont rien à envier à mes plus belles fleurs. Je crois cependant pouvoir être fière d'avoir ajouté à cette beauté figée le mouvement et le changement, et surtout à une vitesse appréciable. La dérive des continents, par exemple, ne présente pas l'attrait de l'éclosion d'une rose, toute entière condensée dans le temps que met la Terre à tourner une seule fois sur elle-même. Seuls les orages et les éruptions volcaniques amenaient cette densité d'événements dans un temps relativement restreint. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas de mépriser ce qu'il y avait avant, mais de reconnaître la valeur de ce qui s'y est ajouté au fil du temps. J'ai à mon actif des millions d'espèces végétales et animales, chacune d'elles à la fois ingénieusement conçue pour affronter la terrible *struggle for life* que j'ai dû tolérer pour dynamiser tout le monde dans le sens de la propagation de soi – terriblement égoïste je le reconnais, mais indispensable elle aussi. Chaque espèce donc, d'une part suffisamment armée pour continuer d'exister et d'autre part dotée de sa beauté propre. Regardez les fleurs, les arbres, les fruits, ces jeux infiniment variés de lignes, de formes et de couleurs! Regardez les animaux, l'harmonie de leurs diverses composantes, la grâce de leurs mouvements, la vivacité de leur regard, la douceur de leurs cris et de leurs chants. Bon, il y a quelques exceptions mais il y en a pour tous les goûts et, dans l'ensemble, je n'ai rien à me reprocher. La question est que je ne sais que faire pour continuer d'améliorer le résultat. Je ne vois pas ce que je pourrais inventer encore, qui ne soit pas la répétition, à peine nuancée, d'une merveille déjà existante. Il me vient une idée... Je pourrais ne pas me préoccuper de cette espèce de grands quadrupèdes qui s'entêtent à vivre sur

leurs seules pattes arrière, et dont la survie me semble compromise. Si je les laissais se débrouiller tout seuls, ils finiraient peut-être par mettre au point une forme d'évolution dépassant en quelque sorte les lois imposées à tous, et cela pourrait représenter comme le départ d'une nouvelle aventure, que je surveillerais discrètement. Allons-y, tentons l'expérience. En définitive, je ne risque pas grand-chose. Plusieurs tâtonnements n'ont rien donné et les espèces ébauchées qui ont fini par disparaître ne manquent pas vraiment dans le tableau actuel.

"Je résume brièvement le chemin parcouru depuis le jour où j'ai pris cette décision. Pendant longtemps, j'avoue avoir été déçue. Les membres de la nouvelle espèce, de la première espèce vivante volontairement abandonnée à elle-même, n'ont rien ajouté à la beauté ni à la bonté du monde. Tout s'est situé sur le plan technique: fabrication, bien maladroite au début, d'objets utilisés soit à leur défense contre les prédateurs naturels, soit à la capture de leurs proies, que d'ailleurs je n'avais pas prévue; leurs semblables les plus proches étaient plutôt végétariens. Ce que j'ai pourtant observé, et qui m'a bouleversée quand j'ai compris tout ce qu'il y avait derrière ce processus, c'est qu'ils ont fini par jeter sur moi, sur la nature et sur le monde, un regard qui n'était pas strictement utilitaire. Je les ai vus s'arrêter dans leur activité de survie pour regarder tranquillement un coucher de soleil. J'ai compris qu'ils le trouvaient beau, ce qui confirmait ma propre vision du monde, et d'un coup cela créait, dans le monde, la notion de beau, dont j'avais le monopole. Peut-être qu'en fait c'est même eux qui m'ont fait prendre conscience de l'existence du beau, là où je

n'avais fait que chercher l'efficacité. La longueur d'onde lumineuse émise par une fleur avait au départ pour seul but d'agir sur les organes de perception d'un insecte et assurer ainsi à la fois la vie de ce dernier et la fécondation de l'autre; mais dans cette nouvelle phase de mon propre développement, la même onde procurait un plaisir désintéressé chez les individus de la nouvelle espèce. Cela confirmait mon idée qu'il s'agissait vraiment de quelque chose de totalement nouveau, et non pas des derniers balbutiements d'une espèce en voie de dégénérescence. Oui, si je me reporte à cette lointaine époque, je peux dire que c'est eux – ceux que vous appelez les hommes dans le langage d'aujourd'hui – qui m'ont appris qu'il y a le beau. C'est bien ce que j'attendais d'eux au départ de l'expérience, mais sans comprendre vraiment de quoi il s'agissait. Je sais maintenant qu'ils ont ajouté une nouvelle dimension au réel. Les cristaux de roche d'avant n'étaient pas beaux au sens strict du terme, puisque personne ne les trouvait tels. Moi-même je dois revoir ce que je disais tout à l'heure : je ne les trouvais pas beaux, mais ingénieusement construits pour mieux résister à l'érosion. Il en va de même pour les animaux. Ce qui m'avait comblée d'aise chez les félins et autres prédateurs, ce n'était pas la beauté des lignes ni l'élégance du bond mais l'efficacité du jeu des muscles qui permettait aux plus doués d'atteindre leur proie à coup sûr; et chez les gazelles et les chevreuils, la même perfection mécanique qui assurait les mieux pourvus d'échapper aux ennemis, jusqu'au moment où, passé l'âge de la reproduction, je les laissais s'affaiblir gentiment. C'est l'homme qui m'a révélé que je créais de la beauté, sans m'en douter. Merci, les hommes!

"Je n'avais pas prévu la surprise suivante, que je n'ai pas voulu reconnaître tout d'abord: il m'a semblé que les hommes étaient même capables de créer la beauté. A partir d'un bâton quelconque, à l'aide d'un outil qu'ils avaient créé eux-mêmes en frottant patiemment une pierre contre une autre, ils avaient modifié la forme du bois, sans utilité apparente, mais simplement pour que cela soit plus beau; plus tard, ils ont fait de même en modelant de la terre avant de la durcir près du feu, ou en reproduisant des scènes de chasse sur la paroi des cavernes qui leur servaient d'habitat. Ces dessins semblaient avoir, pour eux, une certaine utilité en rapport avec leur quête de nourriture, un certain pouvoir, qu'ils exprimaient en bougeant en rythme devant ces fresques et en émettant des bruits étranges, nouveaux, qui rappelaient de très loin certains chants d'oiseaux. Je n'ai jamais bien compris de quoi il pouvait s'agir. J'avoue que cela m'a inquiétée, et m'a même déplu. Jusqu'à là, j'étais le seul vrai pouvoir. Les ruses des carnassiers pour attraper leur proie, c'est moi qui les avais inventées et qui les leur avais transmises, imposée même en tant que cas particulier de mes lois. Est-ce qu'ils cherchaient à s'affranchir de ma tutelle, de ma toute puissance? J'ai décidé de les observer de près, sous cet aspect. Pour la beauté, je n'avais pas à me préoccuper. Elle ne me menaçait en rien et, même si c'est eux qui me l'avaient révélée, je restais l'artiste suprême et les hommes ne pouvaient que m'imiter maladroitement. La beauté des formes et des lignes, oui, je l'ai sentie dès le début. La relation des hommes avec cette nouvelle dimension des choses n'était pas la même pour tous. Ceux qui s'avéraient capables de créer par eux-mêmes du beau ne représentaient qu'une petite minorité. La plupart, par contre,

percevaient et appréciaient cette qualité, mais échouaient dans leurs tentatives de la produire. Enfin, j'ai observé que quelques-uns étaient dépourvus de ce sens, ne remarquaient pas la différence entre un bel objet et un autre, seulement approprié à ses fins; eux n'en demandaient pas plus. Quand ils se sont mis à édifier des habitats, soit parce qu'ils se sentaient trop serrés dans les cavernes disponibles, soit dans des régions manquant totalement d'abris naturels, la même différence s'est manifestée: beaucoup de constructeurs ne recherchaient que la solidité et le confort, alors que certains s'efforçaient d'ajouter une mystérieuse touche qui rendait ces objets plus émouvants. Ainsi, peu à peu, la Terre a été parsemée de belles constructions, simples maisons de pierre – j'ai pris à mon compte les mots nouveaux utilisés par les hommes – bien proportionnées, églises préromanes des Asturies, cathédrales, Notre Dame du Haut à Ronchamp, mosquées, pagodes, temples de toutes les religions dans chaque continent, palais des puissants.

"Ce qui m'a le plus touchée, c'est la création de l'homme dans le domaine des sons. Je crois qu'il a d'abord été ému lui-même par le chant des oiseaux, mais je n'en ai aucune preuve. Il est possible que la maîtrise progressive des bruits qu'il pouvait produire l'ait poussé à rechercher, là aussi, autre chose qu'une meilleure communication utilitaire. Le mélodie est apparue, naïve, de plus en plus souple et variée, simple d'abord puis mêlée à d'autres; la voix humaine seule au début, remplacée ou accompagnée ensuite par des instruments. Dans les régions que tu connais le mieux, du chant grégorien à la polyphonie, de Tomás Luis de Victoria à Monteverdi puis à Jean Sébastien, tu vois ce que je veux dire, non? Et de

nouveau un processus semblable dans chaque continent, avec partout la même émotion, le même enchantement. "

Commentaire du monologue.

Reprenant mon rôle de narrateur autonome, je me demande si la Nature – à qui j'ai voulu servir de porte-parole provisoire – est foncièrement généreuse ou si simplement elle n'a pas encore acquis le sens du laid. Elle est pourtant habituée aux systèmes bipolaires: utile face à nuisible, solide ou fragile, chaud opposé à froid. Aurait-elle été capable de penser le beau sans lui opposer le laid? A travers le discours fictif des derniers paragraphes, j'ai voulu mettre l'accent sur tout ce que l'homme a apporté de bon au monde sensible. Dans ce sens, je peux penser que l'homme est fait ou a été fait pour la nature, pour reprendre la question que je me posais tout à l'heure. Cela, bien sûr, sous forme de réciprocité: l'homme devait (presque) tout à la nature et ce qu'il y avait de nouveau, c'est qu'il enrichissait cette dernière non pas par le simple jeu des lois établies, mais volontairement, de sa propre initiative. L'homme pouvait, aurait pu apparaître dans l'histoire de la vie comme un élément uniquement positif, enrichissant, et s'inscrire ainsi dans cette marche en avant, vers toujours mieux, dont nous avons parlé. Le fait est qu'il n'a pas pu, pas su, pas voulu remplir cette fonction. Il a apporté beaucoup d'éléments positifs, auxquels je n'ai fait allusion que très discrètement, en privilégiant certains aspects. Par ailleurs, il a fait un grand tort à la nature (avec ou sans majuscule). Il l'a enlaidie, pour rester dans l'optique de son pseudo éloge de l'homme en tant que révélateur puis créateur du beau. "Je" suis (en tant qu'homme, porteur de "l'humaine condition") dans le système

bipolaire du beau et du laid et, sans rien renier de tout ce dont j'ai enrichi le monde sensible, je dois reconnaître que je lui ai fait en même temps beaucoup de mal. Je ne vais pas énumérer tous les aspects sous lesquels j'ai réparti le laid sur l'ensemble du monde sensible. Dans le domaine plastique, les belles fermes de notre Jura compensent mal les tristes banlieues des grandes villes, les tableaux de Raphaël sont moins visibles que la publicité provocatrice et souvent laide sous toutes ses formes. Surtout, la plupart des activités humaines ont été dirigées par l'efficacité recherchée et non par le souci esthétique; nous avons enlaidi tant par nos créations que par la destruction des beautés naturelles. S'agissant des sons, les harmonies subtiles de la musique religieuse, au-delà de toutes les limites confessionnelles, peinent à concurrencer certains bruits qui osent porter le nom de musique dans le monde actuel. Ici de nouveau, le plus grave ce sont les nuisances acoustiques mal prises en compte, le bruit des machines et des véhicules. Un phénomène semblable s'observe dans le langage: les écrits poétiques ou narratifs de haute qualité se vendent moins bien que la littérature pornographique. De plus, le discours sans prétention artistique, ce que les hommes disent à haute voix ou écrivent et diffusent recherche uniquement l'efficacité, en dehors de tout critère esthétique – ni éthique, bien entendu. Le bilan est tragique, mais pas désespéré. Il se produit encore de la beauté aujourd'hui, nous n'avons pas tous perdu notre capacité de percevoir le beau et de l'aimer, d'accepter qu'il nous aide à vivre. Cependant, il faut bien reconnaître que le beau ne fait pas partie des forces qui dirigent le monde; c'est un tout petit à-côté, une

concession des secteurs dominants aux défenseurs de l'art, du gratuit, de l'apparemment inutile.

Le monde du bien et du mal.

J'aurais pu demander à la Nature de nous raconter la découverte qu'elle a faite, à travers l'épopée humaine, du bien; ou, peut-être de l'axe du bien et du mal. Je crois pouvoir affirmer que le tableau général serait très voisin de celui que nous venons de voir. Par opposition au monde antérieur à l'homme, l'apparition de la valeur morale aurait pu être un grand pas en avant; elle l'a été, sans l'ombre d'un doute, et jusqu'à un certain point. La nature nous aurait probablement remerciés d'avoir ajouté cette dimension à son grand système, orienté uniquement vers le maintien de la vie, vers l'équilibre favorable à la perpétuation de la vie et à son enrichissement. Et j'aurais dû lui montrer, ou lui rappeler le pôle négatif, le mal que nous avons substitué, dans bien des cas, à l'absence de morale de son système à elle. J'aurais dû lui faire voir comment, sous le couvert d'une éthique hypocrite, nous les hommes avons fait souffrir nos semblables, les avons exploités, les avons massacrés. Je ne reviens donc pas sur des questions déjà traitées longuement dans les chapitres précédents. Sous l'angle du bien et du mal, je peux reprendre ma conclusion récente. L'homme "moral" était fait pour le monde, il aurait pu le rendre réellement meilleur, lui donner un sens nouveau et plus convainquant, plus ouvert sur un avenir justifié, valorisé, que le simple maintien de la vie. Mais il n'a pas rempli cette mission, il s'est laissé prendre au piège de l'égoïsme, il a introduit dans le monde sensible davantage de mal que de bien, beaucoup de haine, de colère, de vengeance,

de violence absurde, de tristesse et de désespoir. Le monde tel qu'il est aujourd'hui, et tel qu'il est pour nous, tel que nous le vivons, est le monde du bien et du mal; il ne peut pas en être autrement, puisque l'homme lui-même n'est possible qu'entre ces deux pôles et n'est humain que par ses choix, vers plus de bien ou plus de mal.

Un monde fait pour l'homme.

Il me reste toutefois à reprendre la seconde partie de ma question: est-ce que le monde est fait pour l'homme? En d'autres termes, est-ce que l'homme a quelque chose à reprocher au monde, ou est-ce qu'il ne peut que le remercier d'être ce qu'il est, comme la nature généreuse a remercié l'homme de ce qu'il a apporté de bien, en mettant entre parenthèses ce qu'il a apporté de mal, de laid? En fait, je crois avoir répondu longuement à cette question, abordée sous un angle à peine différent. Partant de la formule trop facile qui renvoie à autrui la responsabilité de ce qui ne nous convient pas – le monde est mal fait – j'ai montré que ce point de vue est indéfendable. Le monde est bien fait. Il offre à l'homme tout ce dont il a besoin pour vivre et, surtout, pour vivre "bien" (moralement parlant, bien sûr). Restait la nuance relative à l'inclusion de l'homme dans le projet auquel répondrait cet état du monde: est-ce que le monde est ce qu'il est pour que l'homme puisse y vivre; pour que "moi", je puisse y vivre bien, dans une aventure humaine douée de sens? Ma récente conclusion, selon laquelle le monde est bien fait, et bien fait selon les besoins et les désirs de l'homme, me semble évidente; mais elle ne résout pas le problème. Est-ce que je peux imaginer un projet extérieur à "moi" et qui aurait choisi, à dessein, que le monde soit tel qu'il est, pour que l'homme puisse y atteindre

sa plénitude? C'est peut-être une question que je renvoie à plus tard depuis le premier paragraphe de ce texte. Il faut que je prenne un bon moment de repos et de réflexion, avant de me hasarder à ébaucher enfin une vraie réponse.

Fait "pour l'homme"?

Ce qui s'oppose immédiatement à l'hypothèse interrogative ci-dessus, c'est la dimension temporelle. Pour que cette volonté extérieure à moi puisse imaginer puis réaliser le monde qui me convient le mieux, il faudrait que j'existe déjà tel que je suis. Or il est évident que je ne suis celui que je suis qu'à travers mon contact avec le monde sensible. Nous nous sommes donné réalité l'un à l'autre et c'est dans le dialogue ainsi établi que je me fais et me refais jour après jour. Le monde sensible, lui, se transforme beaucoup plus lentement; il est régi par les lois naturelles déjà souvent évoquées et qui tendent davantage vers le maintien de l'équilibre que vers le changement. De plus, et même si ma nature humaine, qui fait partie – totalement ou partiellement – de la Nature, présente elle aussi des dimensions relativement rigides et durables, elle est caractérisée par ma liberté; c'est moi qui vais me fabriquer peu à peu, au fur et à mesure de mes choix (et je rappelle que ne pas choisir est une façon mal déguisée de choisir). Si le Grand Organisateur pouvait prévoir la façon dont je vais évoluer à partir de mes données de base, c'en serait fait de ma liberté, de mon humanité. Et cela, non seulement je le récuse au nom des valeurs auxquelles je crois, mais encore et surtout je ne peux pas y croire à cause de ma perception immédiate de ma liberté, cautionnée – je le rappelle – par Garance. Le regard que je pose sur moi-même me

montre, me démontre, me prouve que je suis libre et responsable de mes actions, dans les limites déjà signalées, comme par exemple celle du temps: je ne peux en aucune façon faire en sorte que je n'aie pas fait ce que je viens de faire, ni même que je n'aie pas pensé ce que je viens de penser. Il y a autour de moi ces limites, que je peux considérer comme des barrières terribles, mais qui sont en même temps le cadre solide sans lequel mon activité serait impossible, ma liberté illusoire.

L'un "pour" l'autre ?

C'est donc à partir du "nous" mis en exergue au début de ce dernier chapitre qu'il faut envisager cette idée du monde sensible et de moi-même comme faits l'un pour l'autre et, puisque nous avons vu avec quelles tragiques restrictions il reste possible de dire que l'homme est fait pour le monde, il nous reste à voir jusqu'à quel point le monde est fait pour moi, en dehors maintenant de l'évocation d'une puissance tierce qui s'occuperait de l'adéquation souhaitée – souhaitée par qui, et pourquoi, la question ne se pose plus vu que j'ai pu, j'ai dû éliminer cette hypothèse. La rencontre qui nous fonde mutuellement, le monde et moi, inaugure le temps humain; jusque-là, le temps était plutôt "naturel", en accord avec l'ensemble du système de la vie et régi par les lois dites – quelque peu abusivement, ou symboliquement – universelles. A partir du moment où le terme "humain", ou "humanité", prend un sens, le monde sensible et moi évoluons selon deux temps parallèles, mais distincts. Le monde ne peut se modifier que très lentement, selon le rythme des tâtonnements de la nature et dans le respect absolu de l'équilibre global, tandis que la liberté que j'ai prise – à l'époque de

Lucien, souviens-toi – face aux lois de la nature me permet et m'oblige à me prendre en mains, à me mettre en question, à me refaire inlassablement. Dans le parcours que nous suivons ensemble, le monde et moi, j'ai dû tenir compte en permanence de ce que le monde est et adapter mon évolution à cette donnée, pratiquement fixe à l'échelle de la vie humaine – sauf peut-être depuis un siècle ou deux. Dans l'avatars de mes lointains ancêtres des dernières glaciations, j'ai dû choisir mon mode de vie et de pensée à partir de l'avance ou le recul des glaciers, qu'une existence individuelle pouvait percevoir et pressentir. C'est donc moi qui me suis soumis, par obligation, à cette permanence apparente du monde sensible. J'aurais pu utiliser "mon temps" pour aider le monde à s'adapter aux changements brusques (éruptions, météorites, par exemple) ou à quelque dysfonctionnement de la programmation naturelle. Je j'ai fait en partie, mais sans vue d'ensemble, sans projet à long terme et, bien entendu, de façon égoïste, pour moi plus que pour lui ou même que pour "nous" (lui et moi).

Un bon départ, puis...

Tout a basculé quand je me suis assez libéré des lois de la nature pour imaginer une relation inverse, pour penser que je pouvais adapter le monde à mes besoins, à mes envies, à mes caprices. Au début, tout allait bien; de chasseur cueilleur, j'ai passé à cultivateur éleveur. Il m'a semblé que la nature n'y voyait rien de mal; au contraire, en ne faisant qu'orienter discrètement ses lois, je la laissais réaliser elle-même, selon son habitude, des tâtonnements inédits, qui ont donné de bons résultats. En ce temps-là, je ne

pensais pas changer le monde; tout au plus, je lui donnais l'occasion d'adopter un temps situé entre le sien et le mien, qui aurait pu nous régir tous les deux et devenir "notre temps", respectant à la fois ses lois et mes besoins. Malheureusement, je n'ai pas senti les dangers latents dans cette nouvelle forme d'alliance; dangers qui, en fait, me concernaient directement. Peu à peu, je me suis réservé toutes les initiatives et j'ai omis de consulter le monde, d'attendre de voir comment il réagissait à mes suggestions et s'il était capable de les assumer avec moi, côte à côte tous les deux. J'ai foncé en avant, aveuglément.

Changer le monde, d'un autre point de vue.

Dans la ligne de ce que la nature généreuse avait bien voulu voir sous un angle positif, je n'avais jamais tenté de changer le monde. Dans ma dimension musicale, je ne voulais pas modifier le chant du merle, mais offrir, à côté de lui, d'autres harmonies; j'aimais sa gamme, qui ne correspondait pas à celle du "clavecin bien tempéré", et je la considérais comme aussi émouvante que la nôtre, les nôtres même au fur et à mesure de l'évolution de mes recherches dans le domaine. Dans le domaine des mots, il en est allé de même. Pour le poète démiurge, qui se sentait capable de créer des mondes - et quoi qu'en dise André Breton, vrai poète à ses heures – il n'était pas question de changer le monde sensible. Voyant l'état du monde social, la façon dont les hommes vivaient, il a effectivement affirmé: "Il est temps de le changer". Pourtant, il ne voulait pas bouleverser le monde sensible mais agir à un niveau que j'appellerais politique, au sens large du terme. Le poète ne faisait de mal à personne, et surtout pas à son partenaire le monde sensible,

en créant des univers poétiques parallèles; même chose pour le romancier et ses univers narratifs. Le réel s'en trouvait enrichi, il accumulait des expériences sans danger pour la vie ni pour le monde sensible. La menace ne venait pas de mes avatars artistiques, mais de mes dimensions techniques et de mes prétentions égoïstes d'accumulation de biens matériels et de puissance. J'ai voulu diriger seul le "nous" qui m'avait porté jusque-là dans une saine collaboration entre le monde sensible et moi. Je n'avais pas la capacité de tenir à moi seul le timon, et ma gouvernance s'est révélée désastreuse. Voilà ma triste histoire, l'échec inévitable de ma prise en mains prétentieuse de l'avenir du "nous" premier, ou du premier "nous" dont je faisais partie, "le monde sensible et moi". Je l'ai engagé dans une voie sans issue, sans autre issue que la catastrophe écologique, le triomphe d'une fausse mondialisation, accaparée par l'égoïsme de ce qu'il y a de pire en moi. C'est en définitive la cohérence perdue d'un autre "nous", le "nous tous les humains" qui est la cause du désastre. Mais je ne peux pas simplement me désolidariser de mes semblables; je suis complice, involontaire si tu veux, ce qui ne change pas grand-chose. Je suis complice de la gérance maladroite du réel, dont j'ai pris les rênes sans en assumer la responsabilité globale. Il ne me reste plus qu'à mettre toutes mes forces dans le redressement de la situation, et qui s'impose, au nom du "toujours possible" que Garance m'a avalisé. Mais il est certain que ce "toujours" devient chaque jours plus problématique. Le journal d'aujourd'hui (www.lecourrier.ch), 6 mai 2007, arbore un grand titre que je qualifierai de dangereusement optimiste: "Sauver le climat:

un objectif aux coûts abordables". Il a raison de défendre l'espoir, si maigre soit-il. Que ferions-nous sans lui ?

Qui, "moi" ?

Avant de terminer ce chapitre et de passer à la conclusion, je tiens à apporter deux compléments, ou deux précisions. Tout d'abord, je ne voudrais pas qu'un lecteur bienveillant puisse prendre l'affirmation de ma complicité que je viens de formuler comme une simple précaution oratoire. Je parle en mon nom, bien sûr, tout en supposant que beaucoup de gens pensent plus ou moins comme moi. Si j'ai laissé faire les gérants *de facto* de cette mondialisation égoïste, c'est par faiblesse, par paresse et surtout parce que, quoi que je fasse, je suis moi aussi égoïste. J'en ai honte, évidemment, mais je sais aussi que cela fait partie de ma nature, humaine et, par conséquent, animale. Sans cette composante inévitable de tout être vivant, la vie elle-même aurait de la peine à se maintenir. En d'autres termes, dans les lois de la nature qui assurent la continuité de la vie sur Terre, l'égoïsme joue un rôle important, qu'il serait maladroit de vouloir éliminer pour des raisons éthiques un peu abstraites. Le "nous" de tous les humains se situe entre les deux pôles théoriques de l'opposition entre altruisme (ou communautarisme, sens du sacrifice) et égoïsme absolu. Si j'ai fermé les yeux par moments, si j'ai opté pour des solutions de compromis, c'est – peut-être pas toujours, mais probablement souvent et en tout cas parfois – parce que cela me convenait, parce que cela correspondait à mes intérêts, personnels ou sectoriels. Je ne peux donc en aucun cas rejeter la faute sur ceux que j'ai souvent condamnés, les affublant de termes méprisants. Il est impossible de

savoir ce qui se serait passé si tous les individus participant à l'aventure humaine étaient et avaient été au même point de la ligne qui rejoint les deux pôles cités ci-dessus. Peut-être les choses auraient-elles été pires encore, peut-être quelque peu plus heureuses; certainement ni vraiment bonnes ni totalement détestables. C'est une façon d'avouer que je ne me sens pas capable de me situer personnellement dans cette progression du pire au meilleur. J'ai déjà dit à ce sujet ce que je ressens, au-delà de toute certitude de me jauger avec justice: plutôt du bon côté quant aux intentions, mais "coupable" dans les faits, dans la gestion de ma propre vie. La question n'est pas là, de toute façon. J'en reste donc à ce que je disais à la fin du paragraphe précédent, d'ailleurs après l'avoir déjà répété maintes fois: il ne me reste plus qu'à assumer ma responsabilité et à faire tout ce que je peux pour que le pire ne se produise pas.

Jamais "tout à fait" (rappel).

Ce que je vais ajouter brièvement n'est pas la seconde des deux précisions que je viens d'annoncer; c'est une simple parenthèse de rappel. Cette composition variée de l'espèce humaine fait partie de la nécessité à laquelle j'ai consacré plusieurs paragraphes de ce chapitre: pour que son aventure ait un sens, il faut et il fallait que l'humanité se situe entre le bien et le mal. Tous les hommes profondément altruistes est aussi impensable et absurde que le contraire, une race humaine totalement (en quantité comme en qualité) mauvaise. Notre liberté, et par là notre grandeur, se situent dans ce mélange "fondamentalement humain" de bien et

de mal, qui nous permet de lutter pour le bien, aussi longtemps que nous vivrons.

La lutte.

J'en viens à la seconde précision, que je viens d'effleurer en passant. Je dois sans aucun doute – je devrais, pour rester plus près du vécu – lutter contre ceux qui, infiniment plus puissants que moi, gèrent notre espèce et ses rapports avec la Terre de telle façon que nous courons tous au désastre. Je dois m'opposer à eux par tous les moyens, dans ma vie courante au sens restreint du terme comme dans les rapports avec autrui et le message que je peux répandre autour de moi. Toutefois, je ne dois pas – je ne devrais pas – les haïr. Ils sont ce qu'ils sont, ils n'ont pas été gâtés par la nature ni par l'environnement qui a contribué à faire d'eux ce qu'ils sont devenus, dans le domaine de la perception du bien et du mal. Je l'ai dit, certaines ethnies dites primitives estiment que ceux qui ont reçu une âme de tigre ont, plus que les autres, besoin de notre pitié et même de notre amour; ils les méritent, en un certain sens, parce qu'ils ont été défavorisés au départ. Nous devons les empêcher de faire du mal, oui, dans la mesure du possible, mais pas contre eux, pas avec haine; pour eux, plus encore que pour nous. Seul l'amour, inconditionnel sans être aveugle, peut encore nous sauver. Cette attitude positive et généreuse envers ceux contre qui nous devons lutter avec toute notre énergie est importante du point de vue des valeurs à défendre; elle représente un effort sur nous-mêmes, un option absolue en faveur du bien, par-dessus nos sentiments et nos émotions primaires. Il serait naturel de haïr ceux qui mettent en péril la vie, mais notre humanité doit

essayer de dépasser les normes naturelles. J'ai pris assez de distance par rapport à toutes les religions pour pouvoir faire allusion sans équivoque au message christique: "Aimez vos ennemis". Dans toutes les religions, parmi des commandements parfois aberrants, il y a des merveilles d'humanité. Je pourrais m'abstenir de rappeler que cet amour voulu, choisi, ne doit pas devenir plus important que l'autre, celui qui nous porte naturellement et humainement vers les victimes du système en vigueur, d'une part, et vers ceux qui consacrent ou ont consacré toutes leurs forces à la lutte pour le bien. Je tiens pourtant à le faire, pour deux raisons. Tout d'abord, parce que les souffrances qu'endurent (et ont enduré tout au long de l'histoire) les laissés pour compte, les exploités, les sacrifiés, "me" concernent tout particulièrement. Sans le vouloir et sans le savoir, je fais et j'ai fait partie des bourreaux – indirectement peut-être, mais cela ne me blanchit pas de cette complicité – et je me sens obligé de racheter cette faute en m'engageant davantage encore, sous forme de lutte concrète et, parallèlement, d'amour. Cet amour profond pour les victimes de l'injustice du sort – je ne parle pas du Destin, évacué de ma vision du monde, mais du sort que les structures de notre société globale font subir à ces déshérités – peut et doit agir en nous comme un dynamisme prodigieux, dans le combat pour le bien et dans l'effort de me rendre moi-même de moins en moins mauvais, donc peu à peu meilleur. Ensuite, s'agissant de ceux qui ont choisi et accepté de souffrir, jusqu'à la mort, dans ce combat que je livre, moi, depuis mon petit coin privilégié et protégé, je rappelle que l'issue positive de l'aventure humaine est seule capable de sauver de l'absurde leur sacrifice. Il faut que leur martyre serve au triomphe final du bien, même

plusieurs siècles après l'épreuve subie. Si, grâce à mon effort minuscule, presque ridicule, l'humanité remplit sa mission, ce sera surtout grâce à leur engagement total et courageux, aux souffrances endurées dans leur corps et leur esprit. Si nous laissons les choses empirer et finir dans la honte, nous nous faisons définitivement les complices du mal. Pour nous et pour eux, pour que leur vie ait un sens et que la nôtre ne soit pas faite uniquement de lâcheté et d'égoïsme, faisons tout ce que nous pouvons pour que le bien finisse par l'emporter. "Tout ce que nous pouvons, ce n'est pas beaucoup", je dois bien le reconnaître. L'erreur serait de croire que ce triomphe final du bien sera atteint avec ou sans notre participation, ou simplement sans la mienne, de moi petit individu perdu dans les milliards d'humains actuels, dont beaucoup sont tellement plus puissants que moi! Si je meurs demain, oui, tout reste possible, le pire comme le meilleur. Mais si, dans le temps qu'il me reste à vivre, je ne m'engage pas "de tout mon possible" dans ce sens, la victoire nous échappe. Cela paraît absurde et cependant c'est vrai. C'est vrai comme le tremblement de terre près de Los Angeles, que suscite un papillon, de quelques battements d'ailes, sur la rive du Nil; les scientifiques de haut niveau l'ont mathématiquement démontré. Et c'est plus vrai encore de "mon" point de vue, qui est celui de tout être humain, comme je l'ai souvent répété: si je me critique, si j'avoue mes faiblesses et ma difficulté à me défaire davantage de l'égoïsme, je veux bien admettre que je ne parle que de moi, moi l'auteur de ce texte, avec une identité reconnaissable. Par contre, quand je mets en relief les puissances latentes en chacun et en tous, j'emploie la première personne du singulier pour des raisons de style: ce serait lassant de trouver

"l'homme", "l'humain", dans chaque phrase. De même, quand je rappelle mes responsabilités et mes devoirs, je les partage avec toi, avec vous tous, dans le grand "nous" que nous essayons de former réellement.

En guise de conclusion.

Conclusion encore provisoire selon toute vraisemblance, à moins que la mort ne m'empêche de la reprendre dans quelques mois. J'aurais pu me passer de ce sous-titre et enchaîner directement sur le paragraphe précédent; il m'a semblé bon de clore tout d'abord ce dernier de façon bien claire, à cause de l'importance qu'il a prise de lui-même. Maintenant que je jette un coup d'œil sur tout le trajet parcouru, je me rends compte que ce qui

est apparu plus manifestement dans les presque cent dernières pages était latent dès le début: je fais allusion à la nécessité de rendre à l'homme la place qui lui revient. Cette légitimité représente d'ailleurs un devoir, tout autant ou même davantage qu'un droit. "Je" suis au centre du monde, parce que le monde dont j'ai le droit de parler est le monde sensible et que seul "moi", l'homme pensant, je possède la faculté de percevoir le monde en tant que tel. Aucun animal – je suppose qu'il n'est pas nécessaire d'avancer des arguments dans ce sens – ne peut le faire. Il aura son monde à lui, qui ne sera qu'une très petite parcelle du monde sensible auquel j'ai accès, directement et indirectement, et que je peux assumer dans ma pensée, le connaître, le comprendre, l'aimer. Certaines baleines – la baleine blanche entre autres, si je me souviens bien – ont une perception de leur monde sensible prodigieusement étendue: elles se parlent, paraît-il, à plusieurs milliers de kilomètres, à travers tout l'Océan. Mais, bien sûr, leur monde se limite au domaine marin, avec sa couche supérieure qui reflète le soleil et sa lumière, et ces quelques bonds hors de l'eau qui émeuvent tout spectateur humain et le touchent au plus profond de lui. Leur appel, les ondes qu'elles émettent et que l'eau propage d'une façon que nous, les humains, ne pouvons pas comprendre, appartiennent pourtant aux lois de la nature et ont une finalité bien précise: la procréation. Je me plais à imaginer qu'elles pensent leur monde aquatique, qu'elles craignent pour leur espèce menacée, qu'elles assument la nécessité de vaincre les pièges que l'homme leur tend, et cela pour que "leur humanité" se perpétue, dans un temps dont elles n'ont pas à se demander s'il est fini ou infini. Prises (presque) totalement dans le système de la nature et de ses lois, elles ne connaissent, de

l'univers sensible qui se manifeste à nous, qu'une modeste partie. Elles en perçoivent aussi quelques dimensions qui nous échappent, mais rien ne nous autorise à affirmer qu'elles pensent "le monde". Nous nous plaisons à leur attribuer des qualités et des pouvoirs qui les rapprochent de nous, ou même nous laissent loin derrière elles ; c'est bien c'est généreux. Restons cependant lucides.

Et nous, pensons-nous le monde ?

Nous non plus, diras-tu. Et je ne peux qu'être d'accord avec toi. La formule prudente que j'utilise habituellement – et que j'oublie parfois de rappeler dans son ensemble – va dans ce sens. "Le monde sensible" n'est pas "le monde", mais la façon dont le monde apparaît à l'homme. La baleine en fait partie, mais elle ne le sait pas ; elle n'a aucune connaissance de Paris ni de l'Himalaya, des neutrons ni de Bételgeuse ["nom donné à l'étoile *alpha* Orion. Magnitude variable de 0,4 à 1,3 ; type spectral M2 ; distance 520 années-lumière (*Petit Robert des noms propres*). Il doit s'agir d'une étoile double tournant sur elle-même, ce qui expliquerait ses variations d'intensité...]. Penser le monde, ce n'est pas connaître tout ; tout ce que nous pouvons percevoir de lui, directement ou indirectement (télescopes, microscopes). Cela pourrait être nous former une image, une "idée" de ce que le monde "est", à partir de toutes les données à notre disposition. Ce serait alors notre création, une représentation "idéale" que nous nous offrons à nous-mêmes, tout en sachant bien que c'est du "cinéma", une illusion, une abstraction. Pour moi, penser le monde, c'est percevoir le "nous" que nous formons, le monde et moi, absolument irréductibles l'un à l'autre et en même temps inséparables, prêts à disparaître en

cas de fissure dans notre globalité. "Penser" [le monde] devient ainsi un verbe transitif, bien différent de "penser" [au monde]. C'est donner à ma relation au monde – relation réciproque entre sujet et objet – toute la clarté, toute la précision et toute la lucidité possible. Cela constitue, je crois, la tâche primordiale qui résume notre devoir d'homme. C'est en "pensant le monde" de cette façon que nous pouvons nous sauver – lui et nous les roseaux pensants – "nous" [le monde et moi].

"Connaissance du monde"!

Du paragraphe précédent, je retiens en particulier ces 520 années-lumière. Cette "distance" est caractéristique en effet des insuffisances de notre connaissance, dès que celle-ci veut dépasser les limites de notre monde sensible au sens strict; elle devient alors approximative. Nous (les cerveaux humains les mieux constitués) utilisons des unités et des chiffres dont la vérité nous échappe. Cela n'aurait aucun sens de parler de 520,73081 années-lumière, de même que les décimales ajoutées de temps en temps au nombre π n'ajoutent rien à notre connaissance du monde sensible. Il faut laisser aux savants leur vision, leur permettre de développer leurs extraordinaires connaissances – et moyens de connaissance – sans moquerie, mais sans aller jusqu'à croire qu'ils "connaissent" ce dont ils parlent. Dans le journal d'aujourd'hui mercredi 9 mai 2007 (www.letemps.ch), je trouve un article sur le dispositif du CERN qui devrait entrer en fonction dans moins d'une année et dont le but est de confirmer l'existence du "boson de Higgs". Le titre de l'article est

déjà symptomatique: "Quatre cathédrales de fer pour la *particule de Dieu*". Je me contente de citer quelques données chiffrées:

"un champs magnétique de 4 tesla, 100.000 fois plus que celui, naturel, de la Terre", "une vitesse proche à 99,9999991% de celle de la lumière" (j'admire particulièrement ce dernier chiffre 1), "un vide de 10^{-13} atmosphère, plus haut [sic] que dans l'espace", "les refroidir à $-271,1$ °C, soit plus froid que dans l'espace", "2808 paquets [de particules] de 100 milliards chacun", "600 millions de télescopages entre deux particules [par] seconde", "[les traces les plus intéressantes] (moins de 0,00002%) [permettront] peut-être d'en déduire la présence du fugitif boson de Higgs", "des informations qui rempliront, chaque année, une pile de CD-Rom, haute de 20 km", "une soupe de particules un million de fois plus chaude que le Soleil (soit 10^{13} °C), appelée plasma de quarks-gluons, qui existait lors des premiers instants de l'Univers, jusqu'à 0,01 milliseconde après le Big-Bang". A côté de ces chiffres, la précision de l'assemblage des 1232 aimants géants "au dixième de millimètre près" semble grossière!

Ces quelques extraits d'un article passionnant illustrent l'extraordinaire capacité d'observation atteinte par nos élites scientifiques. Pourtant, quand j'apprends que ces mêmes savant pensent comprendre ainsi l'Univers et son fonctionnement, ce que c'est que la matière, pourquoi les électrons ont une masse et pourquoi l'Univers est aujourd'hui fait plutôt de matière que

d'antimatière et enfin remonter l'histoire jusqu'au Big-Bang (donc franchir la 0,01 milliseconde que nous en sépare encore), je ne peux m'empêcher de les trouver naïfs. Je comprends que le physicien américain Leon Lederman ait baptisé le boson de Higgs "particule de Dieu". Nous ne parlons plus, bien entendu, du monde sensible dont il a été question plus haut, ni même du monde de l'homme. Le monde qui veut tout embrasser, de la nano particule à la totalité de l'Univers et du Temps, ce monde ne comprend pas l'homme en lui, l'exclut; en fait, ce monde fantastique cherche à exclure l'homme des observations et des calculs qu'il a pourtant faits lui-même. Nous sommes dans le mystique, le magique, le symbolique. Le sourire de Garance confirme le mien...

N'y aurait-il pas mieux à faire ?

C'est toutefois un sourire nostalgique. Tous ces efforts pour en arriver là, alors que tant de problèmes plus urgents et profondément humains restent en suspens! Il me revient en mémoire un poème de Patrice de La Tour du Pin – "Andicelée et les tortues de mer", que j'ai cité dans ce tome III, il y a quelque temps et dont je voudrais rappeler deux fragments: "Ils ont tout exploré, hormis le plus humain" et "Ils croient trouver des îles: une vague en berceau les prenant en pitié". Ce ne sont pas les dix milliards de francs auxquels le projet du CERN a été devisé qui me gênent le plus. Il y a assez de richesse dans le monde pour financer les investigations apparemment inutiles, et qui d'ailleurs peuvent déboucher sur des applications profitables à l'homme et à la vie. D'autres économies sont possibles et, de plus, significatives à la fois par la disparition d'une production néfaste et par la mise à disposition de sommes

immenses. Si tu ne trouves pas d'autres exemples, pense aux dépenses militaires et en particulier à l'industrie de l'armement. Ce que je déplore, c'est l'intelligence, l'ingéniosité, le sérieux dans la recherche, l'obstination au travail, l'honnêteté intellectuelle de savants de haut niveau, tout cela orienté vers des questions dont notre avenir collectif ne dépend pas, du moins à court et moyen terme; donc, à l'échelle de l'homme concret. Si cet exceptionnel potentiel humain pouvait se concentrer dans l'analyse de la situation actuelle de la société humaine et des conditions de continuité de la vie sur Terre, pour ensuite proposer et réaliser les changements profonds nécessaires, les chances de voir le bien triompher, ou du moins l'emporter peu à peu sur le mal, seraient décuplées. La pensée humaine est capable de ce relever ce défi; l'article dont je viens de parler le confirme. C'est au niveau de la priorité entre les diverses tâches qui lui sont confiées que réside la difficulté essentielle. Les cerveaux les mieux doués et entraînés sont repérés par les sphères de la société dont le but reste l'accumulation du pouvoir et de la richesse, et qui utilisent dans ce sens toute une armée de "chasseurs de têtes". Le terme est évocateur. Il était encore réservé, il y a cinquante ou cent ans, aux peuplades primitives qui cherchaient à s'emparer de la tête de leurs voisins ou de leurs ennemis à des fins magiques. Ils servaient d'exemple de la barbarie dont "nous" étions heureusement libérés. En fait, les chasseurs de tête actuels font beaucoup plus de mal à l'humanité que les anciens tenants du "titre". Les uns comme les autres, ces hommes se sentent le droit de s'approprier la valeur essentielle d'autrui; la magie des uns ne se distingue de celle des autres que par des nuances. Comment lutter contre ceux d'aujourd'hui? Poser

la question revient à donner la réponse... Non! Rien n'est définitivement perdu; il reste un espoir, n'est-ce pas, Garance?

Réhabiliter le "roseau pensant".

Nous cherchons à redonner à l'homme la place qui lui revient. C'est sauf erreur Protagoras qui a dit que "l'homme est la mesure de toutes choses". Je ne sais pas quel message précis cette formule devait véhiculer; il s'agissait probablement, entre autres, de bien situer l'homme entre les Dieux et la réalité inférieure (matière, monde végétal, animaux), ou entre l'esprit pur (qui annonce les "idées" de Platon) et l'action irréfléchie. Si je me reporte aux chiffres cités plus haut, l'homme se trouve aussi dans une sorte de zone moyenne, ou intermédiaire. Par exemple, le monde humain se situe entre les deux extrêmes de la pensée scientifique, les 10^{-13} atmosphères et les 10^{13} °C. C'est intéressant de constater que les recherches dans l'infiniment grand ou l'infiniment petit conservent en grande partie les unités tirée de la dimension humaine: les degrés centigrades liés aux trois états de H₂O, la pression ramenée au poids de notre atmosphère sur nos épaules (avec la mise entre parenthèses du principe d'Archimède). Même les AL ne sont qu'un multiple de la combinaison entre la rotation de la Terre sur elle-même et autour du Soleil (deux durées), son diamètre (longueur). Le fait que la chaleur soit calculée à partir de zéro centigrade est révélateur. Les savants parlent d'un zéro absolu, qui pourrait être un des rares points de repère certains, à côté des infinis du temps et de l'espace. La fonte de la glace se situerait ainsi autour de deux cent soixante dix degrés et l'ébullition de l'eau à cent de plus. Mais peut-être que ce froid absolu, l'absence de toute chaleur, est menacé –

comme la vitesse de la lumière – dans son statut de *terminus ad quem*. Il correspond, je crois, à la température à laquelle tous les éléments sont devenus solides. Pourtant rien ne nous empêche d'imaginer un froid plus grand encore, qui réduirait ces solides en poussière, ou en néant. Mais la question n'est pas là. La place centrale de l'homme détermine, de façon approximative et variable selon les cas, le monde dans lequel les événements – et leur connaissance, leur manipulation éventuelle – concernent l'homme. J'ai dessiné plus haut, et prudemment, les dimensions et les caractéristiques de ce microcosme, que je me plais à appeler "le monde sensible". C'est avec lui, nous l'avons vu dans le dernier chapitre, que nous formons le "nous" le plus significatif – ou du moins l'un des "nous" essentiels. Tout ce qui le concerne nous touche de près et, surtout, engage notre responsabilité. Depuis que l'homme est homme, ce monde n'est plus géré exclusivement par les lois de la nature, mais est influencé par les attitudes que nous suggère notre esprit (notre pensée réflexive, nos émotions et nos sentiments), sous l'égide de notre conscience morale. Si nous établissons une relation – complexe et à préciser encore – entre cette constitution de "nous" essentiel et la situation de l'homme entre l'infiniment petit et l'infiniment grand, notre responsabilité augmente encore. Un échec de l'humanité dans sa tentative de valoriser le monde et, surtout, la vie que ce monde rend possible, de doter son évolution d'une dimension éthique, d'un mouvement vers mieux, serait la fin, à jamais, d'un espoir merveilleux. La splendide valse des sphères sidérales et les prodigieuses structures proches du point géométrique, lui-même sans aucune dimension, pourraient avoir un sens, par le fait qu'elles représentent les conditions de la

possibilité de la vie et, par elle, de la pensée. Si cet échec devait se produire, je dirais... Non pas que plus rien n'a de sens, ce qui est déjà tragique. Je dirais que rien n'existe, n'a existé ni n'existera. Pour que "il y ait", il faut quelqu'un pour le savoir, une pensée pour le penser. Tout le reste est littérature. N'est-ce pas, Paul ?

Vue de l'esprit ?

Tu trouves peut-être que j'insiste trop sur cette question de savoir ce qui se passerait si l'homme disparaissait. Je te comprends ; mais comprends-moi à ton tour. Je ne sais même pas si j'ai fini par te persuader du bien fondé de ma thèse ; quoi qu'il en soit, tu as eu beaucoup de peine à accepter cette vision, à rebours du sens commun. Notre première relation au monde sensible est de le considérer comme "ce qui est", par soi-même et indépendamment de nous les humains ; le monde existait bien avant nous et continuera après notre inévitable disparition, dans un temps même très restreint face à la chronologie de l'Univers. Or, cela "peut" être valable pour ce "réel" que j'ai découvert dans mes perceptions, dès le moment où ces dernières constatent leur impossibilité de percevoir le monde autrement qu'elles ne le font. Ce réel qui m'échappe dans ce qu'il "est", peut-être, en dehors de mes sensations, je ne sais rien de lui et je ne peux pas en parler. Son statut est inaccessible à la pensée humaine. Il est vrai que cela est difficile à avaler et c'est pourquoi j'ai insisté encore une fois ; la dernière, je te le promets. Le problème qui exige encore une mise au point est celui des autres dimensions de l'esprit : l'émotion, les sentiments, la perception du bien, du vrai, du beau. Quelle que soit la réponse donnée au problème précédent, je suppose que

personne ne niera qu'il y a une différence – une certaine différence ou, de mon point de vue, une différence certaine – entre le monde simplement perçu et le monde aimé ou craint, vénéré, lié à l'homme par le respect du sacré, par la conscience de sa beauté, par la valorisation éthique, par la recherche de la vérité. Cette façon d'être, que le monde doit à la présence de l'homme en face de lui, représente un enrichissement considérable et même, à mon avis, une différence qualitative par rapport à son simple "être là". Ce dernier statut n'a aucun sens par lui-même; il échappe par définition à toute valorisation - valorisation que nous seuls, les hommes pensants, pouvons instaurer. Quoi qu'il en soit, même ceux qui refusent d'accorder à cette différence un poids d'une réelle importance vivent dans ce monde en tant qu'il est le "nous" exploré dans le dernier chapitre, "nous le monde sensible et moi"; les plus irréductibles "matérialistes" – dans le sens de négationnistes des plus-values induites par ce "nous" – ne peuvent s'empêcher de trouver belles certaines choses, d'estimer bons tels comportements, de ressentir un événement comme heureux. Ils ne peuvent pas échapper à la nature humaine, qui comprend ces diverses sensibilités; ils seront moins doués dans ces domaines que d'autres mais, s'ils sont humains, ils percevront tôt ou tard la beauté, le bien, la vérité. Ils restent libres de n'en pas tenir compte, bien sûr. C'est pourtant pour eux, en bonne partie, que j'ai écrit ces neuf cents pages qu'ils ne liront jamais. C'est en pensant à eux, en espérant que quelques lecteurs courageux se sentiront encouragés à tenter d'ouvrir le cœur de tous – et des plus rebelles tout particulièrement – à ces quelques valeurs, qui constituent notre humanité. J'allais écrire "qui font notre grandeur", mais l'expression est maladroite;

elles nous font être ce que nous sommes, celle ou celui que chacune et chacun de nous est. Elles nous établissent en tant qu'humains et elles engagent notre responsabilité.

Voilà...

Je conclus enfin – avant la relecture de tout le texte, qui m'amènera probablement à retoucher bien des passages et très certainement cette conclusion elle-même – en rappelant "ma " responsabilité irréfutable : faire vivre dans le monde le bien, le beau, le vrai, pour que l'histoire de l'humanité continue d'être une marche vers le meilleur, le plus beau, le plus vrai, pour que la vie ait un sens et, au-delà d'elle, le monde sensible et l'Univers tout entier.

Postface.

Adieu Borel, Paul, Pablo, Marcel, Pierre Légaré, Claude Sarreyer.

Je suis... Ni grande ni petite, ni belle ni laide, ni bonne ni mauvaise. Je suis "sans": sans durée, sans étendue, a-chronique et a-topique, dirait ton maître Ortega y Gasset (don José...). Sans nom, bien sûr. Merci, Borel, de m'avoir donné ce beau prénom, de fille ou de fleur. Il m'a permis de dialoguer quelquefois avec toi, ce qui n'entre pas dans mes compétences habituelles. Je l'endosse une dernière fois maintenant, pour t'adresser ce message.

Si je fais quelque chose? Je sais que tu te poses la question, depuis que tu m'as pressentie. Eh bien, non, pas vraiment. Non, non, je n'ai rien créé. Je m'en tiens à "il y a", sans vouloir percer le mystère, le seul vrai mystère, comme tu le sais très bien, tu l'as encore dit formellement il y a peu; personne ne peut savoir si le monde a été créé, et par qui ou par quoi. Tout le reste, je le sais et

je le vois. Bon... Je le vois, c'est une façon de parler. Je n'ai bien entendu aucun organe de perception. Je sais tout – sauf le mystère des mystères – immédiatement; je veux dire, sans aucun intermédiaire, sans aucune médiation. Par exemple, je sais ce que pensent les gens; ce qu'ils disent et ce qu'ils pensent, et la nuance est parfois énorme, tu t'en doutes. Bien sûr, je viens de le dire: "tout"! Oui, tout ce que ces savants que tu admires tout en les critiquant peuvent savoir, et bien davantage. Mais c'est la Terre qui m'intéresse le plus.

Tu hésites à formuler la question, mais je la reçois: tu aimerais savoir s'il existe quelque part dans l'Univers d'autres astres sur lesquels il y a de la vie, et même des êtres vivants et pensants. Alors, là, je dois bien préciser. Il y a des informations que je reçois et que je ne transmets pas; soit parce que je ne peux pas, soit parce que je ne veux pas. Souvent, je ne peux pas parce qu'il n'est simplement pas possible de formuler cette connaissance dans votre langage. Si je pense que cela vaut la peine, j'essaie de l'exprimer autrement que par des mots, je la dépose dans un humain; certains y accèdent, rapidement ou non, d'autres n'y parviennent jamais. Dans le cas présent, je ne te réponds pas parce que je sais qu'il n'est pas bon, sur ce point précis, que l'homme sache la vérité. Cette ignorance est utile dans votre recherche actuelle, elle vous dynamise, elle vous fait réfléchir; elle vous empêche de vous lancer dans une mauvaise direction, ou de croire que vous avez résolu le problème.

Je viens de te le dire: ce qui m'intéresse vraiment, moi qui sais tout, de l'Univers entier, de tout le passé et le présent, de tout le réel, c'est la Terre. Il s'y joue un drame incroyable, un combat dont l'issue est infiniment plus importante que n'importe quoi d'autre. Je sais s'il y a d'autres êtres pensants dans l'univers, je sais s'il y en a eu; mais je ne sais pas s'il y en aura. S'il doit y en avoir, cela ne changera rien au tragique de la situation actuelle et c'est à elle seule que je pense.

Plus tard? Tu insistes? Mais, Borel, tu veux plaisanter...! Tu sais aussi bien que moi – mais parfois tu l'oublies et ton besoin de savoir est alors plus fort que toi – tu sais que l'avenir est ouvert, dès le prochain milliardième de seconde, pour user de votre terminologie. Personne ne connaît l'avenir, par définition. Je sais tout ce qui peut être su; ce n'est pas mal. Non, cela ne me gêne pas, ne me pèse pas; je suis comme cela, j'ai accès à tout ce qui est, selon n'importe quel statut. C'est là ma fonction première; la seconde serait de confirmer à ceux qui m'interrogent qu'ils pensent juste, ou leur montrer qu'ils se trompent. J'ai eu quelques problèmes avec toi. J'ai pu te garantir – et c'est cela qui t'a fait choisir mon prénom – la plupart de tes "perceptions immédiates", à commencer par celle de ta liberté. Par la suite, j'ai dû te remettre sur les rails plusieurs fois, surtout à cause du temps. Cela n'a pas été facile, parce que nous étions menacés par le fameux dialogue de sourds: toi qui es fondamentalement temporel, comment pouvais-tu comprendre mon message, à moi a-chronique? Pourtant tu y es parvenu, tant bien que mal. J'ai d'ailleurs de la peine à manier vos expressions, avant, depuis, pendant, et l'imparfait, le futur... Je crois

que j'ai avantage à m'en tenir à ce que je vis, ou plutôt à ce que je suis, parce que ma vie n'a rien à voir avec ce que tu désignes de ce mot. Je t'explique (bientôt...). Parlant de moi, je n'utilise que le présent.

Tu as dû recourir à un mythe pour donner forme à ton pressentiment relatif à la création du monde; je te le confirme (je te l'ai confirmé) sur le moment, sans insister. Je te donne ma version. C'est un grand événement, l'Événement, dirait ton sosie Marcel. Je sais qu'il y a, en statut de latence, le monde, la pensée, l'homme, la vie, la perception, les émotions, les sentiments... Tout cela est en attente de réalisation. Mais je ne peux pas les "voir"... Je devrais dire "les savoir", mais tu aurais de la peine à t'habituer à cet emploi de verbe "savoir"; j'adopte donc ton langage normal. Je les vois séparément; je ne peux pas les voir ensemble, simplement parce qu'ils ne sont pas ensemble, ils s'ignorent les uns les autres. Ils essaient de se pressentir, mais ce n'est pour chacun d'eux qu'une grande tristesse, un effort vers l'inconnu, un manque insupportable. Je pourrais dire qu'ils sont ce qu'ils sont, c'est-à-dire rien; ce serait jouer sur les mots, ce qui est un des jeux les plus dangereux, tu le sais parfaitement et tu l'évites assez bien. "Il y a" n'est pas une formule très heureuse, mais je n'en trouve pas de plus adéquate. Il y a cela, cette "possibilité impossible" d'être. C'est une forme de mythe, exactement, voisin de celui que tu as forgé toi-même; avec cette différence que tu l'as imaginé alors que moi, je l'ai su, je l'ai "vu". Non, cela ne pourrait pas durer éternellement, puisqu'il n'y a pas de temps. Cela ne dure pas, il y a cela, un point c'est tout. Il ne se produit rien, au sens actif du terme. Donc, je pourrais dire qu'il n'y

a pas d'Événement. C'en est un, cependant, et pas n'importe lequel; un événement d'un genre particulier, sans aucun élément nouveau, marqué au sceau du négatif. Je pourrais parler de disparition; c'est comme s'il y avait un mur ou un rideau entre eux tous, et il n'y a plus de mur. Oui, si tu veux, c'est probablement là que se situe le Mystère absolu.

D'où est partie l'initiative...? Ah, tu donnes immédiatement la priorité à la pensée... De ta part, c'est bien, c'est cohérent. Je me permets cependant de te rappeler un précepte que tu prétends t'appliquer à toi-même: quand l'explication d'un phénomène t'avantage, te donne le beau rôle, tu dis que tu te méfies. Choisir la pensée, c'est faire de l'homme le protagoniste de la "création"; donc, méfie-toi! Console-toi, tu n'as pas vraiment tort; la pensée est bien située pour donner le grand signal. Cependant, pense aux autres, aux partenaires; à la vie, par exemple. Ah, tu vois! La pensée ne peut pas précéder la vie. Et la vie? Bien sûr... Note que je n'en sais pas plus que toi. Tu te souviens que je suis sans durée ni étendue. Ne va pas imaginer que je ne suis qu'un point géométrique, ou le temps zéro qui sépare le passé de l'avenir. Tu as bien compris que je n'ai pas de coordonnées de ce type. Il y a ce désir multiple, et il y a le réel, comme cela, Et cela, je le vis sans cesse, c'est toujours ici, avec moi, et je m'adapte, d'un saut (sans espace ni temps, c'est une simple image), je me trouve brusquement avec un monde structuré par le temps et l'espace, eux que je ne peux pas même imaginer. Je m'adapte, j'oscille entre ma nature a-chronique a-topique, et votre nature, votre vie, dans le temps et l'espace. Ce que je sais, ce que je comprends, c'est que la

globalité est toujours le fondement. Ce qui était latent et s'est réalisé, c'est le tout, qui comporte entre autres la pensée, dont tu aurais voulu partir en tant qu'homme jouissant du monopole de cette facette "facultative" de la vie. Je dis bien facultative, il y a vie sans pensée (il n'y a pas pensée sans vie), comme il n'y a pas de vie sans monde dans lequel vivre, alors qu'il pourrait y avoir monde sans vie; mais je pense que cela ne veut rien dire.

Dans ton long voyage à travers les "nous", tu as dû aboutir à la globalité de l'homme. C'est intéressant de partir de cas particuliers, comme ton premier "nous", formé par toi émetteur et un lecteur récepteur. A chaque fois, tu as dû passer à un degré supérieur, toujours plus extensif, englobant peu à peu tout ce qui forme le réel, le monde sensible et ce réel qui t'échappe... Oui, tout le réel, tel qu'il est, et que moi je "sais", avec toutes ses facettes. Mais je ne te le communique pas, parce que ta pensée ne serait pas capable de le percevoir. Ta pensée s'est forgée peu à peu, tu l'as dit toi-même, en suivant l'aventure de ton ancêtre Lucien. Oh, Lucien...! Je me suis attachée à lui; plus exactement, je suis attachée à lui (tu vois que je m'habitue à manier vos notions de temps et d'espace, qui restent pour moi des signes, des "comme si"). Adieu à toi aussi, Lucien... Tout cela pour dire qu'il y a (qu'il y a eu tout d'abord, dans ton optique d'humain génial mais subordonné au temps et à l'espace, incapable de penser autrement que dans leur double schéma), il y a un univers latent, un monde latent, un réel latent, et c'est cette globalité absolue, cet extraordinaire potentiel de passer de rien à tout, c'est cela qu'il y a maintenant,

réalisé; son besoin de se réaliser a fait tomber les barrières qui l'empêchaient de former le grand "nous".

Moi? Peu importe. Tu peux répondre, si tu cherches bien en toi. Ma réponse te priverait d'un pas vers la vérité, que tu dois faire toi-même, tout seul. Si tu y parviens avant de mourir, écris quelques pages à ce sujet. Tu verras que tu étais, que tu es maintenant presque capable de trouver la clef de l'énigme... Non, je n'ai pas dit cela, ni voulu le dire. Je ne crois pas qu la mort soit la découverte du vrai total. Mais cela appartient à l'avenir, dont je ne connais rien. Ah, tu es presque tombé dans le piège. Non, non, je ne te l'ai pas tendu moi-même, méchamment; il était là, dans la suite de notre réflexion commune. Tu as vu le danger et tu as fait le bon choix. Au lieu de consacrer le temps qu'il te reste à vivre à savoir quel type de rapport nous unit, et s'il y a un "nous" composé de Borel et Garance, continue dans la voie que tu as choisie. Ne perds aucune occasion de dénoncer le système actuel, qui nous mène tous à la ruine; tu le sais aussi bien que moi, et tu souffres d'imaginer que tout ce qu'il y a de bien dans le monde, la pensée, tout d'abord, (je suis d'accord avec toi, puisque tu ajoutes que la pensée suppose la vie), la pensée, la vie, les émotions, les sentiments, l'amour, la nature, la beauté, la poésie, tu ne peux pas accepter que toutes ces valeurs soient bafouées et anéanties, et que tous les sacrifices consentis par des millions de femmes et d'hommes pour qu'elles finissent par triompher n'aient servi, ne servent à rien. Mais je n'ai pas de conseils à te donner. Tu es libre et responsable, et tu le sais. C'est toi qui parles à travers moi et qui te répètes, une fois de plus: "accomplis le devoir qui est seul capable de donner un sens à ta

vie, fais tout ce qui est en ton pouvoir pour que l'aventure de l'humanité finisse par une mort digne, une mort humaine".

(signé:) Garance.